UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 02186822 9

JOHN M. KELLY LIBRARY

IN MEMORY OF

CARDINAL GEORGE FLAHIFF CSB

1905-1989

University of
St. Michael's College, Toronto

CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME DE PARIS

EXPOSITION

DU

DOGME CATHOLIQUE

CARÊME 1880

VIII

PROPRIÉTÉ DE L'ÉDITEUR

L'éditeur réserve tous droits de reproduction et de traduction.

Imprimatur :
Parisiis, die 8 Decembris 1901.
✠ FRANCISCUS, CARD. RICHARD,
Arch. Parisiensis.

Cet ouvrage a été déposé, conformément aux lois, en janvier 1903.

CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME DE PARIS

EXPOSITION

DU

DOGME CATHOLIQUE

VIE DE JÉSUS-CHRIST

Par le T. R. P. J.-M.-L. MONSABRÉ
des Frères Prêcheurs

DIXIÈME ÉDITION

CARÊME 1880

PARIS (VIe)
P. LETHIELLEUX, LIBRAIRIE-ÉDITEUR
10, RUE CASSETTE, 10

APPROBATION DE L'ORDRE

Nous, soussignés, Maître en sacrée Théologie et Prédicateur général, avons lu, par ordre du T. R. P. Provincial, les Conférences du T. R. P. Jacques-Marie-Louis MONSABRÉ, Maître en sacrée Théologie, lesquelles sont intitulées : *Exposition du dogme catholique. — Vie de Jésus-Christ. — Carême 1880.* Nous les avons jugées dignes de l'impression.

FR. ANTONIN VILLARD,
Maître en sacrée Théologie.

FR. PAUL MONJARDET,
Prédicateur général.

IMPRIMATUR :
FR. BERNARD CHOCARNE,
Prieur provincial.

QUARANTE-TROISIÈME CONFÉRENCE

VIE DE JÉSUS. — L'ENFANT

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

QUARANTE-TROISIÈME CONFÉRENCE

VIE DE JÉSUS. — L'ENFANT

Credo in Jesum-Christum qui conceptus est de Spiritu Sancto, natus ex Maria Virgine, passus sub Pontio Pilato; crucifixus, mortuus et sepultus; descendit ad inferos; tertia die resurrexit à mortuis; ascendit ad cœlos, sedet ad dexteram Dei Patris omnipotentis : inde venturus est judicare vivos et mortuos.

Éminentissime Seigneur, Messeigneurs[1], Messieurs,

Nous sommes entrés respectueusement dans la personne de Jésus-Christ et nous avons contemplé ses adorables perfections : sa science, sa pureté, sa puissance, son amour, sa sainteté, la grandeur et l'efficacité de ses abaissements et de ses infirmités, l'excellence de la majesté de son sacerdoce. Au sortir de cette contemplation, nous nous sommes écriés avec le prophète : « O Christ ! tu es beau par-dessus tous les enfants des hommes : » *Speciosus forma præ filiis hominum.*

1. Son Éminence le cardinal Guibert, archevêque de Paris; Monseigneur Ravinet, ancien évêque de Troyes ; Monseigneur Marshal, évêque de Belley , archevêque nommé de Bourges.

Ce cri d'admiration sortira plus énergique et plus profond de nos âmes convaincues et attendries, si nous considérons les perfections du Sauveur, manifestées par des œuvres, dans les phases diverses de sa sainte vie.

Certes, Messieurs, je n'ai pas la prétention de refaire le livre inimitable où l'Esprit-Saint lui-même a raconté la vie de Jésus-Christ. — Aucun récit ne peut suppléer ceux que nous ont laissés les Évangélistes. Il faut en lire et en relire les pages admirables, si l'on veut savoir comment le Verbe incarné a vécu au milieu des hommes. Mon intention n'est donc pas de vous dispenser, en racontant moi-même, de la lecture et de la méditation de l'Évangile, mais, bien plutôt, de vous guider dans vos pieuses études, en vous traçant un plan que vous pourrez suivre, s'il vous convient, et en fixant particulièrement votre attention sur les faits évangéliques qui appartiennent à la fois au dogme et à l'histoire.

La critique contemporaine a contesté aux Évangiles leur authenticité et leur sincérité. Je ne veux pas discuter avec elle. Les preuves sont faites contre ses négations, vous pourrez

les trouver en plus d'un savant ouvrage. Je prends les Évangiles pour ce qu'ils sont, c'est-à-dire pour des récits authentiques et sincères de la vie de notre sauveur [1], et, guidé par mon maître saint Thomas, je veux rendre successivement mes hommages à l'enfant, à l'ouvrier, au docteur, au thaumaturge, au prophète, au martyr, au triomphateur.

Jésus-enfant! ces deux mots sont pleins de charmes pour les âmes chrétiennes; ils nous rappellent les plus touchants mystères de notre foi. Un Dieu entrant comme nous dans la famille humaine; un Dieu recevant, dans la chair fragile dont il s'est revêtu, le sang de l'humanité pécheresse; un Dieu donnant en spectacle toutes les apparences de la faiblesse, de la misère et de l'impuissance; un Dieu, cependant, si beau et si terrible dans ses infirmités, qu'il ravit les cœurs de ceux qui l'approchent et fait trembler les rois.

L'incrédulité détourne dédaigneusement les

1. Voy. mon *Introduction au dogme catholique :* trente-troisième conférence : *du Premier élément du témoignage dans l'Évangile, — la Connaissance certaine;* trente-quatrième conférence : *du Second élément du témoignage*

yeux de son berceau. Si elle consent à admirer l'homme fait, dont elle ne peut nier la singulière vertu et la prodigieuse influence, elle jette un voile sur l'enfant et s'efforce d'étouffer sa grandeur dans une naissance vulgaire et obscure, dont l'histoire n'a rien à raconter. « Jésus, dit-elle, naquit à Nazareth... on ignore à quelle date précise ; le nom qui lui fut donné était fort commun... Il sortit des rangs du peuple. Son père Joseph et sa mère Marie étaient des gens de médiocre condition, des artisans vivant de leur travail, dans cet état, si commun en Orient, qui n'est ni l'aisance, ni la misère... sa famille était assez nombreuse. Il avait des frères et des sœurs dont il semble avoir été l'aîné. Tous sont restés obscurs. » Après cela, une description de Nazareth : « Délicieux séjour, où l'âme se sent un peu soulagée du fardeau qui l'oppresse au milieu d'une désolation sans égale[1]. » Et voilà tout.

dans l'Évangile, — l'Affirmation sincère; trente-cinquième conférence : *des Vains efforts du rationalisme pour détruire le témoignage évangélique.*

1. E. Renan, *Vie de Jésus*, ch. II.

Votre foi, Messieurs, proteste contre cette narration tronquée et mensongère. Je ferai droit à ses protestations, en vous montrant les grandeurs de Jésus-enfant, dans le cadre providentiel où il vient au monde, dans les miracles de sa naissance, dans la prise de possession du royaume que Dieu lui a promis.

I

En quelques lignes l'Église a écrit un long poème pour annoncer la naissance du Sauveur. Dans l'ombre et le silence de la nuit qui précède la fête de Noël, elle le donne à chanter à l'un de ses prêtres ou à l'un de ses lévites, et des profondeurs du sanctuaire retentissent ces simples et admirables paroles : « Depuis la création du monde, alors que Dieu, au commencement de toutes choses, tira du néant le ciel et la terre, l'an cinq mille cent quatre-vingt-dix-neuf; depuis le déluge, l'an deux mille neuf cent cinquante-sept; depuis la naissance d'Abraham, l'an deux mille quinze;

depuis Moïse et la sortie du peuple d'Israël de la terre d'Égypte, l'an quinze cent dix ; depuis le sacre du roi David, l'an treize cent deux ; dans la soixante-cinquième des semaines d'années prédites par le prophète Daniel ; dans la cent quatre-vingt-quatorzième olympiade ; dans la sept cent cinquante-deuxième année de la fondation de Rome et la quarante-deuxième du règne d'Octave-Auguste ; tout l'univers étant en paix et le monde entrant dans son sixième âge : Jésus-Christ, Dieu de toute éternité, fils du Père éternel, voulant consacrer le monde par son miséricordieux avènement, après avoir été conçu de l'Esprit-Saint, les neuf mois depuis sa conception étant accomplis, Jésus-Christ, Dieu fait homme, naît, à Bethléem de Juda, de la Vierge Marie[1]. »

La première fois que j'entendis cette sublime

1. Anno a creatione mundi, quando in principio Deus creavit cœlum et terram, quinquies millesimo centesimo nonagesimo nono : A diluvio vero, anno bis millesimo nonagentesimo quinquagesimo septimo : A nativitate Abrahæ, anno bis millesimo quinto decimo : A Moyse et egressu populi Israel de Egypto, anno millesimo quingentesimo decimo : Ab unctione David in regem, anno millesimo trigesimo secundo : Hebdomada sexagesima quinta juxta Danielis prophetiam : Olympiade centesima nonagesima quarta : Ab

proclamation, je sentis tout mon être frémir et, après m'être prosterné sur le pavé du temple pour adorer le divin enfant, je me relevai les yeux baignés de larmes. J'étais sous l'impression d'un langage unique dans l'histoire. Vous l'avez lue, Messieurs, et, quelque soin qu'on prenne d'encadrer noblement le berceau des héros et des grands hommes, vous n'avez jamais vu, n'est-ce pas, rien qui ressemble à cette calme et écrasante majesté ? L'enfant qui vient au monde, fût-il le rejeton du sang le plus illustre, n'a rien à démêler avec le passé. Il apparaît sans être longtemps attendu dans le flot mouvant des générations, et, s'il plaît aux flatteurs de célébrer sa naissance par de glorieux horoscopes, ils n'oseraient convoquer près de son berceau le ciel, la terre, les rois, les peuples, les grands événements. — L'Église, vous

urbe Roma condita anno septingentesimo quinquagesimo secundo : Anno imperii Octaviani Augusti quadragesimo secundo, toto orbe in pace composito, sexta mundi ætate : Jesus Christus æternus Deus, æternique Patris Filius, mundum volens adventu suo piissimo consecrare; de Spiritu sancto conceptus, novemque post conceptionem decursis mensibus, in Betlheem Judæ nascitur ex Maria virgine, factus homo. (Martyrolog : Rom. octavo. kalendas. januarii 25 dec.)

venez de l'entendre, n'a point de ces timidités. — Pourquoi donc? Parce que l'enfant dont elle chante la naissance est, selon la doctrine de l'Apôtre «l'héritier de toutes choses et l'ouvrier des siècles : » *Quem constituit hæredem universorum per quem fecit et sæcula*[1] ; le centre et le soutien de la création tout entière : *In quo omnia constant;* le terme suprême des mouvements que la Providence imprime, depuis l'origine des temps, à toutes les forces de l'humanité et à tous les événements de l'histoire : *Omnia propter ipsum.*

Tous les âges du monde viennent se grouper autour de son berceau, car, dans tous les âges, Dieu le montre sous les traits d'un enfant qui prend vie dans les flancs de l'humanité pécheresse pour la sauver. — A nos premiers parents, épouvantés de leur chute et courbés sous le faix de la malédiction divine, il promet un rejeton vengeur qui triomphera des embûches de Satan[2] ; aux patriarches, un fils en qui

1. Heb., cap. I, 2.

2. Inimicitias ponam inter te et mulierem et semen tuum et semen illius : ipsa conteret caput tuum. (Genes., cap. II, 15.)

seront bénies toutes les nations de la terre[1]; à David, un héritier qui conservera éternellement sa race et fera subsister son trône aussi longtemps que le soleil et la lune[2]. — « Un rejeton sortira de la tige de Jessé, s'écrie Isaïe, et une fleur s'élèvera de sa racine. L'esprit du Seigneur se reposera sur ce rejeton : l'esprit de sagesse et d'intelligence, l'esprit de conseil et de force, l'esprit de science et de piété ; et l'esprit de crainte de Dieu remplira la coupe de cette fleur[3]. »

Écoutez donc, maison de David, le Seigneur vous donnera lui-même un signe : « Voici que

1. In te (Abraham) benedicentur universæ cognationes terræ.(Genes., cap. XII, 3.)

Benedicentur in semine tuo (Isaac) omnes gentes terræ (Genes., cap. XXVI, 4.)

Benedicentur in te (Jacob) et in semine tuo cunctæ tribus terræ.(Genes., cap. XXVIII, 14.)

2. Semel juravi in sancto meo, si David mentiar : semen ejus in æternum manebit, et thronus ejus sicut sol in conspectu meo et sicut luna perfecta in æternum.(Psalm. LXXXVIII.)

3. Egredietur virga de radice Jesse, et flos de radice ejus ascendet; et requiescet super eum spiritus Domini : spiritus Sapientiæ et intellectus, spiritus consilii et fortitudinis, spiritus scientiæ et pietatis; et replebit eum spiritus timoris Domini.(Isai., cap. XI, 12.)

la Vierge concevra et enfantera un fils ; on l'appellera Emmanuel [1]. » Emporté sur les ailes de l'inspiration, le prophète franchit les siècles, et croit voir déjà l'enfant qui doit venir: « Le petit enfant nous est né, le fils nous est donné ; son nom est l'admirable, le conseiller, le Dieu fort, le père du siècle futur, le prince de la paix [2]. » « Miracle nouveau ! s'écrie Jérémie, la femme toute seule sera mère de l'homme : » *Creavit Dominus novum super terram, fœmina circumdabit virum* [3].

Aimant divin, un enfant attire vers son berceau les religieuses aspirations de l'antiquité judaïque ; un enfant est aussi l'objet des désirs et de l'attente de la gentilité. Le fils d'Isis doit venger le monde des fureurs de Tryphon [4]. Jupiter posera sa main caressante sur le front d'une vierge et, de son toucher, un fils naîtra :

1. Audite ergo Domus David... Dabit Dominus ipse vobis signum : Ecce Virgo concipiet et pariet filium,et vocabitur nomen ejus Emmanuel.(Isai., cap. VII, 13, 14.)

2. Parvulus natus est nobis, et filius datus est nobis, et vocabitur nomen ejus, admirabilis, consiliarius, Deus fortis, pater futuri sæculi, princeps pacis.(Isai., cap. IX, 6.)

3. Jerem., cap. XXI, 22.

4. Plutarque, *de Isid. et Osirid.*, nº 24.

cher rejeton d'un père ennemi qui s'offrira pour succéder aux souffrances de Prométhée, figure du genre humain châtié par la colère divine[1]. Dans les édicules qui couronnent les pyramides orientales, les vierges sacrées attendent la visite du Dieu qui doit les rendre mères du libérateur. Le lotus égyptien, pénétré du souffle d'en haut, féconde la déesse Vierge[2], et la mère sainte des Chinois mange, au bord de la fontaine, la fleur virginale qui lui donne le pouvoir de mettre au jour un fils divin[3]. Sous les sombres arceaux des forêts celtiques, les druides élèvent une statue et un autel à la vierge qui doit enfanter[4]. Les générations qui se succèdent se transmettent donc de l'une à

1. Eschyle, *Prométhée.*

2. Γυναικὶ οὐκ ἀδύνατον πνεῦμα πλησιάσαι θεου, και τινας ἐντεκεῖν αρχας γενέσεως.(Plutarq., *de Isid. et Osiride.*)

3. Barrow, *Travel in China*, p. 473.

4. Hinc Druidæ in intimis penetralibus statuam erexerunt, Isidi seu Virgini hanc dedicantes, ex qua filius ille proditus erat.

Ce renseignement d'Elias Schedius (*de Diis Germanis*, cap. XIII) est confirmé par l'inscription trouvée en 1833 sur l'emplacement d'un temple païen, à Châlons-sur-Marne : *Virgini parituræ Druides.*(*Annales de philosophie chrét.*, t. VII, p. 328.)

l'autre ce cri d'espérance : Un enfant viendra. Déjà les poètes saluent son avènement[1]. Voyez comme le monde est profondément remué par des catastrophes providentielles. Plus agité que les autres peuples, mais toujours vivant, Israël est partout mêlé aux gentils et projette sur les traditions défigurées la lumière de ses oracles. Les désirs débordent, l'attente est à son comble, les siècles, en chœur, s'écrient : « Cieux, répandez votre rosée, nuées, pleuvez le juste; que la terre s'entrouvre et germe le sauveur. »

Il vient, l'enfant béni, il vient. L'Église nous montre le ciel et la terre formant, avec les siècles, un cadre immense autour de son berceau; c'est juste. Le ciel est fermé par le péché, il va l'ouvrir; la terre est déshonorée, il va la purifier. Abraham est évoqué; cela devait être. N'a-t-il pas été choisi pour être la souche d'un peuple destiné à garder plus fidèlement les promesses divines, et pour transmettre au fils de ces promesses, avec un sang préservé des abominations de l'idolâtrie, l'héritage transfiguré de son sacerdoce et de son souffle prophétique?

1. Cf. Vingt-neuvième conférence : *la Plénitude des temps.*

Voici Moïse avec son peuple; il est à sa place près du législateur de la nouvelle alliance, près du libérateur du genre humain. David s'approche, je l'attendais; son sang illustre va couler dans les veines de l'enfant-Dieu[1]. Les mouvements inverses des deux généalogies, de la tige au rejeton, du rejeton à la tige, décrivent les longues pérégrinations de la sève royale. Par des courants divers, elle est arrivée à son but. La nature et la loi, la génération et l'adoption sont d'accord sur le même enfant. Soit qu'on remonte par sa mère et par son grand-père le cours des siècles, soit qu'on le descende jusqu'à l'homme humble et chaste qui doit protéger ses jeunes années[2], David s'impose, et son fils a

1. Cf. Summ. theol., III P., quæst. 31, A. 2, *Utrum caro Christi fuerit sumpta de David?*

2. Il y a différentes opinions sur les généalogies de N.-S. De graves auteurs, tant anciens que modernes, pensent que saint Matthieu et saint Luc ont donné tous deux la généalogie de saint Joseph. Pour expliquer les deux pères qu'on lui attribue, ils invoquent la loi du *Lévirat*, en vertu de laquelle Jacob, proche parent d'Héli, aurait épousé sa veuve. De cette manière Jacob, second mari de la mère de saint Joseph, est son père naturel, Héli est son père légal. Ainsi, saint Matthieu aurait écrit la généalogie naturelle de saint Joseph, saint Luc sa généalogie légale. D'après ce sentiment, Jésus est fils de David, parce que Marie sa mère

droit au nom que lui donneront plus tard les misérables qui imploreront sa miséricorde et les foules qui salueront sa bienvenue : « Ayez pitié, fils de David! Hosanna au fils de David! » La critique impie lui conteste cet honneur, mais qu'importe? Sa négation attardée peut-elle peser autant, dans la balance de l'histoire, que le témoignage des Évangélistes, qui ont consulté les monuments et entendu la voix du peuple? Venez vous joindre au saint roi, chaste

est parente de saint Joseph, et, par conséquent, de la même famille que lui. Cette parenté n'est point supposée; elle est affirmée implicitement par l'Évangile, qui nous dit que Marie se fit *inscrire*, avec Joseph, à Bethléem. Elle ne pouvait être comprise dans le recensement qui se faisait dans la ville de David que parce qu'elle était de la famille de David. L'opinion précitée offre encore plusieurs autres difficultés; elles ne sont point insurmontables. Mais ces difficultés disparaissent, si l'on admet une opinion qui nous paraît plus probable, à savoir, que saint Matthieu a donné la généalogie légale de Jésus-Christ par Joseph, saint Luc, sa généalogie naturelle par Marie, fille d'Héli. Si Marie n'est point nommée dans cette généalogie, c'est parce que l'auteur se conforme à l'usage hébraïque, qui ne tient aucun compte des femmes dans l'énumération des degrés généalogiques. Joseph, dit *Medina*, est appelé fils d'Héli : *qui fuit Héli*, parce qu'il est le mari de sa fille. *Propter vinculum matrimonii pater filiæ recte dici solet pater mariti ejus*. Melchior Cano donne une explication plus ingénieuse et, peut-être, plus vraisemblable. Il prétend que

prophète à qui Dieu a donné la connaissance des temps, venez, Daniel. Vous avez éclairé les oracles en précisant l'époque de leur accomplissement. Vos fameuses semaines touchent à leur fin, il est temps que paraisse le saint des saints.

Les grands peuples, aussi, lui doivent un hommage : et les Grecs, dont la langue harmonieuse écrira bientôt son histoire et sera l'un des premiers instruments de la diffusion de sa

dans ce texte de saint Luc : *Et ipse Jesus erat incipiens quasi annorum triginta, ut putabatur filius Joseph qui fuit Heli*, ces paroles : *ut putabatur filius Joseph*, forment une parenthèse, et que le relatif *qui fuit Heli* se rapporte à Jésus.

La parenthèse, qu'on peut supposer, sans effort, dans le latin, est plus apparente dans le grec :

Καὶ αὐτός ἦν ὁ Ἰησοῦς ὡσεὶ ἐτῶν τριάκοντα, ὢν υἱός, ὡς ἐνομίζετο Ἰωσήφ, τοῦ Ἡλί, τοῦ Ματθάτ, τοῦ Λευί, etc.

En effet, l'article τοῦ, signe caractéristique des degrés généalogiques, manque au nom de Joseph, d'où il suit que l'on doit lire ὢν υἱός (ὡς ἐνομίζετο Ἰωσηφ,) τοῦ Ἡλί ; en français : « Jésus, qu'on croyait fils de Joseph, était fils d'Héli. »

Comment accorder, dans ce sentiment, le nom d'Héli, donné au père de la sainte Vierge, avec la tradition qui lui donne pour père saint Joachim ? Rien de plus facile. *Héli* est une abréviation du nom d'Éliakim. Or, *Eliakim* et *Joachim* se disent plusieurs fois l'un pour l'autre dans la sainte Écriture. Ainsi, au IIe livre des Rois, *Joachim*, fils

doctrine et de l'établissement de son règne; et les Romains, qui n'ont conquis la terre que pour préparer des chemins à ses apôtres et lui céder un jour la capitale de leur empire. Auguste a soumis tous les peuples à son pouvoir; le temple de Janus est fermé; l'univers est en paix. Il croit, le fier César, que le repos de ses armes va tourner au profit de sa gloire, en lui permettant de compter les richesses de ses provinces et le nombre de ses sujets; mais Dieu a d'autres vues que les siennes. « En ces jours-là, dit l'Évangéliste saint Luc, un édit fut porté par César Auguste, afin qu'on dénombrât l'univers[1]. » Ce

d'Élias, est appelé *Eliakim* (cap. XXIII, 34). De même, au IIe livre des Paralipomènes (cap. XXXVI, 4), le grand-prêtre qui gouverne la Judée pendant la captivité de Manassès est appelé *Eliakim* au quatrième chapitre de Judith (IV, 5, 7, 11), et *Joakim* au quinzième (V, 9). « Le motif de cette substitution de forme, dit l'abbé Darras dans son *Histoire de l'Église* (2e partie, 1re époque, ch. XI), est que le mot *Joachim* se prononçait, en hébreu, *Jehovakim*; or, Jehovah est le nom trois fois saint, le *tetragrammaton* redoutable du nom divin. Les Juifs ne l'articulaient jamais à la lecture. On lui substitua le nom d'*Adonaï*, ou son équivalent *El*. Cette dernière forme avait prévalu comme synonyme dans le nom d'*Eliakim*. »

Cf. Summ. theol. quæst 31, A. 3, : *Utrum convenienter genealogia Christi ab Evangelistis texatur ?*

1. Luc. cap. XI, 1.

dénombrement, c'est un homme qui l'ordonne ; mais c'est Dieu qui le veut pour amener son fils au lieu où le prophète a placé son berceau, pour que sa royale généalogie soit confirmée par des actes publics, pour que la réalité de son humanité sainte soit officiellement constatée par la plus grande des autorités humaines. « Que faites-vous, s'écrie Bossuet, que faites-vous, princes du monde, en mettant tout l'univers en mouvement, afin qu'on vous dresse un rôle de tous les sujets de votre empire? Vous en voulez connaître la force, les tributs, les soldats futurs ; et vous commencez, pour ainsi dire, à les enrôler. C'est cela ou quelque chose de semblable que vous pensez faire. Mais Dieu a d'autres desseins, que vous exécutez, sans y penser, par vos voies humaines. Son Fils doit naître à Bethléem, humble patrie de David ; il l'a fait ainsi prédire par son prophète, et voilà que tout l'univers se remue pour accomplir cette prophétie. Jésus, fils de David, naît dans la ville où David avait pris naissance. Son origine est attestée par des registres publics ; l'empire romain rend témoignage à la royale descendance de Jésus-Christ, et César, qui n'y pensait pas,

exécute l'ordre de Dieu[1]. » L'incrédulité voudrait bien supprimer ce témoignage de César et de l'empire romain; mais que peut-elle répondre aux apologistes qui ont vu les actes du dénombrement et qui n'ont pas craint d'y renvoyer les hérétiques et les empereurs[2]?

Oui, Messieurs, la paix universelle s'est faite dans le monde, afin que le prince de la paix naquît dans les conditions prédites par les pro-

1. *Élévations sur les mystères*, XVIe semaine : v^e élévation.

2. Tertullien, légiste dont les décisions figurent au Digeste avec celles de Papinien, de Tribonius et d'Ulpien, écrivait à Rome même en 204 : « Les pièces originales du dénombrement d'Auguste sont conservées dans les archives de Rome. Leur déposition relative à la naissance de Jésus-Christ forme un témoignage authentique : *De censu denique Augusti, quem testem fidelissimum Dominicæ nativitatis Romana archiva custodiunt.* (Lib. *contra Marcionem*, cap. VII.)

Saint Justin, dans son apologie à Antonin le Pieux (138), s'exprime ainsi : « Jésus-Christ est né à Bethléem, petite ville juive située à trente-cinq stades de Jérusalem; vous pouvez vous en assurer en consultant les tables de recensement de Quirinius, votre premier gouverneur en Judée. »

Βηθλεὲμ κώμη τις ἐστὶν ἐν τῇ χώρᾳ Ἰουδαιων, ἀπέχουσα στάδιους τριακονταπέντε Ιεροσολύμων, ἐν ᾗ ἐγεννήθη Ἰησοῦς Χριστὸς, ὡς καὶ μαθεῖν δύνασθε ἐκ τῶν ἀπογραφῶν τῶν γενομένων ἐπὶ Κυρηνίου, τοῦ ὑμετέρου, εν Ἰουδαία, πρώτου γενομένου ἐπιτρόπου.

(*Apol.* 1°, *pro Christ. ad Antonin. Pium*, cap. XXXIV.)

phètes, et, pendant que l'univers est en paix autour de son berceau, le ciel est en fête. Pour célébrer son avènement et en marquer la date précise[1], Jupiter et Saturne, ramenés au même point, illuminent trois fois la terre de leurs ra-

1. Dans le Martyrologe que nous avons cité, l'Église fixe la naissance de Notre-Seigneur à l'an 752 de Rome; elle suit en cela les calculs de Denis le Petit, fondés sur une date précise que nous donne saint Luc dans son Évangile : « La quinzième année de l'empire de Tibère, Jésus, ayant environ trente ans, commença sa vie publique. » Or, la quinzième année de l'empire de Tibère, si on le fait commencer à la mort d'Auguste, correspond à l'an 782 de Rome. Si nous retranchons de ce chiffre les trente ans de Jésus Christ, nous avons 752.

Mais ce calcul, très simple et très conforme à l'Évangile, en apparence, est contredit par l'Évangile même. Saint Matthieu nous dit que Jésus est né dans les jours d'Hérode (cap. II, 1). Or, Hérode est mort du 28 mars au 2 avril 750. Pour naître dans son règne, il est bien évident que Jésus-Christ a dû venir au monde le 25 décembre 749, au plus tard. Dans cette hypothèse, il faut placer entre le 25 décembre 749 et le 28 mars 750 la naissance du Sauveur, la présentation, l'adoration des Mages et le massacre des Innocents; c'est trop peu de temps, surtout si l'on fait attention à ce détail qu'Hérode, calculant d'après le voyage des Mages l'apparition de l'étoile, fit tuer les enfants au-dessous de deux ans.

Il faut donc encore reculer d'une année, c'est-à-dire au 25 décembre 748. Mais voici une autre difficulté soulevée par le récit de saint Luc.

Cet Évangéliste fait concorder la naissance de Jésus-

dieuses conjonctions, comme aux jours bénis où le peuple d'Israël sortit de l'esclavage d'Égypte, et, bientôt réunies dans le même signe, toutes les planètes, achevant ensemble leur révolution, feront leur jubilé et éclaireront d'une splendide constellation la première année de l'enfant pro-

Christ avec un recensement prescrit par Auguste, et, d'après les tables romaines citées par Tertullien, ce recensement s'est fait sous le gouvernement de Saturninus en Judée. Saturninus ayant quitté son gouvernement vers le milieu de 748, il est bien évident que la naissance du Sauveur n'a pas pu avoir lieu le 25 décembre de cette année. Il faut donc reculer encore, et prendre pour date le 25 décembre 747. Cette date est celle qu'indiquent *Sanclemente* et la plupart des chronologistes modernes. Elle correspond au grand phénomène sidéral dont Kepler, dans son livre *de Anno natali Christi*, avait fixé la date en 748 d'après des tables imparfaites, date qui fut rectifiée par Ideler travaillant sur les tables plus exactes de Delambre, et fixée, par lui, à l'année 747. Dans cette année eut lieu, pendant les mois de mai, d'août et de décembre, la triple conjonction de Jupiter et de Saturne dans le signe des Poissons.

L'année suivante, Mars vint à son tour, atteignit Jupiter, puis Saturne. Après Mars, le Soleil et, avec le Soleil, Mercure et Vénus. Cette conjonction dura, de cette manière, pendant les mois de mars, avril et mai de l'an 748 de Rome.

Il en résulta, dans le mois de mai, une combinaison de toutes les planètes au ciel, formant, en quelque sorte, un seul corps composé de sept corps lumineux, et une pléïade brillant d'un éclat extraordinaire et mystérieux. Sorte de jubilé sidéral, dans lequel les astres se rencontrèrent au terme d leurs différentes révolutions.

mis et désiré, du libérateur du genre humain.

Les siècles remplis de désirs, le ciel, la terre, les patriarches, les législateurs, les rois, les prophètes, les grands peuples, les maîtres du monde, la paix universelle après tant de révolutions, le jubilé des astres, voilà le cadre providentiel de la naissance de Jésus-Christ. Et, dans ce cadre, il faudrait mettre le berceau d'un enfant obscur, sans généalogie et sans prestige ? Et, sur ce cadre, il faudrait écrire les paroles vulgaires d'un mécréant ? Non, Messieurs, non. Les paroles de l'Église sont seules en harmonie avec de si admirables préparations : *Jesus Christus æternus Deus, æternique Patris filius, in Bethleem Judæ nascitur ex Maria Virgine, factus homo* [1].

II

Jesus Christus nascitur : Jésus-Christ naît ; ce mot est plein de révélations. — Dieu aurait pu renouveler pour son Fils le mystère de l'Eden,

1. Cf. Summ. theol., III P., quæst. 35, A. 8 : *Utrum Christus fuerit congruo tempore natus ?*

c'est-à-dire tirer son corps très pur du flanc d'un de ses justes endormis, et le montrer à l'humanité, en disant : Voici la chair de ta chair et l'os de tes os. — Mais il redoutait pour nous l'étonnement, les doutes, l'anxiété que n'eût pas manqué d'exciter l'apparition d'un homme parfait. Nous voyons mieux la vérité de l'incarnation dans un enfant qui prend, comme nous, possession de la vie, et la constatation de sa naissance doit répondre un jour, mieux que tous les raisonnements, aux rêves insensés et aux suppositions absurdes des hérétiques. D'autre part, l'œuvre de réparation décrétée par la Providence est plus complète et mieux équilibrée dans un Dieu-enfant. Tous les âges y sont représentés, les deux sexes y sont honorés autant qu'ils peuvent l'être, et de la femme, qui nous a présenté le fruit de mort, nous recevons le fruit de vie [1].

1. Licet Filius Dei carnem humanam assumere potuerit de quacumque materia voluisset, convenientissimum tamen fuit ut de fœmina carnem acciperet. Primo quidem, quia per hoc tota humana natura nobilitata est. Unde Augustin. dicit lib. 83 *Quæstionum :* « Hominis liberatio in utroque sexu debuit apparere. » Ergo quia virum oportebat suscipere, qui sexus honorabilior est, conveniens erat, ut fœm-

Il importait donc que les lois de la nature fussent accomplies sous nos yeux, autant qu'il le fallait pour nous donner la certitude du moyen extérieur par lequel le mystère divin se révélait à nous; mais, pour l'honneur du Dieu qui s'incarnait, il importait que la nature fût surpassée par des merveilles.

Elles n'ont pas été épargnées. L'Évangile et la science théologique nous les montrent se multipliant, sous l'action d'un principe divin, dans le sein virginal de Marie et dans son fruit

nei sexus liberatio hinc appareret, quod ille vir de fœmina natus est. Secundo, quia per hoc veritas incarnationis astruitur. Unde Ambr. dicit in lib. de *Incarn.* : « Multa in Christo secundum naturam invenies et ultra naturam : secundum conditionem etenim naturæ in utero fœminei scilicet corporis fuit, sed supra conditionem virgo concepit, virgo generavit, ut crederes, quia Deus erat, qui innovabat naturam, et homo erat, qui secundum naturam nascebatur ex homine. » Et Aug. dicit in epist. *ad Volusian* : « Si omnipotens Deus hominem ubicumque formatum non ex materno utero crearet, sed repentinum inferret adspectibus, nonne opionem confirmaret erroris, nec hominem verum suscepisse ullo modo crederetur; et dum omnia mirabiliter facit, auferret quod misericorditer fecit? Nunc vero ita inter Deum et hominem mediator apparuit, ut in unitate personæ copulans utramque naturam et solita sublimaret insolitis, et insolita temperaret. » (Summ. theol., II P., quæst 31, A. 4, 6.)

béni. Le ciel les annonce avant qu'elles éclosent, et salue leur adorable épanouissement par la voix de ses anges.

« L'ange Gabriel, dit saint Luc, fut envoyé par Dieu, dans une ville de Galilée appelée Nazareth, vers une vierge mariée à un homme du nom de Joseph; et le nom de la vierge était Marie. » Depuis longtemps ce messager céleste avait reçu de Dieu la confidence du grand mystère de l'incarnation, et la mission de réparer, dans l'œuvre de notre restauration, l'influence exercée par l'esprit superbe dans l'œuvre de notre perdition. Sa première ambassade avait révélé au prophète Daniel l'époque précise de l'avènement de la justice éternelle, et six mois à peine s'étaient écoulés depuis qu'il en avait fait pressentir les approches au prêtre Zacharie, en lui annonçant la naissance de son fils, le précurseur. Le temps est venu. Une troisième fois il descend sur la terre, pour demander à l'humanité son consentement; car Dieu est un roi si libéral qu'il veut que nous acquiescions aux noces mystérieuses de son Verbe avec notre nature. Une jeune fille de la tribu de Juda a été choisie pour représenter le genre humain dans

ce solennel contrat [1]. L'ange s'approche d'elle, et lui dit : « Je vous salue, pleine de grâce ; le Seigneur est avec vous : vous êtes bénie entre toutes les femmes. » Marie se trouble, car son humilité lui persuade qu'elle est indigne de tant d'honneur : trouble pudique des vierges, auxquelles la louange semble une conspiration ourdie contre la chère et délicate vertu qui les donne à Dieu seul. Marie se trouble ; mais l'ange la rassure : « Ne craignez point, Marie, car vous avez trouvé grâce devant Dieu. Voici que vous concevrez et enfanterez un fils, que vous nommerez Jésus. Il sera grand ; on l'appellera Fils du Très-haut, le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père, et il régnera éternellement sur la maison de Jacob. » Marie reconnaît, à ce langage, les saintes prophéties qu'elle a longtemps méditées dans le temple et dont elle

1. Congruum fuit Beatæ Virgini annunciari, quod esset Christum conceptura... ut volontaria sui obsequii munera Deo offeret ad quod se promptam obtulit dicens : *Ecce ancilla Domini*, ut ostenderetur esse quoddam spirituale matrimonium, inter filium Dei et humanam naturam, et ideo per annuntiationem expectabatur consensus Virginis, loco totius humanæ naturæ. (Summ. theol., III P., quæst 30, A. 1.)

attend le prochain accomplissement. Mais ces prophéties ne sont pas faites pour elle, elle a renoncé à la maternité. Résolue à demeurer vierge, elle n'ambitionne que l'honneur d'être un jour la servante de la mère du Messie. Dieu a d'autres vues. Il convoite pour son Fils l'étrange et inexplicable maternité d'une vierge. Les lois de la nature s'y opposent? qu'importe, rien n'est impossible au Tout-puissant: n'a-t-il pas fécondé les mères stériles? Qui l'empêchera de féconder une vierge? « L'Esprit-Saint surviendra en vous, dit l'ange, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre, et ce qui naîtra de vous sera la sainteté même, on l'appellera Fils de Dieu. Et voici qu'Elisabeth, votre parente, a conçu elle-même un fils dans sa vieillesse: nous sommes au sixième mois de celle qu'on appelait stérile. — Je suis la servante du Seigneur, répond Marie, qu'il me soit fait selon votre parole [1]. »

Messieurs, que de miracles racontés sans emphase dans cet adorable récit, où les aver-

1. Voy. Luc., cap. I, depuis le verset 26 jusqu'à 38

tissements, les promesses et les preuves se succèdent avec un ordre parfait [1]! Le principe naturel de la génération humaine suppléé par l'action divine; deux honneurs inconciliables, la virginité et la maternité, s'unissant et se rehaussant mutuellement en une seule personne; une fille des hommes véritablement Mère de Dieu; un Dieu éternel et une femme mortelle pouvant dire du même enfant: Mon fils; toutes les perfections, au degré suprême, dans un enfant qui vient de naître.

Mystères inacceptables, dit l'incrédulité; car, qui donc les a vus? Qui donc les a constatés? Qui donc peut en rendre témoignage?

Qui donc? Mais celle-là même en qui ils se sont accomplis. Elle en a gardé fidèlement le secret, tant qu'il était nécessaire d'effacer sa gloire devant celle de son fils. Quand le temps fut venu de parler, ses révélations tombèrent, de son cœur reconnaissant, dans le cœur fidèle des apôtres, et maintenant elles s'imposent à notre foi. Voudrait-on récuser la parole de Ma-

1. Cf. Summ. theol., III P., quæst. 30, A. 4: *Utrum annunciatio convenienti fuerit ordine perfecta?*

rie? — Ce serait se révolter contre une des plus augustes lois du témoignage. Le droit reconnaît la suprême autorité du témoin qu'il appelle exceptionnellement *majeur : omni exceptione major*. En effet, un homme peut être si élevé dans son intelligence, si grand par son caractère, si éminent par ses vertus, si unique par sa position, que ses affirmations soient, de tout point, indiscutables. Comment le récuser, lorsque, rendant témoignage des faits merveilleux qui se sont passés en lui-même, il confirme son témoignage par des faits de même nature? — Or, Messieurs, la mère du Christ est un témoin exceptionnellement majeur. La position qu'elle a prise dans le monde chrétien, la vénération universelle dont elle est l'objet depuis l'origine de l'Église, nous imposent le respect de sa parole et de ses révélations, d'autant qu'elle a fait elle-même un prodige qui sert de garantie à ceux dont elle témoigne. A l'heure mystérieuse où personne ne connaissait encore celui qu'elle portait dans son chaste sein, si ce n'est Élisabeth, dont le fils avait tressailli, avant de naître, aux approches du Verbe incarné, elle a lancé sur les siècles futurs cet oracle : « Toutes les

générations m'appelleront bienheureuse: »*Beatam me dicent omnes generationes* [1]. Une petite fille de quinze ans oser ainsi affronter l'avenir! C'est de la plus haute folie, si cela n'est divin. Or, Messieurs, cela est divin, parce que l'oracle s'est accompli. Je n'ai pas besoin de le prouver longuement. Vous savez tout aussi bien que moi que, dans tous les âges du Christianisme et maintenant encore, la science théologique, les lettres, les arts, les monuments, la prière, rendent hommage à la *bienheureuse* Vierge Marie, mère de Jésus-Christ. Prophétesse véridique, elle imprime aux paroles tombées de ses lèvres sacrées un cachet divin qui la recommande à notre confiance. Il faut donc croire toutes les merveilles que les Évangélistes ont écrites sous sa dictée.

O femme sublime, incomparable prophétesse! A qui croirais-je, si je ne croyais pas à votre parole? Je crois donc tout ce que vous avez dit du divin enfant que j'adore. Je crois que Dieu n'a pas voulu partager avec un homme imparfait sa dignité de père, à l'égard de celui qu'il en-

1. Voy. Luc., cap. I, depuis le verset 39 jusqu'à 56.

gendre de toute éternité [1]. Je crois qu'il a voulu écarter, de la génération temporelle de son très pur et très saint Fils, l'action redoutable et suspecte d'un principe qui, tout-puissant qu'il soit dans son opération et respectable dans son essence, a reçu la marque du péché et s'est imprégné des passions d'une longue suite de générations [2]. Je crois que toute la Trinité s'est substituée à la force mystérieuse qui, selon les lois de la nature, produit la vie humaine, et qu'il est juste, cependant, de faire honneur de cette œuvre à l'Esprit-Saint. Il est l'amour vivant et substantiel dont Dieu s'aime éternellement dans les cieux, la source des grâces, le principe de notre filiation surnaturelle et de toute sainteté ; et l'incarnation est, par excellence, l'œuvre de l'amour divin, la grâce suprême qu'aucun mérite n'a préparée ; elle met

1. Cum Christus sit verus et naturalis Dei filius, non fuit conveniens quod alium patrem haberet quam Deum, ne dignitas patris transferretur ad alium. (Summ. theol., III P., quæst. 28, A. 1.)

2. In conceptione viri ex fœmina non est aliquid immundum, in quantum est opus Dei... Est ibi tamen aliqua immunditia ex peccato proveniens prout cum libidine quis concipitur ex commistione maris et fœminæ : quod in Christo non fuit. (Summ. theol., III P., quæst. 31, A. 4, ad. 3.)

dans la famille humaine le vrai Fils de Dieu, celui que l'ange a appelé la sainteté même [1]. Je crois donc que Jésus-enfant a été conçu de l'Esprit-Saint, non par un acte générateur qui permet au fils de dire à celui qui l'engendre : Mon père, mais par un acte créateur qui remplace les fonctions d'une loi naturelle [2]. Je crois que cette merveille s'est accomplie dans le chaste sein d'une vierge, sans la dépouiller du privilège d'innocence et de pureté qu'elle avait mis, par un vœu, sous la garde de Dieu. *Credo in Jesum Christum, qui conceptus est de Spiritu Sancto, natus ex Maria virgine.*

J'entends bien que la science physiologique se récrie contre ces affirmations de notre foi : Cela ne s'est jamais vu, dit-elle : cela est impossible. Cela ne s'est jamais vu, soit ; cela est impossible, non. Une science supérieure à la physiologie me dit, par la bouche de l'ange, que rien n'est impossible à Dieu : *Non erit impossibile apud Deum omne verbum.* A moins de rechercher,

1. Cf. Summ. theol., III P., quæst. 31, A. 1. *Utrum Spiritus Sanctus fuerit principium activum conceptionis Christi?*

2. Cf. Ibid., A. 2 : *Utrum Christus debeat dici conceptus de Spiritu Sancto?* — A. 3 : *Utrum Spiritus Sanctus dici debeat pater Christi secundum carnem?*

comme le font les matérialistes obstinés, l'abjection dans notre origine, à moins de s'engager, avec eux, dans un dédale d'absurdités scientifiques contre lesquelles proteste l'expérience aussi bien que notre dignité, il faut bien admettre que l'espèce humaine a commencé, et que ses premiers générateurs ont reçu de Dieu seul, avec la vie, le pouvoir de la communiquer. — Mais, si Dieu a déjà fait l'homme sans l'homme, pourquoi ne se reprendrait-il pas à cet acte souverain, ne serait-ce que pour nous montrer les merveilles de sa toute-puissance? La maternité virginale, dit saint Thomas, comble les possibles, relativement à la production de l'être humain. « Adam, le père des hommes, est sorti d'un obscur limon vivifié par le souffle de Dieu ; Ève, mère des vivants, a été prise dans les flancs de celui qu'elle devait épouser; la race humaine obéit au commandement divin : *Crescite*, *multiplicamini*, et naît de l'homme et de la femme; il ne restait plus qu'un mode de production : naître de la femme seule, et par l'unique concours de l'opération divine[1]. »

1. Per hunc modum completur omnis diversitas genera-

Dieu réservait cet honneur à Jésus-Christ, non seulement pour nous montrer les ressources de sa puissance, mais pour mettre la naissance temporelle de son Fils en harmonie avec son éternelle génération, et pour nous donner en lui le type de notre spirituel enfantement. C'est de l'esprit pur par excellence, de la substance vierge de Dieu même, sans aide et sans effort, que procède dans les cieux le Verbe immaculé. Pouvait-il se revêtir de notre chair ailleurs que dans le sein d'une vierge affranchie des troubles mystérieux et des douleurs dont se paie, selon la loi commune, l'honneur de la maternité [1] ; et n'était-il pas juste qu'il représentât, par sa

tionis humanæ. Nam primus homo productus est ex limo terræ sine viro et fœmina: Eva vero producta est ex viro sine fœmina : alii vero homines nascuntur ex viro et fœmina. Unde hoc quartum, quasi Christo proprium relinquebatur, ut produceretur ex fœmina sine viro. (Summ. theol., III P., quæst. 31, A. 4.)

1. Quod Christus sit conceptus de virgine fuit conveniens proprietati ipsius filii qui mittitur, qui quidem est Verbum Dei. Verbum autem absque omni corruptione cordis concipitur. quinimo cordis corruptio perfecti Verbi conceptionem non patitur. Quia ergo caro sic fuit a Verbo Dei assumpta, ut esset caro Verbi Dei : conveniens fuit quod etiam ipsa sine corruptione matris conciperetur. (Summ. theol., III P., quæst. 28, A. 1 , c.)

naissance, ceux qui, profitant de son incarnation, deviendraient les fils de Dieu en renaissant, comme dit l'apôtre saint Jean, non du sang ni de la volonté de l'homme, mais de la vertu de Dieu. *Dedit potestatem filios Dei fieri his qui non ex sanguinibus, neque ex voluntate carnis, neque ex voluntate viri, sed ex Deo nati sunt* [1].

Et puis, Messieurs, dans le monde nouveau que devait créer le Verbe incarné, Dieu préparait de glorieuses destinées à la virginité. — L'antiquité la connaissait à peine; le christianisme l'a vue se multiplier, et prendre la tête des grands services gratuits dont bénéficie l'humanité. Jetez un coup d'œil sur le monde catholique; le sacerdoce, l'apostolat, la prière, l'enseignement des pauvres, le culte de la misère, n'y sont-ils pas, pour l'ordinaire, le partage

1. Quod Christus sit conceptus de virgine conveniens fuit propter finem incarnationis Christi. Quæ ad hoc fuit, ut homines renascerentur in filios Dei, non ex voluntate carnis, neque ex voluntate viri, sed ex Deo, id est ex ipsa Dei virtute, cujus rei exemplar apparere debuit in ipsa conceptione Christi: unde August. dicit in libro *de Sancta virginitate:* « Oportebat caput nostrum insigni miraculo secundum carnem nasci de Virgine, Ecclesia secundum spiritum nascitura. » (Summ. theol., III P., quæst. 28, A. 1, c.)

des vierges ? Des vierges à l'autel, pour donner comme une nouvelle naissance à l'agneau sans tache et l'offrir à son père ; des vierges, pour voler jusqu'aux extrémités du monde et enfanter à Jésus-Christ les peuples infidèles ; des vierges dans la solitude, pour compenser par de longues oraisons les oublis religieux de la famille chrétienne, pour prier, gémir, supplier comme des mères éplorées, afin d'écarter de la tête des peuples coupables les coups de la justice divine ; des vierges à l'école, pour donner à l'âme ignorante du peuple la vie intellectuelle ; des vierges dans les réduits infects où se cache la misère ; des vierges dans les hôpitaux ; des vierges, pour prodiguer à l'infortune et dépenser au chevet de la souffrance des tendresses plus que maternelles ; des vierges, partout des vierges. Savez-vous, Messieurs, d'où sont nés ces essaims laborieux et dévoués, prompts à tous les services ? — Du fait théologique, dont vous entendez présentement l'apologie Ah ! Dieu savait bien ce qu'il faisait, en confiant à une maternité virginale son œuvre fondamentale. Il créait un type puissant, dont l'influence devait retentir en tous les âges chrétiens.

C'est la Vierge Mère qui nous attire à sa suite, par le parfum pénétrant de sa pureté ; c'est elle qui engage au service du roi des rois l'immense et active légion des vierges : *Adducentur regi virgines post eam*[1].

O Mère de mon Sauveur, en voyant les fruits de votre virginité, je crois que vous êtes vierge ; vierge avant, pendant et après votre miraculeux enfantement. Ah ! je voudrais être ange pour chanter, en de chastes hymnes, votre beauté unique entre toutes les beautés. Contrairement à la loi, en vous l'honneur maternel ne détruit pas l'intégrité virginale, et l'intégrité virginale rehausse l'honneur maternel d'un éclat que lui refuse la nature. Vous êtes mère d'autant plus admirable que vous êtes vierge, et vierge d'autant plus étonnante que vous êtes mère. J'ai vu les arbres de nos vergers se couvrir au printemps de fleurs blanches comme la neige ; qu'ils étaient beaux leurs rameaux chargés d'espérance ; et l'automne venu, je les trouvais plus beaux encore, lorsqu'ils ployaient sous le poids de leurs fruits dorés ; mais depuis long-

1. Psalm. XLIV.

temps la fleur était flétrie, depuis longtemps la fleur était tombée. Le virginal rameau de Jessé porte ensemble le fruit et la fleur, le fruit parfait et la fleur toujours fraîche. J'ai vu l'étoile lancer joyeusement son rayon dans l'espace; j'ai vu le rayon traverser les ondes transparentes de l'air; mais ni l'étoile n'était altérée du départ du rayon, ni les ondes de l'air troublées de son passage. J'ai suivi le mouvement de mon verbe intérieur, de ma pensée, elle est sortie de mon esprit; et j'ai senti que mon esprit ne perdait rien de son incorruptible substance, rien de son inaltérable paix. Ainsi la Vierge, mère de la lumière incréée, du Verbe fait homme[1]. Traitée avec honneur par son fils respectueux et tout-puissant, elle n'a point eu à gémir sous le poids de la malédiction qui condamna, jadis, la mère des vivants et ses tristes filles à la flétrissure et aux déchirements des enfan-

1. Sicut sidus radium,
Profert virgo filium,
Pari forma.
Neque sidus radio,
Neque mater filio
Fit corrupta.

(Prose de Noël, liturgie dominicaine.)

tements douloureux[1]. Elle était vierge quand la mystérieuse opération de l'Esprit-Saint, répondant à son *fiat*, forma dans son sein la chair sacrée du Sauveur; son fils vient de naître, elle est vierge encore; elle sera vierge toujours, Toujours, car le fils parfait, qui est unique dans les cieux, doit être unique sur la terre; toujours, car le sanctuaire de l'Esprit-Saint ne peut pas perdre, dans un vulgaire hyménée, son auguste consécration; toujours, car il est impossible que le cœur reconnaissant de Marie, possédant le plus beau des fils, le plus cher des trésors, désire avoir encore moins que ce qu'il possède; toujours, car l'humble Joseph a compris qu'il ne peut plus être que le chaste adorateur des mystères que le ciel lui a révélés[2].

1. Cf. Summ. theol., III P., quæst. 28, A. 2: *Utrum mater Dei fuerit virgo in partu?* Item, quæst, 35, A. 6.

2. Absque omni dubio detestandus est error Helvidii, qui dicere præsumpsit, matrem Christi post partum à Joseph esse carnaliter cognitam, et alios filios genuisse. Hoc enim primo derogat Christi perfectioni, qui sicut secundum divinam naturam unigenitus est Patris, tanquam perfectus per omnia filius ejus: ita decuit ut esset unigenitus matris tanquam perfectissimum germen ejus. Secundo hic error injuriam facit Spiritui Sancto, cujus sacrarium fuit uterus virginalis, in quo carnem Christi formavit: unde non de-

Il est vrai que Jésus-enfant est appelé le premier né de Marie. Mais je sais que ce terme judaïque et légal désigne, dans le langage sacré, le fils unique aussi bien que l'aîné des nombreuses familles. Il est vrai que l'Évangile me parle des frères et des sœurs de Jésus; mais je sais que, chez les Hébreux, on donnait ce nom aux proches parents. — Enfin, je sais que l'hérésie et l'incrédulité, peu au courant des usages judaïques, ou décidées à n'en pas tenir compte, nous disputent la perpétuelle virginité de Marie; mais notre foi respectueuse s'en rapporte à ces paroles de l'Église : « O Mère, après votre enfantement, vous êtes demeurée Vierge sans souillure! » *Post partum, Virgo, inviolata permansisti!*

L'honneur de nos mères selon la nature, c'est

cebat, quod de cætero violaretur per commistionem virilem. Tertio derogat dignitati et sanctitati matris Dei, quæ ingratissima videretur, si tanto filio contenta non esset, et si virginitatem, quæ in ea miraculose conservata fuerat, sponte perdere vellet per carnis concubitum. Quarto etiam ipsi Joseph esset ad maximam præsumptionem imputandum, si eam quam, revelante angelo de Spiritu Sancto Deum concepisse cognoverat, polluere attentaret. Et simpliciter est asserendum, quod mater Dei sicut virgo concepit, et virgo peperit, ita etiam et virgo post partum sempiternum permansit (Summ. theol., III P., quæst, 28, A. 3.)

leur inaltérable fidélité au serment d'amour qui enchaîne leur vie à la vie de nos pères. Nous ne pouvons souffrir que cette fidélité soit soupçonnée. Eh bien! l'honneur de notre mère selon la grâce, c'est son inviolable respect pour la chaste et miraculeuse opération qui lui a donné le Christ pour fils, sans offenser sa virginité; « aussi, les oreilles de ceux qui aiment Jésus-Christ se révoltent-elles, dit saint Basile, lorsqu'elles entendent dire que Marie a cessé d'être vierge[1] ».

Marie est vierge; mais ne croyez pas, Messieurs, qu'il manque quelque chose à sa maternité; qu'elle ne soit que le chemin vénérable par lequel le Fils de Dieu vient à nous. Elle est aussi véritablement mère qu'il est possible de l'être, puisqu'elle a donné au fruit béni de ses entrailles tout ce que les mères donnent à leurs fils, puisque c'est de sa très pure substance que l'action créatrice de l'Esprit-Saint a formé le corps sacré du Sauveur[2]. Et parce que ce corps

1. .....μὴ καταδέχεσθαι τῶν φιλοχρίστων τὴν ἀκοὴν, ὅτι ποτὲ ἐπαύσατο εἶναι παρθένος ἡ θεοτόκος. (Homil. XXV, *de Nativitate Christi.*)

2. Cf. Summ. theol., III P., quæst. 35. A. 3: *Utrum secun*

sacré a été, dès le premier instant de son existence, personnellement uni à la divinité, Marie est véritablement mère de Dieu[1]. L'Église l'a proclamé contre l'impie Nestorius, aux acclamations du peuple chrétien, jaloux de la gloire de sa mère[2].

Mère de Dieu! Que de grandeurs, que de merveilles dans cet auguste titre! Il faudrait un long traité pour les expliquer, un long poème pour les chanter. Marie est mère de Dieu, c'est-à-dire, une petite fille des hommes acquiert tout à coup comme une dignité infinie par son union intime avec le souverain bien[3], et

dum temporalem Christi nativitatem beata Virgo possit dici mater ejus?

Item, quæst. 31, A. 5.

1. Cf. Summ. theol., III P., quæst. 35, A. 4: *Utrum beata Virgo debeat dici mater Dei?*

2. « Si quelqu'un refuse de confesser que l'Emmanuel est véritablement Dieu et que, pour cette raison, la sainte Vierge est mère de Dieu, puisqu'elle a enfanté le Verbe de Dieu fait chair... qu'il soit anathème. »

Εἴ τις οὐχ ὁμολογεῖ, θεὸν εἶναι κατὰ ἀληθείαν τον Ἐμμανουὴλ, καὶ διὰ τοῦτο θεοτόκον τὴν ἁγίαν παρθένον· γεγέννηκε γὰρ σαρκικῶς σάρκα γεγονότα τὸν ἐκ θεοῦ λόγον· ἀνάθεμα ἔστω.

(Synod. Ephes. œcum., III, can. 1.)

3. Beata Virgo ex hoc quod est mater Dei, habet quamdam infinitatem ex bono infinito, quod est Deus; et ex hac

précède, dans l'ordre de la prédestination et de l'excellence, toutes les créatures du ciel et de la terre ; Dieu peut faire un monde plus grand que celui qu'il a créé, dit saint Bonaventure, il ne peut pas faire une mère plus grande que la mère de Dieu [1]. Marie est mère de Dieu, c'est-à-dire, une petite fille des hommes devient la parente et comme le complément de la Trinité, dans l'œuvre par laquelle le Dieu trois fois saint se manifeste à nous, et ramène à sa grandeur infinie la circulation universelle de la vie qu'il a créée pour sa gloire. Marie est mère de Dieu, c'est-à-dire, une petite fille des hommes est épousée par la vertu divine et donne de sa substance à un Dieu. Marie est mère de Dieu, c'est-à-dire, une petite fille des hommes est, ici-bas, la plus parfaite image de Dieu ; car, comme il y a dans les cieux un père divin qui dit au Dieu qu'il engendre éternellement : Tu es mon Fils, il y a sur la terre une mère humaine

parte nihil potest fieri melius, sicut non potest aliquid melius esse Deo. (Summ. theol., I P., quæst. 25, A. 6, ad 4.)

1. Majorem mundum potest facere Deus ; majorem matrem quam matrem Dei facere non potest (*Specul.*, cap. VIII.)

qui dit au fruit béni de ses chastes entrailles : Tu es mon fils ; et le fils de la mère humaine est le même que le fils du père divin[1]. Enfin, Marie est mère de Dieu, c'est-à-dire, une petite fille des hommes a droit à l'obéissance et aux hommages d'un Dieu. — Étonnez-vous donc que les peuples chrétiens l'honorent d'un culte éminent, qui ne peut avoir au-dessus de lui que l'adoration.

Messieurs, je crois vous entendre me reprocher d'avoir oublié mon sujet. J'avais promis de vous parler des grandeurs de Jésus, et voilà que ma parole est toute à sa mère. Pourtant, je n'ai pas fait fausse route, car c'est pour Jésus-enfant que Marie est si grande, c'est de Jésus-enfant qu'elle reçoit les plus vifs rayons de sa gloire privilégiée. Après avoir semé les prodiges sur le long chemin des siècles pour préparer la venue de son Fils, Dieu les concentre dans la Vierge Mère ; c'est par cette porte vivante, constellée des plus étranges merveilles, que le miracle des miracles, l'Enfant-Dieu, entre dans le monde. Je ne vous dirai pas les perfections

1. Cf. Summ. theol., III P., quæst. 35, A. 5. *Utrum in Christo sint duæ filiationes?*

qu'il possède dès les premiers instants de sa vie, nous les avons adorées ensemble; rappelons ici nos souvenirs[1]; ouvrons les yeux aux miraculeuses clartés qui illuminent la froide nuit de la nativité, et prêtons l'oreille au cantique des anges : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux : » *Gloria in altissimis Deo.*

III

Gloire à Dieu! son règne, depuis longtemps annoncé et attendu, commence au berceau de Jésus-enfant. Rome et Bethléem se disputent l'empire du monde. A Rome, César Auguste a vu rentrer, l'une après l'autre, ses légions triomphantes. Il se croit le maître de l'univers et interprète en faveur du monstrueux pouvoir qu'il a fondé les oracles qui promettent à la ville aux sept collines une éternelle domination. Vain rêve de l'orgueil aveuglé! L'empire des Césars n'aura qu'un temps. Ivre du sang des

1. Cf. *Perfections de Jésus-Christ :* spécialement 36 37, 38, 39me conférences.

martyrs, exécré des peuples opprimés, dépecé par les barbares, il abandonnera un jour sa capitale dévastée au monarque suprême. Ce monarque est à Bethléem; c'est là qu'il s'essaie à régner sur l'univers.

Quoi donc? Un enfant, qui n'a pu trouver place dans les hôtelleries et que sa triste mère est obligée de coucher dans une mangeoire d'animaux après l'avoir enveloppé d'un pauvre lange, c'est le maître du monde? — Oui, Messieurs; l'étable est son palais, la crèche son trône, le pauvre lange sa pourpre. Dans ce misérable état, il commence à exercer son pouvoir souverain et nous donne, en ceux dont il ravit ou épouvante les cœurs, comme une réduction de son règne universel.

Écoutez ce récit que j'emprunte à l'Évangile. Pendant que Jésus vient au monde, des bergers veillent sur une colline voisine de Bethléem à la garde de leurs troupeaux. Ils sont pauvres, l'enfant pauvre les a choisis pour être ses premiers adorateurs; et, parce qu'ils sont fils d'un peuple depuis longtemps habitué à la visite des anges, il leur envoie un messager céleste, dont la divine lumière les enveloppe et

les frappe de terreur. « Ne craignez pas, dit l'ange ; je viens vous annoncer une grande joie pour vous et pour tout votre peuple. Un sauveur vous est né aujourd'hui dans la cité de David; c'est le Christ Seigneur. Et voici le signe auquel vous le reconnaîtrez; vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche : c'est lui. » Et, tout à coup, se joignit à l'ange une foule de l'armée céleste, louant le Seigneur et chantant: « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. »

Les anges se retirent; et les hommes de bonne volonté, au lieu de suspecter la merveille dont ils viennent d'être témoins, par horreur pour le mystère étrange qui leur est annoncé, se laissent entraîner vers le mystère par la merveille. — « Passons, disent-ils, jusqu'à Bethléem et voyons ce qui s'est fait. » — Ils arrivent en hâte, trouvent Marie et Joseph, et l'enfant dans sa crèche, et reconnaissent la vérité de ce qui leur a été dit. Leur foi naïve est récompensée par des révélations que l'Évangile passe sous silence, mais qu'il laisse deviner, car tout le monde est dans l'admira-

tion de ce que racontent les bergers; et Marie silencieuse médite, dans son cœur, le premier effet des charmes et de la toute-puissance de son divin fils[1].

Les simples et les pauvres sont appelés; mais l'enfant de Bethléem a des ambitions plus grandes. Huit jours après sa naissance, il reçoit, en échange de son premier sang, le nom de Jésus, qui veut dire sauveur, et affirme ainsi les droits qu'il prétend faire valoir sur le monde entier. Les justes viennent bientôt reconnaître ces droits; ils n'ont pas besoin de signes extérieurs, habitués qu'ils sont à obéir avec une crainte respectueuse aux mouvements de l'Esprit-Saint. Un instinct divin, une parole intérieure les conduit dans le temple au moment où, selon la loi, Jésus s'offre au Seigneur dans les bras de sa mère. Le vieux Siméon reconnaît dans cet enfant obscur le promis de Dieu, il le prend, le presse sur son cœur, et entonne le cantique de l'ancien testament qui s'en va, pour faire place au nouveau: « Seigneur, renvoie en paix ton serviteur, car mes yeux ont vu le salut

1. Voy. Luc, cap. II, depuis le verset 1 jusqu'au 20e.

que tu nous as préparé, la lumière qui va éclairer les nations et la gloire de ton peuple Israël. » Anne la prophétesse s'unit à ses transports et devient l'apôtre du rédempteur [1].

Mais Siméon vient de prononcer des paroles prophétiques en lesquelles se résume tout le règne du Christ. « Cet enfant sera la ruine et la résurrection d'un grand nombre, il a été placé dans le monde comme un signe de contradiction. » L'événement suit de près la prophétie. Hérode se trouble, Jérusalem est en émoi, car trois Mages, accompagnés d'une riche caravane, arrivent d'Orient conduits par une étoile. — Ce sont des savants ; Dieu contente leur raison par des calculs astronomiques qui leur permettent de reconnaître une constellation, depuis longtemps prédite et attendue comme le signe mystérieux de l'avènement d'un nouveau roi. Ce sont des puissants; ils viennent rendre hommage au monarque que les cieux annoncent. « Où est le roi des Juifs, qui vient de naître, disent-ils, car nous avons vu son étoile en Orient, et nous arrivons pour l'adorer? » La

1. Voy. Luc, cap. XI, depuis le verset 21 jusqu'au 38.

Synagogue, éclairée par les prophètes, les envoie à Bethléem, et l'étoile leur indique la demeure de celui qu'ils cherchent. Cruelle déception! Ils croyaient entrer dans un palais : une humble maison leur ouvre ses portes, et les voilà devant l'enfant de deux pauvres gens. Mais, sur le visage innocent de cet enfant, la beauté victorieuse d'un Dieu rayonne et séduit leurs cœurs. Ils tombent à genoux devant lui, et par des présents symboliques: l'or, l'encens et la myrrhe, ils adorent sa divinité, sa royauté, son humanité sainte et les précoces douleurs qu'il endure pour le salut du genre humain.

Jésus-enfant prosterne donc auprès de son berceau les savants et les puissants; en même temps, il épouvante le cœur d'un roi jaloux, qui déjà médite sa mort. Il faut, pour le soustraire au massacre dans lequel on croit l'envelopper, que Joseph et Marie l'emportent en Égypte, où les dieux s'écroulent sur son passage et d'où il ne reviendra qu'après la mort d'Hérode[1].

1. Voy. Matth., cap. II, depuis le verset 1 jusqu'au 23e.
Cf. *Summ. theol.*, totam quæst. 36 : *de Manifestatione Christi nati.*

A quelle époque les Mages vinrent-ils à Jérusalem et de

Tels sont, Messieurs, les faits évangéliques qui se groupent autour de la naissance du Sauveur. Depuis bientôt dix-neuf cents ans, la piété chrétienne les médite; elle n'en a pas encore épuisé les profonds et salutaires enseignements. Marchez sur ses traces, je vous y invite; mais, moi, je ne puis la suivre présentement dans ses saintes recherches. Pour être fidèle à mon su-

Jérusalem à Bethléem? — Il y a plusieurs opinions à ce sujet. L'une, suivie par presque toute l'antiquité chrétienne et adoptée par saint Thomas dans la *Somme*, est conforme à l'ordre liturgique, et place l'adoration des Mages treize jours après la naissance de Notre-Seigneur. — Les saints rois, s'ils venaient de loin, auraient été avertis à l'avance par l'étoile miraculeuse, peut-être à l'époque même de l'incarnation.

Ce sentiment offre une difficulté. La présentation de Notre-Seigneur au temple a dû se faire quarante jours après sa naissance; or, saint Matthieu dit qu'aussitôt après le départ des Mages, Joseph, averti par l'ange des projets homicides du roi Hérode, prit l'enfant et sa mère et s'enfuit en Égypte. Comment la présentation a-t-elle pu se faire? Voici l'explication que donne Bossuet: « Hérode attendait les nouvelles certaines de l'enfant par les Mages, qu'il croyait avoir bien finement engagés à lui découvrir sa demeure. Il était naturel qu'il les attendît durant quelques jours, et, pour ne point manquer son coup, sa politique, quoique si précautionnée, se laissa un peu amuser. Durant ce peu de jours, il fut aisé à Joseph et à Marie de le porter au temple sans le découvrir. Les merveilles qui s'y passèrent pouvaient réveiller la jalousie d'Hérode: mais

jet, je dois appeler votre attention sur la royale grandeur de l'enfant qui commence son règne et prend souverainement possession de ses sujets. Dès les premiers jours de son existence terrestre, il nous donne un abrégé de l'histoire glorieuse que les siècles vont écrire après lui, en trois mots: Le Christ est vainqueur, le Christ commande, le Christ règne: *Christus vincit*,

aussi furent-elles promptement suivies de la retraite en Egypte. Les politiques du monde seront éternellement le jouet de leurs propres précautions, que Dieu tourne comme il lui plaît; et il fait que tout ce qu'il veut s'accomplisse, sans que les hommes puissent l'empêcher, puisqu'il fait servir leurs finesses à ses desseins. » (*Elévations*, XIX, 1.)

Une autre opinion place l'adoration des Mages après la présentation, probablement le 6 janvier de l'an 749 de Rome, un peu plus d'un an après la naissance de Jésus-Christ. Prenant à la lettre de texte de saint Matthieu, elle fait partir la sainte famille pour l'Égypte la nuit même qui suivit le départ des Mages. Le Père Papebrock, dans les *Acta sanctorum* (april,) et le Père Patrizzi, dans son ouvrage sur les *Evangiles* (lib. III, dissert. XX), ont réuni tous les éléments de cette question chronologique. Le long séjour que la sainte famille dut faire à Bethléem, d'après ce sentiment, peut s'expliquer facilement, dit l'abbé Darras (*Hist. de l'Église*, 2me part. 1re époque, ch. III, § 3 note), si l'on tient compte de toutes les données qui nous sont fournies par le texte sacré : 1° L'Évangile nous apprend que la sainte Vierge habitait Nazareth avant son mariage, mais il ne nous dit pas le moins du monde

Christus regnat, Christus imperat. En effet, dans l'action précoce de Jésus-enfant, comme dans l'action perpétuelle du Christ sur l'humanité, nous constatons les mêmes moyens et les mêmes effets.

Les mêmes moyens, c'est-à-dire les miracles et la grâce : les miracles pour ébranler l'âme humaine, la grâce pour briser les orgueilleuses

que saint Joseph y fût fixé. 2° Loin d'attribuer cette résidence, même intentionnelle, à saint Joseph avant l'époque où il reçut la mission d'être le gardien de Marie et le père nourricier de Jésus, l'Évangile suppose précisément tout le contraire. — En effet, lorsque, avertie par l'ange, la sainte famille quittera l'Egypte pour revenir en Palestine, ce n'est point en Galilée, où était située Nazareth, que Joseph se propose de retourner, mais dans la tribu de Juda (in Judœa), où était située Bethléem. La crainte d'Archélaüs, fils d'Hérode, qui régnait en Judée, et un avertissement divin le déterminent seuls à revenir à Nazareth; et l'historien sacré note cet incident comme une circonstance providentiellement ménagée, en dehors de toutes les probabilités humaines : *Ut adimpleretur quod dictum est per prophetas : quoniam Nazarœus vocabitur.* (Matth., cap. II, 23.)

Dans un sentiment comme dans l'autre, aucune difficulté n'est insoluble.

Les Mages vinrent à Bethléem conduits par une étoile. Quelle était cette étoile ? Saint Thomas, avec toute l'ancienne tradition, la considère, non comme un astre faisant partie des constellations célestes, mais comme un phénomène de nouvelle création (*stella de novo creata*) apparaissant et

résistances de la raison devant les insondables mystères de la foi, et lui en faire admirer, malgré le scandale des apparences, les sublimes beautés.

Les miracles et la grâce ont soumis au Christ enfant les pauvres, les justes, les sages et les puissants; et, là où ils n'ont pas produit leur effet normal, ils ont semé l'épouvante et la haine. N'est-ce pas ce que nous voyons plus tard, lors-

se mouvant, au gré de la volonté de Dieu, dans les hautes régions de l'atmosphère. (*Summ. theol.* III. P., quæst. 36, a. 7.) Cette opinion a l'avantage de s'accorder sans effort avec le texte sacré, qui suppose un mouvement de l'étoile des Mages d'Orient en Occident, des apparitions et des disparitions obéissant à une volonté libre plutôt qu'à des lois naturelles.

Les savants modernes pensent que les Mages ont regardé comme le signe divin de l'avènement annoncé par leurs traditions la triple conjonction de Jupiter et de Saturne, dont nous avons parlé plus haut. Ils se dirigèrent vers l'Occident, où leur apparaissait ce phénomène sidéral.

Ce phénomène eut, d'après les calculs de Kepler et d'Idler, plusieurs apparitions et disparitions. La première apparition fut le signal du départ; la dernière indiqua le point d'arrivée. Mais, dans ce sentiment, il faut suivre l'ordre liturgique et fixer l'arrivée des Mages au 6 janvier 748, car en 749 le phénomène avait disparu. — On peut fondre ces opinions en une seule et dire que les Mages ont été avertis

que le Sauveur, après avoir annoncé l'avènement du royaume de Dieu, travaille à son établissement? Les miracles et la grâce remplissent les trois années de sa vie publique et groupent autour de lui les éléments de son Église, pendant que l'âme orgueilleuse des pharisiens et des princes du peuple s'effraie de son pouvoir, et s'emplit d'une haine jalouse qui ne sera satisfaite que par son supplice. Mais le supplice et la mort du Christ, loin de nuire à son règne, deviennent le point de départ de son universelle extension. Si les anges ne descendent plus des cieux pour annoncer la bonne nouvelle, les apôtres sont là. Leur parole convaincue ébranle l'univers, et les prodiges qu'ils opèrent projettent autour d'eux une clarté plus vive que celle qui dissipa les ombres de la nuit de Noël. Ils se succèdent à travers les âges, toujours annonçant le royaume de Dieu et toujours confirmant leur parole par l'exercice du pouvoir souverain que le maître leur a confié. Quand ce pouvoir devient moins nécessaire, on voit briller l'étoile.

par le phénomène sidéral du prochain accomplissement d'une prophétie qu'ils connaissaient, et qu'ils ont été conduits par une étoile miraculeuse jusqu'à la demeure de l'Enfant-Dieu.

— L'étoile, c'est la doctrine du Christ, si haute, si pure, si harmonieuse, si féconde, que les esprits droits et élevés qui cherchent sincèrement la vérité ne peuvent s'empêcher de lui rendre hommage. L'étoile, c'est l'Église, tellement fidèle aux promesses d'indestructible vitalité qui lui ont été faites, tellement ferme au milieu des tempêtes lorsque tout croule autour d'elle, qu'il est impossible de n'y pas reconnaître un signe divin. En réponse à ces merveilles, et pour confirmer leur action, la grâce, continuellement répandue, attire mystérieusement les cœurs, donne à la foi le courage de s'affirmer par des œuvres, et fond ensemble les éléments divers du vaste royaume dont tous les sujets obéissent au même maître: Jésus-Christ.

Vous le voyez, Messieurs, ce qui s'est fait dans le monde chrétien, depuis plus de dix-huit siècles, n'est que la reproduction plus ample de ce qui s'est fait à la crèche. Et remarquez que, sous l'action des mêmes moyens, les mêmes phénomènes se reproduisent dans le même ordre. Ce sont généralement les pauvres et les ignorants, ceux qu'on appelle des gens de rien, qui se soumettent les premiers au sceptre du

roi Jésus. Partout et en tout temps ils sont les privilégiés de son choix, comme si Dieu devait cette compensation à leur état humilié, et cette récompense à leur simplicité, moins rebelle que la fière raison des sages aux manifestations de la puissance divine et à l'étrangeté des mystères. Peu après viennent les âmes intelligentes et droites, moins attentives aux signes extérieurs qu'à l'instinct divin qui les tourmente et les entraîne vers les lumineuses régions où brille la vérité. Les savants et les puissants arrivent en dernier lieu, parce qu'ils partent du pays lointain de l'orgueil, des délices et de la jouissance, et que leur raison, lente à se satisfaire, retarde leur acquiescement au vrai. Il n'est pas jusqu'au trouble, aux inquiétudes féroces et aux fureurs d'Hérode que nous ne voyions se reproduire en présence du mouvement qui conduit les âmes à Jésus-Christ. Les rois et les princes de ce monde ont plus d'une fois ensanglanté le royaume du Sauveur, et des millions de chrétiens ont succédé, dans les supplices, aux chers enfants que l'Église appelle les *Fleurs du martyre.* Sous le coup des persécutions, le Christ résiste dans ses membres:

mais, quelquefois aussi, il s'en va dans l'exil attendre des jours meilleurs, qui lui permettront de revenir aux lieux bénis où il lui plaît de prodiguer ses prodiges et ses grâces.

Là où il s'exile, sa divine vertu le suit; nous en avons pour preuve, Messieurs, une page de l'histoire moderne. Nos prêtres, proscrits par la révolution, ne craignirent pas d'aller demander l'hospitalité au peuple anglais. Leur présence sur le sol britannique fut comme un ferment sacré qui étouffa la rancune protestante et réveilla la foi catholique. Depuis qu'ils ont passé par là, les lois draconiennes de l'hérésie s'endorment, l'une après l'autre, dans la poussière des parchemins, et le règne de la tolérance, sincèrement inauguré, favorise le grand mouvement de conversion qui ramène l'Angleterre à la foi de ses pères. Nos prêtres sont revenus et, avec eux, la foi de Jésus-Christ; qu'on les proscrive encore, ils sauront rendre fécond leur exil et ramener parmi nous le Christ triomphant, lorsque la mort aura moissonné la misérable race des Hérodes, si l'infamie ne précède la mort pour les étouffer.

De ces comparaisons historiques vous devez

conclure, Messieurs, que tout est harmonieux dans le règne du Christ, que sa naissance n'est point un fait obscur et vulgaire, mais la prise de possession d'un roi, qui donne à l'avenir des gages, par une réduction prophétique de l'immense action qu'il doit exercer un jour sur le monde entier.

Allons donc ensemble à la crèche adorer notre roi. C'est un enfant, mais les siècles, le ciel, la terre, les patriarches, les législateurs, les rois, les prophètes, les peuples illustres, les maîtres du monde, les oracles, les grands événements, la paix universelle, les constellations, encadrent son berceau, et les plus étonnantes merveilles se multiplient pour fêter sa naissance. — Il ne parle pas encore, mais il est si beau et si fort de ses charmes qu'il peut ravir les cœurs et les soumettre à son joug adoré. — Il soutient le monde, et il se laisse bercer dans les bras de sa mère, qu'il remercie d'un regard caressant, pour nous enseigner à honorer et à aimer cette très pure Vierge comme elle mérite d'être aimée et honorée, et à nous abandonner à sa maternelle protection. — Il est l'égal de Dieu, et il se montre petit pour nous apprendre à nous hu-

milier, à ne pas trop faire les hommes en présence des mystères, mais à les accepter avec la simplicité et la candeur des enfants

QUARANTE-QUATRIÈME CONFÉRENCE

VIE DE JÉSUS. — L'OUVRIER

QUARANTE-QUATRIÈME CONFÉRENCE

VIE DE JÉSUS. — L'OUVRIER

Messeigneurs [1], Messieurs,

Jésus-enfant a jeté l'alarme dans le cœur d'un roi, qui craint de voir croître le revendicateur attendu de son trône usurpé. Avant de donner congé aux illustres visiteurs que la Synagogue, sur la foi des oracles, envoie dans la petite ville de Bethléem, Hérode leur promet hypocritement d'aller bientôt joindre ses hommages à leurs hommages, s'ils reviennent le renseigner sur ce qu'ils auront vu. Il méditait déjà le massacre des Innocents. Mais les anges, qui avaient annoncé la naissance de l'enfant-Dieu, veillaient sur son berceau. Les Mages,

1. Monseigneur Richard, coadjuteur de Paris; Monseigneur Ravinet, ancien évêque de Troyes.

avertis des sinistres projets d'Hérode, retournèrent dans leur pays sans passer par Jérusalem, et Joseph, réveillé par un messager céleste, prit l'enfant et sa mère, et s'enfuit avec eux en Égypte.

L'Évangile ne nous dit rien des fatigues de ce voyage ni des douleurs de cet exil, mais pour qui sait ce que les pauvres ont à souffrir lorsqu'ils émigrent sur une terre étrangère, il est facile de le deviner.

« Hérode étant mort, écrit l'Évangéliste saint Matthieu, voilà que l'ange du Seigneur apparut à Joseph, qui dormait en Égypte. Il lui dit : Lève-toi, prends l'enfant et sa mère, et va dans la terre d'Israël, car ceux qui recherchaient la vie de l'enfant sont morts. Joseph, se levant donc, prit l'enfant et sa mère, et vint en Israël. Et apprenant qu'Archélaüs régnait en Judée à la place d'Hérode son père, il craignit d'y aller ; et, averti de nouveau dans son sommeil, il se retira en Galilée et vint habiter dans une ville appelée Nazareth [1]. »

C'était là que, cinq ans auparavant, l'ange était venu demander à l'humanité son consen-

1. Matth., cap. II, 19-29. Luc, cap. II. 39.

tement pour les noces du Verbe avec notre nature; là qu'avait retenti le *fiat* qui appela l'Esprit-Saint dans le sein d'une vierge; là que Marie avait porté avec un profond respect et caché avec une pieuse discrétion le mystère divin; là que Joseph avait appris à vénérer la maternité virginale de son épouse et le fruit béni qu'elle attendait. Ils croyaient avoir dit adieu à cette ville consacrée par l'incarnation du Verbe; mais Dieu les y ramène pour préparer dans l'ombre une nouvelle manifestation de son fils. Les années vont s'écouler autour de la sainte famille, silencieuses et vulgaires, éclairées seulement d'un trait de lumière que les hommes oublieront bientôt, et cela durera jusqu'à ce que Jean s'écrie : ***Ecce agnus Dei!*** « Voici l'agneau de Dieu! »

Ne dois-je pas respecter le silence des saintes Lettres, et passer discrètement près de la petite maison de Nazareth, sans jeter un regard dans son intérieur? Non, Messieurs; les Évangélistes se proposaient de faire connaître au monde la vie publique de leur maître, sa doctrine, ses miracles, son sacrifice, son triomphe et l'établissement de son œuvre éternelle; mais ils n'ont

pas prétendu nous interdire de suivre, par la pensée, la vie obscure de Jésus adolescent, de contempler sa merveilleuse croissance, de demander à son religieux silence et à son humble travail des leçons pour notre propre vie. Allons donc à Nazareth comme nous sommes allés à Bethléem ; voyons ce qui s'y passe, et instruisons-nous près de celui dont les actions les plus simples et les plus ignorées doivent être fécondes pour ceux qui savent les méditer chrétiennement.

I

Non loin des bords de l'Adriatique, sur le sommet d'une colline d'où l'on aperçoit les flots azurés de la mer, s'élève une petite ville, presque un bourg, qu'on appelle Lorette. Les voyageurs que rien ne presse s'y arrêteraient peut-être pour jouir un instant de la fraîcheur de la brise et des beautés du site ; ceux qui se hâtent ne lui jetteraient qu'un coup d'œil en passant, s'il n'y avait là une divine attraction. Sous le dôme d'une vaste basilique, une toute petite chambre invite les pèlerins à l'adoration. Bramante l'a

enchâssée dans un riche marbre de Carrare orné de bas-reliefs et de sculptures représentant l'enfance du Sauveur; mais le chrétien qui vient la visiter est moins pressé d'admirer les chefs-d'œuvre de l'artiste que de pénétrer dans l'intérieur, où son œil ne rencontre pourtant que des murs nus et brunis par le temps, une porte basse, une étroite fenêtre et quelques reliques d'un pauvre ménage. C'est la chambre virginale de Nazareth, miraculeusement transportée sur les rivages chrétiens d'Italie. Dans ce lieu béni : le Verbe s'est incarné, la sainte famille, revenue d'Égypte, a fixé son séjour. Jésus-enfant croissait et se fortifiait. Je n'oublierai jamais l'immense émotion dont je fus saisi lorsque je baisai les pierres sacrées, où je croyais voir l'empreinte des petites mains de mon Sauveur, d'où je croyais entendre sortir le bruit de sa fraîche et douce voix. — Jamais adoration plus profonde et plus passionnée n'est sortie de mon cœur.

Après avoir adoré, je me transportai en esprit d'Occident en Orient, de Lorette à Nazareth. Je replaçais sur ses fondements la *santa casa* réservée à Marie ; je descendais dans la chambre

souterraine où reposaient Joseph et l'enfant; je reconstruisais, sur les flancs de la maison, l'appentis mobile qui servait d'atelier au charpentier et à celui qu'on appelait son fils; j'encadrais cette modeste demeure d'un doux et grandiose paysage éclairé par un beau ciel, vers lequel s'élèvent les cimes du Carmel, du Thabor, du Liban, et j'avais sous les yeux la terre sainte et le mystérieux sanctuaire où Jésus se cacha pendant plus de vingt-cinq ans.

Que faisait-il en cet obscur séjour, où ne pénétrait jamais l'œil indiscret du monde? Il croissait et se fortifiait, nous dit l'Évangéliste, comme croissent et se fortifient les enfants : *Puer autem crescebat et confortabatur;* et, pour se rendre utile dans la famille pauvre où il avait choisi de vivre, il employait ses petites forces au service de ses parents. On montre encore à Nazareth la fontaine où il allait puiser de l'eau pour sa mère, car « Notre Dame, dit saint Bonaventure, n'avait point d'autre serviteur que lui ». Les anges invisibles l'accompagnaient toujours et adoraient les traces de ses pas, et lui, le roi des anges, semblable aux enfants pauvres, se laissait commander,

par ses créatures, les plus humbles offices de la vie domestique.

Il avait toutes les grâces touchantes et aimables du jeune âge, et pourtant rien de puéril, ni dans les traits de son grave et doux visage, ni dans ses paroles, ni dans ses actions ; car, pendant que la nature, en son corps très pur, gravitait lentement vers sa plénitude, « la sagesse divine remplissait sa sainte âme et la grâce y épuisait tous ses dons : » *Plenus sapientia et gratia Dei erat in illo*[1].

Cependant, par respect pour l'autorité de ceux à qui il était soumis, et pour ne pas prendre sur eux l'ascendant d'un maître, il tempérait les manifestations extérieures de ses perfections cachées, comme le jeune arbre, qui ne déploie que petit à petit ses bourgeons, ses feuilles et ses fleurs avant de nouer ses fruits ; comme le soleil, qui, après avoir légèrement blanchi l'horizon, le colore des rougeurs croissantes de l'aurore avant d'inonder l'espace de ses rayons victorieux et de montrer sa face resplendissante. De temps en temps, Joseph et Marie tressaillaient sous l'impression de quelque

1. Luc, cap. II, 40.

parole profonde où vibraient les accents de la sagesse éternelle, et l'enfant se taisait pour leur laisser le loisir de méditer ce qu'ils venaient d'entendre.

Un jour, pourtant, un jet de lumière d'un éclat plus vif et plus soutenu traversa les ténèbres de la vie cachée. On pouvait croire que l'heure des grandes manifestations était arrivée. Laissons l'Évangéliste raconter, en son simple langage, cette scène adorable.

« Les parents de Jésus, dit saint Luc, allaient tous les ans à Jérusalem pour la solennité de Pâque. L'enfant avait douze ans, lorsqu'ils montèrent selon leur coutume à la ville sainte pour célébrer la fête. Quand les jours furent écoulés, ils s'en retournèrent. L'enfant Jésus demeura à Jérusalem, et ses parents ne s'en aperçurent pas. Ils cheminèrent pendant une journée, croyant qu'il était dans la compagnie des pèlerins, et, le soir venu, ils le cherchèrent parmi leurs parents et ceux de leur connaissance. Ne le trouvant point, ils retournèrent à Jérusalem, cherchant toujours. Et il arriva que, trois jours après, ils le trouvèrent dans le temple, siégeant au milieu des docteurs, les écoutant et les interrogeant ;

et tous ceux qui l'entendaient étaient frappés de stupeur à cause de la sagesse de ses réponses. Ses parents furent étonnés de le voir là, et sa mère lui dit: — Mon fils, pourquoi nous avez-vous fait cela? Voici que votre père et moi nous vous cherchions pleins de douleur. — Et il leur dit : — Pourquoi me cherchiez-vous? Ne saviez-vous pas qu'il faut que je sois aux affaires de mon Père. — Et ils ne saisirent point ce qu'il voulait dire[1] . »

Ce récit est plein de leçons, Messieurs; on peut y apprendre le respect de la loi de Dieu, l'amour de la vérité, la simplicité et la droiture, qui font écouter humblement et interroger avidement ceux qui enseignent. Mais je n'y veux voir présentement qu'une seule chose : c'est que Jésus est mûr pour son ministère public et qu'il peut enseigner le monde, puisque déjà il étonne les docteurs. Du reste, il semble nous indiquer que son heure est venue : « Il faut que je sois, dit-il, aux affaires de mon Père : » *In his quæ Patris mei sunt oportet me esse.* Par ces paroles il publie le mystère de sa divine filiation. Pourquoi se cacher plus longtemps? Pourquoi ne pas

1. Luc, cap. II, 41-50.

continuer le miracle stupéfiant d'un enfant qui confond par sa doctrine la science des sages?

Évidemment le monde sera profondément remué par ce spectacle insolite, et le Fils de Dieu imposera avec d'autant plus de facilité l'autorité de sa mission que le contraste sera plus frappant entre son jeune âge et la grandeur des vérités qu'il annonce. Il ne peut plus y avoir à Nazareth que des années perdues.

Ainsi raisonne notre humaine sagesse, Messieurs; mais Jésus a d'autres desseins. Il lui faut encore dix-huit années d'ombre, de silence et d'humbles services, dix-huit années que l'Évangéliste résume en ces quelques paroles :

« Jésus descendit de Jérusalem avec ses parents, et il vint à Nazareth, et il leur était soumis, et sa mère conservait toutes ces choses en son cœur; et Jésus croissait en sagesse, en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes[1]. »

La libre pensée, préoccupée de cette concision évangélique, s'efforce de remplir, par des suppositions, l'espace silencieux qui sépare la manifestation au temple de la vie publique. Celui-ci veut que Jésus ait trouvé dans ses

1. Luc, cap. II, 51-52.

voyages annuels à Jérusalem l'excellente occasion de se former l'esprit, au milieu du concours des juifs et des judaïsants de tout pays et de toute opinion[1]. Celui-là fait intervenir le vieux prêtre Zacharie, père de Jean-Baptiste, et l'investit d'un préceptorat problématique[2]. Un autre invoque la nature, à la fois riante et grandiose, des maîtres ignorés auprès desquels Jésus apprend à lire et à écrire, l'étude solitaire, les livres de l'ancien testament, la poésie religieuse des psaumes, les prophètes et surtout Isaïe, les ouvrages apocryphes, entre autres celui de ce juif exalté qu'on appelle Daniel, l'influence du grave et austère Hillel, mort depuis cinquante ans, mais toujours vivant dans ses aphorismes [3]. — Hypothèses gratuites et puériles, quand elles ne sont pas ridicules. Jésus n'avait à apprendre des hommes rien qui pût le préparer à l'étrange et sublime mission qu'il devait remplir plus tard. Il voulait étonner les auditeurs de sa parole apostolique, comme il étonna les sages du temple, et ceux qui con-

1. Strauss, *Vie de Jésus.*
2. Salvador, *Vie de Jésus.*
3. E. Renan, *Vie de Jésus.*

naissaient l'histoire de sa vie extérieure à Nazareth diront un jour, avec admiration : « Comment cet homme sait-il les écritures, ne les ayant jamais apprises[1]? N'est-ce pas le fils du charpentier Joseph[2]? N'est-ce pas cet ouvrier que nous avons connu, le fils de Marie[3]? »

Jésus-ouvrier! Voilà, Messieurs, le secret de la petite maison de Nazareth. Un seul mot, presque perdu dans l'Évangile, nous le révèle et nous fait descendre, ainsi, jusqu'aux plus obscurs détails de l'humble soumission à laquelle le Sauveur s'est condamné pendant la plus grande partie de sa vie. Fils d'ouvrier, il ne voulut point vivre en pieux rêveur sous le toit paternel, mais il partagea noblement le sort de sa famille. On le vit, au retour du temple, docile aux instructions de Joseph, subir un pénible apprentissage; ce qu'il pouvait créer d'une seule parole, il consentait à ne le faire que progressivement; inspirateur de tous les arts, il semblait apprendre un vulgaire métier. Ses chères mains

1. Quomodo hic litteras scit cum non didicerit? (Joan., cap. VII, 9.)
2. Nonne hic est fabri filius? (Matth., cap. XIII, 55.)
3. Nonne hic est faber, filius Mariæ? (Marc, cap. VI, 3.)

se sont meurtries, comme celles des enfants du pauvre peuple, au dur maniement de l'outil, et, quand il fut en forces, il s'inclina pendant des heures entières sur un bois vil, il fit sa journée et gagna son pain à la sueur de son front comme les gens de rien.

Erat subditus illis. Il était soumis à ses parents, non de cette soumission purement passive qui attend les ordres pour les exécuter, mais de cette soumission amoureuse qui prévient les désirs et devine les besoins. Lorsque le bon Joseph fut avancé en âge et que ses mains trop faibles fléchirent sous le poids du travail, il ne voulut pas qu'il se fatiguât davantage ; tout seul, vaillant à l'ouvrage, il devint le seul soutien du pauvre ménage. Je n'ai pas vu cela, personne ne me l'a dit, mais mon cœur le devine. Je le vois encore, le divin ouvrier, recevoir, modeste et discret, les commandes des riches, joyeux et bienveillant, les commandes des pauvres. Toutes les beautés de sa sainte âme rayonnaient sur son visage ; toutes les lumières de l'éternelle sagesse se reflétaient en ses yeux, et, sans doute, des gens compatissants s'étonnaient de le voir, si beau et si intelligent, condamné à

des œuvres grossières. — Mais d'autres, peut-être, lui parlaient durement, se moquaient de lui et de son nom qu'ils trouvaient prétentieux. Un Jésus, vaillant capitaine, avait introduit le peuple délivré par Moïse dans la terre de promission; un Jésus, grand-prêtre de Jéhovah, avait, en compagnie de Zorobabel, conduit les captifs de Babylone de l'exil à la patrie et inauguré le second temple ; un Jésus, inspiré par le ciel, avait écrit l'*Ecclésiastique*, si rempli de sagesse divine. Quel rapport entre ces hommes illustres et l'ouvrier de Nazareth? Mais personne ne connaissait encore le grand mystère de Dieu. Le libérateur du genre humain, le prêtre suprême, la lumière des sages cachait, sous le voile d'une humble profession, l'épanouissement de son adolescence et la fleur de sa jeunesse.

Au dehors et sous le regard des profanes, il ne croissait en âge que pour prendre des forces et mieux soutenir les fatigues d'un travail dont dépendait l'existence de sa famille ; mais, dans l'intimité, quand les portes de la maison de Nazareth étaient closes, les yeux ravis de Marie et de Joseph admiraient, en leur doux ouvrier, les

constants progrès de la sagesse et de la grâce. Des profondeurs infinies de sa personne, où il se recueillait, Jésus tirait chaque jour quelque nouveau trésor qu'il faisait passer de son cœur filial dans le cœur de ses parents par de tendres colloques et de ferventes prières, quand il ne demeurait pas plongé dans la contemplation des perfections infinies et comme noyé dans une amoureuse union avec son Père céleste. Ainsi, il préparait sa grande œuvre de salut et de perfection sur deux âmes chères, les plus nobles et les plus saintes qui eussent jamais honoré la création et réjoui l'œil de Dieu.

L'ombre entourait toujours la modeste demeure de l'ouvrier, mais le jour grandissait à l'intérieur. Toutes les beautés épanouies de Jésus faisaient pressentir que son heure était proche. Enfin, on apprit que Jean disait au désert : « Je suis la voix qui crie : préparez le chemin du Seigneur[1]. » Ce fut, pour Joseph, le signal du départ ; sans souffrance et sans agonie, il s'endormit entre les bras et sur le cœur de son fils adoptif, et il alla dire aux âmes saintes

1. Ego vox clamantis in deserto dirigite viam Domini. (Joan., cap. I, 23.)

qui depuis si longtemps attendaient leur délivrance : « Réjouissez-vous! J'ai vu la rosée tombée du ciel; j'ai vu la chaste nuée d'où le juste est sorti; j'ai vu le désiré; j'ai vu le rejeton de David; j'ai vu le fils de la Vierge; j'ai vu le Messie; j'ai vu Emmanuel; j'ai vu Jéhovah, notre juste; c'est mon Jésus! Il va bientôt venir. »

Messieurs, avez-vous encore sur les lèvres et dans le cœur des *pourquoi*? Etes-vous encore tentés d'écrire sur le seuil de la maison de Nazareth : années perdues? Arrêtez-vous, je vous prie, car je prétends vous prouver que les années obscures de Jésus-ouvrier furent des années immensément fécondes.

II

C'est une habitude divine de mettre les préparations en rapport avec la dignité de l'œuvre qu'elles précédent. A diverses reprises le monde physique et le monde moral nous ont révélé cette loi. Nous la voyons encore une fois exprimée dans la vie cachée du Sauveur. Envoyé pour régénérer le monde par sa doctrine,

ses exemples, ses institutions et l'infinie vertu de son sang répandu, et décidé à n'employer que trois ans à son ministère public, il veut s'y préparer par trente années de solitude, de silence, de prière et d'humble soumission.

Il y a là, Messieurs, une magnifique leçon pour tous ceux qui aspirent à sortir des ombres de la vie privée et à prendre rang parmi les nobles ouvriers dont les actes publics doivent influer directement sur les destinées d'une société. L'Église, toujours attentive aux exemples de son fondateur, rappelle sans cesse à ses apôtres la vie cachée de Jésus-Christ, et, non contente de préparer leurs jeunes années par le silence, le recueillement, l'étude, la méditation des vérités saintes, la prière et l'obéissance, elle les invite à se soustraire le plus qu'ils peuvent aux agitations et aux entraînements de la vie extérieure, afin de se rapprocher, dans la solitude, de la source d'où découlent les lumières dont ils ont besoin pour instruire les peuples, et de retremper, dans le commerce intime de leur âme avec la divinité, le courage et les forces qu'ils dépensent aux luttes de l'apostolat. C'est en souvenir de Nazareth qu'elle a créé le cloître

austère, où les âmes contemplatives se vouent, comme Marie et Joseph, à l'adoration silencieuse des perfections de Jésus-Christ, et aussi le monastère recueilli, où l'homme apostolique s'abreuve de science et de grâce divines pour se rendre digne d'annoncer le royaume de Dieu, où il ploie sa volonté sous le joug d'une constante obéissance pour apprendre à commander aux âmes et à les diriger dans les voies du salut et de la perfection. Grâce à ces préparations, l'Église obtient de ses ouvriers un travail généreux et soutenu, dont la parfaite unité assure la fécondité.

Qu'il serait à désirer, Messieurs, que tous les hommes publics fissent leur Nazareth, et ne se missent à l'ouvrage qu'après avoir longtemps étudié et médité les redoutables questions qu'ils agitent, qu'après avoir demandé à Dieu, avec son infaillible lumière pour remédier aux défaillances de leur esprit, un supplément de force pour soutenir leur volonté aux prises avec les difficultés de la vie sociale et politique. Que de surprises, que de déceptions, que d' insanités, que de hontes, que de catastrophes seraient épargnées aux peuples infortunés

du sein desquels on voit surgir ces légions d'ou vriers de parole, de plume, de suffrage et de décrets qui, pour arriver et pour travailler la masse sociale, n'ont souvent d'autre titre et d'autre préparation que l'ambition, l'audace, des opinions de rechange, des passions de secte et le souci de leur intérêt. — Mais la prudence me défend d'appuyer plus longtemps l'archet de ma parole sur cette corde sensible à laquelle je pourrais faire dire de trop fortes vérités. Je ne viens pas vous agiter, Messieurs, je viens vous instruire. Sachez donc, malgré ce qui se passe autour de vous, sachez prendre vos exemples là où Dieu les a mis. Et si quelques-uns d'entre vous aspirent à exercer quelque ministère public ou l'exercent déjà, qu'ils aillent à Nazareth apprendre que les préparations doivent être d'autant plus longues, laborieuses et saintes que le ministère est plus noble, son action plus vaste et son but plus élevé.

Je n'insiste pas davantage sur cette leçon de la vie cachée du Sauveur; j'ai hâte de vous montrer combien sont grands et utiles pour vous les abaissements de Jésus-ouvrier. Comprenez bien son dessein: non seulement il veut

mériter par l'humiliation, ce qui serait déjà un immense profit pour l'humanité, mais, restaurateur de toutes les ruines faites par le péché, il veut, en consacrant la plus grande partie de sa vie à l'exercice d'une humble profession, nous rappeler à tous la nécessité et la dignité oubliées du travail, relever dans l'estime des hommes une condition méprisée, donner à l'ouvrier l'amour de son état, enfin, nous apprendre à le respecter et à nous y intéresser.

Le travail est un fardeau que la généralité des hommes porte avec impatience et dont elle ne demande qu'à s'affranchir; et pourtant, c'est une loi primordiale, une loi contemporaine du décret qui nous investissait de la souveraineté sur les créatures inférieures, une loi que le péché a faite austère et dure à porter, mais qu'il n'a ni créée ni dénaturée. — Vous me permettrez, Messieurs, de vous exposer cette loi; elle vous fera comprendre toute la portée du fait divin sur lequel j'ai appelé aujourd'hui votre attention, et que je prétends faire sortir de l'obscurité de Nazareth pour lui donner toute sa gloire.

La loi du travail a ses racines en Dieu même,

en Dieu, que l'Église appelle dans ses hymnes « l'auteur et le fabricateur de l'univers » : *Patrator orbis, fabricator mundi.* Il est le premier ouvrier; son œuvre, c'est le monde. Non pas, certes, qu'il se soit fatigué à le faire, comme se fatigue l'homme de peine à son travail; il n'y a que les théologiens grossiers du paganisme qui puissent parler ainsi. « Dieu a dit, et tout a été fait : » *Ipse dixit, et facta sunt.* « Il a commandé, et tout a été créé : » *Mandavit, et creata sunt*[1]. Prononcer un *fiat*, c'est la manière de travailler du divin ouvrier, et cela doit être : Dieu est une pure intelligence, et le travail d'une intelligence s'exprime par la parole, *per verbum*, et non par le jeu des muscles.

Mais, puisque Dieu opère si facilement, il aurait pu créer le monde d'une seule venue, dire une fois pour toutes son *fiat*, au lieu de le répéter. Eh bien, non. Pour nous donner l'exemple du travail, il met à développer son ouvrage des lenteurs calculées. — Au commencement, il crée la matière informe, immense assemblage de tous les éléments; puis, il dégage la lumière,

1. Psalm. XXXII.

sépare les astres, les groupe par systèmes, consolide notre globe, dirige ses évolutions, superpose les règnes, et termine par un chef-d'œuvre : l'homme, intelligent, libre, immortel, vivante image et ressemblance de son créateur. Tout cela dure six jours, c'est-à-dire six époques, dont la science, malgré ses calculs, n'a pas encore déterminé la durée ; six époques qu'on ne peut mesurer qu'avec des siècles ; six époques qui, réduites à la division hebdomadaire du temps, doivent servir de type et régler, jusqu'à la fin des âges, l'emploi des forces de l'homme.

Car, entendez-le bien, Messieurs, il faut que l'homme exerce ses forces : les forces de son intelligence et les forces de son corps. Dieu l'a sacré roi du monde et l'a solennellement investi du commandement universel par ces paroles : *Dominamini, subjicite ;* mais il est bien entendu que l'homme ne sera pas un roi fainéant. En le faisant roi, Dieu l'a fait ouvrier. Ouvrez le livre de la Genèse : vous y lirez, au second chapitre, un texte significatif qui nous indique clairement le dessein du créateur et le devoir du monarque auquel il donnait l'empire de l'univers : — « L'homme fut placé dans le paradis de délices,

afin qu'il travaillât : *ut operaretur*[1]. » Sans doute, ce premier travail de l'homme ne devait être ni difficile ni ingrat ; mais il était la loi primordiale de son activité, la condition d'un progrès dont Dieu avait préparé tous les éléments. L'œuvre de Dieu était bonne en toutes ses parties. Chaque phase de la création, chaque arrangement des êtres, chaque explosion de la vie se termine par un témoignage que Dieu se rend à lui-même : « C'est bon : » *Et vidit Deus quod esset bonum.* Et, quand l'homme est créé, quand la famille humaine est établie sur ses inébranlables fondements, tout est « très bon, parfaitement bon : » *Viditque Deus cuncta quæ fecerat et erant valde bona*[2].

Quel est le sens de ce témoignage, Messieurs? Dieu avait-il mis la dernière main à son ouvrage? — Non, il laissait au travail de l'homme le soin d'en obtenir encore des perfectionnements. Des forces immenses étaient comme emmagasinées dans l'univers : la pesanteur, l'air, la lumière,

1. Tulit ergo Dominus Deus hominem et posuit eum in paradiso voluptatis, ut operaretur et custodire illum. (Genes., cap. II, 15.)

2. Genes., cap. I, 10, 12, 18, 21, 25, 31.

la chaleur, l'électricité, le magnétisme, les agents chimiques, la vertu salutaire des minéraux et des plantes, la vie. L'homme devait découvrir, dompter, discipliner toutes ces forces et les contraindre à des services honorables pour elles, utiles au développement de sa vie physique, morale et sociale. Mille et mille formes demeuraient en puissance, inexplicites, dans la nature; l'homme travailleur devait les faire sortir, les exprimer, les créer en quelque sorte, afin de parfaire, en ses propres ouvrages, sa ressemblance avec le créateur. Avec les forces de la nature, l'or, l'argent, tous les métaux, la pierre, le marbre, le granit, le bois, les plantes délicates et fragiles devaient prendre, entre les mains laborieuses du roi de la création, comme une nouvelle vie dans mille inventions, mille chefs-d'œuvre artistiques, voire dans les plus petits objets destinés aux plus vulgaires usages.

L'homme a donc été fait ouvrier : *ut operaretur;* c est la loi. Et remarquez, Messieurs, que Dieu ne dédaigne pas de venir lui-même en aide à sa loi. Nous pourrions croire qu'il réserve les inspirations de son éternelle sagesse pour les génies habitués aux spéculations purement intel-

lectuelles : détrompons-nous. « C'est moi, dit le Seigneur à Moïse, qui ai appelé nommément Beseléel fils d'Uri, fils de Hur, de la tribu de Juda ; c'est moi qui l'ai rempli de l'esprit divin, de sagesse, d'intelligence et d'habileté en toute œuvre, afin qu'il devienne un artiste émérite pour travailler l'or, l'argent, l'airain, le marbre, les pierres précieuses et tous les bois. Je lui ai donné pour compagnon Oosiab, fils d'Achisamech, de la tribu de Dan. C'est moi qui mets ma sagesse dans l'âme de tout habile ouvrier. *In corde omnis eruditi posui sapientiam*[1]. » Origène, commentant ces paroles, en conclut que Dieu, prodigue de ses lumières, les envoie même à ceux qui travaillent aux plus humbles ouvrages. Sur le sentiment de ce grand homme nous pouvons greffer hardiment ce vieux proverbe: « Il n'y a pas de sot métier, il n'y a que de sottes

1. Ecce, vocavi ex nomine Beseleel, filium Uri, filii Hur, de tribu Juda, et implevi eum spiritu Dei, sapientia, et intelligentia, et scientia in omni opere, ad excogitandum quidquid fabrefieri potest ex auro et argento, et ære, marmore et gemmis, et diversitate lignorum. Dedique ei socium Ooliab filium Achisamech de tribu Dan. Et in corde omnis eruditi posui sapientiam : ut faciant cuncta quæ præcepi tibi. (Exod., cap. XXXI, 2-6.)

gens. » Les sottes gens sont ceux qui prétendent isoler le travailleur de la loi et de la perpétuelle assistance de Dieu.

Le travail vient de Dieu : voilà, Messieurs, la raison fondamentale de sa dignité, je dirai plus, de sa nécessité. Il suffit que l'homme soit homme, c'est-à-dire un être intelligent et doué d'activité, pour qu'il soit soumis à la loi du travail. Mais combien plus impérieuse, noble et salutaire, nous apparaît cette loi, si nous considérons l'homme dans sa condition d'être déchu, en butte aux exigences odieuses des passions.

Pendant que le péché nous abaisse, la dignité du travail grandit, bien qu'il devienne plus difficile et plus dur ; car deux lois augustes viennent se grouper autour de la loi primordiale : la loi d'expiation et la loi de préservation. Pour expier le péché, il faut des peines. Le travailleur n'a pas besoin d'aller les chercher ailleurs que dans le travail même. Les forces amoindries de la nature ne nous permettent plus de supporter sans fatigue le poids de la loi qui nous condamne au labeur. Ne pouvant plus compter, comme dans l'état de justice, sur la docilité de la créature, originairement esclave de nos forces,

nous voyons se succéder, dans l'écrasement de notre vigueur spirituelle et corporelle, les soucis, les angoisses, les déceptions, toute une interminable série de tribulations, dont l'ensemble, au témoignage des moralistes chrétiens, forme la plus grande et la plus efficace des mortifications, parce qu'elle est de chaque jour, de chaque heure, de chaque instant. Ah! dans la distribution des croix, l'ouvrier a été largement partagé. S'il s'étend courageusement sur la croix de son travail, s'il sait offrir à Dieu sa vie immolée, on pourra dire de lui: Beaucoup de péchés lui sont pardonnés, parce qu'il a beaucoup souffert.

Moyen d'expiation, le travail est encore un moyen de préservation. Il y a en nous, Messieurs, toute une armée de forces qui doivent être dépensées d'une manière ou d'une autre. — Si elles ne sont pas dépensées dans la noble et sainte activité du travail, elles le seront dans l'odieuse et exécrable activité du vice. — Vous verrez infailliblement l'homme rebelle à la loi du travail prostituer ses forces à l'assouvissemen de ses passions. S'il n'est pas un débauché vulgaire, ruinant sa santé, sa vie, sa famille, en de

criminels plaisirs, il deviendra un complice violent, un automate aveugle des conspirateurs ambitieux, lâches et menteurs qui se feront, de sa liberté et de sa vie sacrifiées dans des luttes fratricides, un degré de plus pour arriver au faîte des honneurs et de la fortune, unique objet de leur amour. Peut être sera-t-il les deux choses à la fois : complice et instrument des agitateurs, parce qu'il sera débauché. Le travail, en appliquant à quelque œuvre honnête l'exubérance de sa nature et le trop plein de ses forces, l'eût préservé de ces excès.

Le travail perfectionne l'œuvre de Dieu, le travail expie, le travail préserve : combien grande est sa dignité ! Mais, je vous en prie, Messieurs, ne vous méprenez pas sur ma pensée ; ne la faites pas étroite, quand elle est large ; exclusive, quand elle s'étend à toutes les classes de la société. En fait de travail, il n'y a pas que celui qui fatigue les muscles, rompt le corps, gerce et noircit les mains. — Il y a, dans tous les ordres de connaissances, le travail de la pensée, qui recule à chaque instant, par ses conquêtes, les limites de la science humaine ; le travail de la pensée, qui s'efforce de se communiquer et de pénétrer

d'autres esprits; le travail de la pensée, qui rêve l'idéal et cherche sans cesse des formes nouvelles et plus parfaites pour l'exprimer; il y a le travail d'une administration intelligente, active et honnête des hommes et des choses; il y a le travail de la vigilance sur l'ordre public, du dévouement à la patrie; enfin, il y a le travail du *bien faire*, le travail de ceux dont toute la vie s'emploie à rendre des services, à guérir, ou, du moins, à soulager les infinies misères de l'humanité.

Chacun de ces travaux est grand et noble, parce que, venant de Dieu, il est régi par la loi de Dieu; chacun de ces travaux fait grand et noble celui qui s'y consacre avec joie. On cherche à classer les membres du corps social, à cet effet on établit des divisions plus ou moins justes. Une théorie expéditive a imaginé, pour supprimer toutes les distinctions, de partager la société en vieilles couches et en nouvelles couches. Eh bien, Messieurs, moi, je ne supprime aucune des distinctions dues au talent, à la vertu, au mérite; mais, tout en maintenant ces distinctions légitimes, je prétends qu'il n'y a dans la société que deux grandes classes : la

classe des nobles et la classe des ignobles. Le noble, selon l'étymologie du mot, est celui qui mérite d'être connu : *Nobilis id est noscibilis.* Or, l'homme obscur, l'honnête père de famille, fût-il attaché par le sort au plus bas des métiers, s'il comprend la dignité du travail, s'il l'accepte comme venant de Dieu, s'il s'en sert pour élever son âme vers le créateur, s'il le porte pieusement comme une croix, s'il y emploie toutes ses forces pour échapper à la tyrannie des passions et gagner le pain de justice et d'amour qu'il distribue à sa famille, celui-là mérite d'être connu, celui-là est un noble. Au contraire, Messieurs, l'homme qui méconnaît la dignité du travail ; l'homme qui le porte en grondant, comme une fatalité à laquelle il voudrait soustraire ses épaules nonchalantes ; l'homme qui s'y livre avec excès, espérant y gagner de quoi contenter un jour ses basses convoitises, mais, surtout, l'homme qui répudie le travail et se pose insolemment en consommateur égoïste, n'aspirant qu'à remplir de jouissances sa vie paresseuse sans jamais rien produire, celui-là, eût-il quarante quartiers, fût-il assis sur un trône et perpétuellement encensé par la foule

humiliée de ses courtisans, celui-là est indigne d'être connu : celui-là est ignoble.

Je ne pense pas, Messieurs, qu'aucun d'entre nous mérite cette flétrissure ; mais n'est-il pas vrai que nous ne comprenons pas ou que nous comprenons mal la haute dignité du travail? Nous le subissons avec une mélancolique résignation, et quand il fait sentir trop lourdement son fardeau, nous sommes tentés de n'y voir qu'une malédiction de la justice divine ou bien une fatalité malséante pour notre grandeur native. C'est afin de corriger cette double erreur de conduite et de jugement que Jésus s'est fait ouvrier. Il voulait d'abord ramener la joie dans nos cœurs attristés et nous apprendre à chercher notre véritable gloire là où Dieu l'a mise. Fils de race royale dans le temps, Fils de Dieu dans l'éternité, il était assez puissant pour faire valoir en sa personne les droits de ses aïeux, transformer son berceau en un trône superbe et attirer, même à ses pieds d'enfant, les hommages de l'humanité convaincue de sa grandeur ; mais il n'aurait pas servi, comme il l'entendait, la grande cause du monde ouvrier. Il a mieux aimé pencher de son côté, afin de

l'élever jusqu'à soi et prendre ainsi toutes les noblesses à la fois : la noblesse du sang, dont son âme magnanime dédaignait les avantages, et avec la noblesse du sang, la sainte noblesse du travail, dont son amour a fait, pour nous encourager, une chose divine que nos yeux de chair ont pu voir. Après avoir contemplé et compris Nazareth, l'homme, relevé de son abattement, ne s'écriera-t-il pas avec joie : Le travail est la loi, le travail est la gloire du genre humain. Travaillons : un Dieu est ouvrier?

Et considérez, Messieurs, l'excès de son amoureuse condescendance. Parmi les travaux auxquels se dépense l'activité humaine, il en est qui se concilient plus facilement notre estime parce qu'ils flattent notre amour-propre, soit en dirigeant le cours de notre vie vers des régions plus élevées que le monde sensible, soit en nous assurant une supériorité qui étonne les petites gens. On ne rougit pas, on est même fier d'être homme d'État, homme de science, homme de lettres, homme d'art, homme d'affaires ; mais, être homme de peine, travailler de ses mains une matière triviale, cela nous paraît humiliant, et ceux que la naissance et la fortune ont af-

franchi de cette humiliation, laissent parfois tomber sur l'ouvrier un regard de hautaine pitié. Et pourtant, Messieurs, le travail des mains a singulièrement grandi, dans l'estime des hommes, depuis dix-huit siècles.

A l'époque où Jésus vint au monde, il était l'objet d'un souverain mépris, d'une universelle réprobation. Les plus grands génies de la Grèce, Platon et Aristote, n'avaient pas hésité à le flétrir et à proclamer qu'il était indigne d'un homme libre [1]. Formés par leur enseignement, les citoyens en possession de leurs droits craignaient de profaner leurs mains paresseuses au contact des instruments de travail, qu'ils passaient aux esclaves [2]. Le Romain regardait, avec Cicéron, les manouvriers comme des barbares et des gens de rien [3], et croyait que, pour être respecté et honoré, il fallait mener une vie oisive et n'être pas obligé de travailler pour vivre. Engourdi dans un honteux repos, il ne demandait au pouvoir que deux choses : du pain et

1. Plato., *de Republicâ*, 2. Aristote, *Politique*, 3, III; 8, II.
2. Politique, 2, I.
3. Quæst. Tusc., V, 36.

des jeux[1]. Partout la même antipathie chez les peuples où le paganisme a triomphé. L'ouvrier appartient à des classes rebutées, et, considéré comme une bête de somme, il n'est retiré de l'*ergastulum* où pourrit sa misère que pour aller, sous la conduite d'un esclave un peu moins méprisé, à des fatigues qui oppriment sa pensée et ruinent son corps sacrifié.

Le Verbe de Dieu, descendant des cieux à la rencontre de l'humanité, entendit gémir de ses abaissements immérités la grande nation des travailleurs. Et, comme il venait prendre l'homme au plus bas pour l'élever à Dieu, il voulut prendre au plus bas la société pour réhabiliter ceux qu'elle méprisait. Il s'est fait chair, dit l'Apôtre : *Verbum caro factum est.* Chair, afin que la création tout entière, représentée par ses plus obscurs comme par ses plus glorieux éléments, participât, en sa personne, à l'honneur de l'union divine. Ainsi, voulant

1. ..... (Idem populus) nunc se continet
Atque duas tantum res anxius optat,
Panem et circenses... (Juvénal, sat. x.)

Cf. la lettre pastorale pour le carême 1877 par le cardinal Joachim Pecci (aujourd'hui S. S. Léon XIII) : *l'Église et la civilisation*, d'où ces citations sont tirées.

prouver, par un *à fortiori* sublime, que l'humble travail des mains, tant flétri par l'orgueil, est digne de l'homme, il s'y soumet, il l'épouse, il le juge et le proclame digne d'un Dieu : il se fait ouvrier : *et Verbum faber factum est.*

Atelier de Nazareth, tu grandis l'ouvrier, et tu réponds, plus éloquemment que les plus beaux discours, aux sophismes et aux utopies sociales qui prétendent niveler les conditions, aux criminelles provocations des agitateurs qui ne montrent à l'ouvrier que les côtés humiliants et lugubres de son état, pour allumer dans son âme le feu de l'envie et le lancer à l'assaut de la richesse publique, dont ils sauront, en définitive, s'approprier les épaves, sans que le soldat des émeutes et des révolutions, qui souvent paie de sa liberté et de son sang, en recueille un denier. Aussi, pourquoi les écouter, travailleur? Pourquoi mettre tes suffrages et tes bras robustes au service des ambitieux égoïstes qui te séduisent et t'exploitent aujourd'hui, si demain nous devons encore entendre le cri de tes amères déceptions? Quitte-les et regarde à l'Orient. Jésus-ouvrier t'appelle et te tend la main. Prends-la, et sois fier de ce divin

compagnon. Avec lui, promène-toi le front haut à travers le monde ; tu ne rencontreras personne qu'il ait autant aimé, personne qu'il ait autant honoré que toi. Aux rois, aux grands, aux puissants, aux riches, aux hommes de faste et de loisirs, tu pourras dire hardiment : Mon Dieu n'a pas voulu vous ressembler, mais, avec moi et pour moi, il s'est fait ouvrier. A moi, trente ans de sa vie ! Trente ans d'une vie divine consacrés à m'instruire, à me consoler, à signer mes lettres de noblesse. Aussi, malgré ses humiliations, ses épreuves et ses fatigues, j'aime mon état.

Et, de fait, Messieurs, comment l'ouvrier n'aimerait-il pas son état, s'il comprend tout l'honneur qu'il retire des abaissements divins, tout le secours qu'il peut en obtenir? Plus avantagé que les apôtres, dont Jésus n'a exercé le ministère que pendant trois ans, il reçoit sur sa vie laborieuse et humiliée le reflet direct de trente années de la vie du Sauveur. Quoi qu'il fasse, de quelque côté qu'il se retourne, il rencontre le souvenir et l'image adorée du divin travailleur Il aime ses enfants, objets de si tendres soins et de si poignantes sollicitudes, et, parce

qu'il n'a pas de demeure à lui, souvent chassé par des époques fatales, il est obligé de transporter d'un lieu à un autre ces pauvres petits, dont le dernier est encore au berceau. Cruelle nécessité! Mais il se rappelle que son Dieu, fils d'ouvrier comme ses enfants, né dans une étable et couché dans une crèche, n'eut pas la permission de se reposer longtemps en ce misérable réduit, et qu'il fallut bientôt l'emporter en exil pour le soustraire à la persécution d'un roi jaloux. Il est condamné à tourmenter, pendant de longues heures, une matière grossière et rebelle, mais son Dieu en a fait autant. Il se fatigue, il souffre, il se meurtrit, il se blesse; mais son Dieu s'est fatigué, a souffert, s'est meurtri, s'est blessé comme lui. Il gagne péniblement son pain et celui de sa famille; mais son Dieu l'a gagné comme lui. On lui dispute le prix de son travail; mais on l'a disputé à son Dieu. Il vit au jour le jour, abandonné à la providence; mais telle fut la vie de son Dieu. En présence des lois divines et humaines qui pèsent sur sa vie laborieuse, des accidents et des circonstances qui limitent ou entravent l'exercice de ses forces, des pa-

trons qui le commandent, des riches dont les exigences le harcèlent, des professions dont le monde honore la supériorité, il se sent dans un état de continuelle dépendance ; mais son Dieu, maître souverain de l'univers, a voulu se soumettre à ses créatures : *Erat subditus illis.* Toujours son Dieu ! partout son Dieu ! Ah ! si la nature, parfois trop accablée, murmure et gronde, il peut lui dire : Tais-toi, je ne suis pas plus qu'un Dieu ! Allons chercher comme lui des consolations dans le sein de notre père des cieux, et appuyons-nous tranquillement sur son bras tout-puissant ; car, si Jésus a daigné annoblir l'ouvrier en se faisant ouvrier lui-même, il saura bien, quand il le faudra, venir en aide aux glorieux compagnons de son travail.

Malheureusement, Messieurs, nous n'entendons guère aujourd'hui ce langage de l'ouvrier. L'esprit chrétien s'est évanoui dans la tourmente révolutionnaire qui emporta les religieuses corporations, où le souvenir de Nazareth planait sur les plus humbles métiers, où le travailleur, fortifié par l'esprit de corps, protégé par des lois qui réglaient son salaire et

sa peine, respecté par la société, apprenait à se respecter lui-même et à se contenter de ressembler à un Dieu. Depuis lors, l'ouvrier, sans traditions et sans appui, est devenu la proie des cupidités impitoyables qui exploitent ses forces, de l'envie qui le ronge, et des ambitieux qui excitent ses colères et le poussent aux aventures meurtrières, en lui représentant sous les plus noires couleurs sa vie opprimée et en leurrant ses convoitises par des promesses menteuses. Il pouvait être jadis malheureux et digne, il est devenu misérable jusqu'à rappeler, en pleine civilisation chrétienne, l'abjection des siècles païens. — Vous vous êtes émus de ces infortunes, Messieurs, et vous avez pensé qu'il était temps d'appliquer les principes chrétiens à la solution de cette formidable question ouvrière qui s'impose à notre époque anxieuse et tourmentée. Je vous félicite de votre résolution et je prie Dieu de bénir vos efforts.

Ce n'est pas ici le lieu de vous tracer un programme, permettez-moi seulement de vous donner un conseil. Si vous avez dessein de parer à un danger social en vous occupant

de transformer les idées, d'élever les sentiments et d'améliorer la condition de l'ouvrier, c'est bien. Si vous cédez à cette généreuse compassion qui incline les cœurs chrétiens vers ceux qui souffrent, c'est mieux. Mais vous n'atteindrez la perfection que lorsque vous mêlerez, à votre sollicitude pour le bien public et à vos miséricordes, le religieux respect que Jésus-ouvrier demande pour ceux dont il a annobli et sanctifié la vie pendant les années fécondes de son séjour à Nazareth. De tous les actes civilisateurs, celui-là est le plus efficace. Les meilleures intentions, les plus grands bienfaits peuvent être gâtés par une hautaine protection. Au contraire, l'ouvrier reviendra d'autant mieux et plus vite au sentiment de sa dignité, qu'il la verra plus sincèrement respectée par ceux qui la lui rappellent. C'est ainsi qu'en ces temps qu'on appelle barbares l'Église faisait l'éducation du travailleur. Volontairement descendus du faîte des grandeurs, de hauts et puissants seigneurs endossaient le froc monastique et se condamnaient au travail des mains, pour honorer la vie laborieuse et cachée du Dieu de Nazareth. L'un

d'eux, le comte Ermanfroy, ne rencontrait jamais un homme des champs ou un manouvrier sans se sentir profondément touché comme par une divine apparition. Il allait à lui, lui prenait les mains avec respect, les baisait et les arrosait de ses larmes. Messieurs, je suis de la race spirituelle d'Ermanfroy; moine comme lui et ami du travailleur, je ne croirais pas m'humilier en l'imitant, car ma foi me montre, dans les mains que le travail a meurtries, les mains adorables de Jésus-ouvrier.

QUARANTE-CINQUIÈME CONFÉRENCE

VIE DE JÉSUS. — LE DOCTEUR.

QUARANTE-CINQUIÈME CONFÉRENCE

VIE DE JÉSUS. — LE DOCTEUR.

Éminentissime Seigneur, Monseigneur [1], Messieurs,

L'an quinzième du règne de Tibère, sous le gouvernement de Ponce-Pilate, en Judée, Jean, fils de Zacharie, saisi par l'esprit de Dieu, commença à prêcher au désert et à donner le baptême de pénitence à ceux qui venaient l'entendre. Sa vie austère et ses puissants discours attiraient autour de lui de grandes foules, auxquelles il annonçait celui qui devait bientôt venir, et dont il n'était pas digne de délier la chaussure [2]. Précurseur du Messie, il récapitulait, en sa personne, les temps anciens et les temps modernes : semblable au dernier reste

1 Son Éminence le cardinal Guibert, archevêque de Paris; Monseigneur Ravinet, ancien évêque de Troyes.

2. Luc., cap. III, 1-17. Matth., cap. III, 1, 12. Marc., cap. 1, 2-3.

d'une nuit consolée par des légions d'astres froids et pâles, au doux miroir d'un astre glorieux qui va paraître, à l'étoile du matin qu'on voit poindre à l'horizon pendant que le soleil se balance en des espaces invisibles comme pour prendre son élan vers le sommet des cieux. Avant de recevoir le témoignage de son maître, qui l'appellera bientôt le plus grand des enfants des hommes, Jean-Baptiste l'annonce et l'attend au désert; et Jésus-Christ, ayant atteint l'âge parfait, l'âge sacerdotal[1], sort des

1. Si l'on fait dater le règne de Tibère de la mort d'Auguste (19 août 767 de Rome), sa xve année court du 19 août 781 au 19 août 782. Jésus n'ayant que trente ans environ à cette époque, il faut placer sa naissance au 25 décembre 751. Mais, Hérode étant mort dès le mois d'avril 750, il est nécessaire de modifier cette date.

Plusieurs chronologistes, le père Patrizzi entre autres, disent que la xve année de Tibère doit se compter à partir de l'association de Tibère à la puissance tribunitienne, l'an 765 de Rome. Dans ce système, la xve année de Tibère commence en octobre 778. Si l'on place le baptême de Jésus-Christ au commencement de la mission de Jean-Baptiste, il n'aurait, en le supposant né le 25 décembre 747, qu'environ trente et un ans.

Mais d'autres chronologistes, parmi lesquels Sanclemente et Borghesi, croient que l'an xv de Tibère doit dater de la mort d'Auguste et se reporter à la date du 19 août 781 au 19 août 782. D'apres ce sentiment, l'ex-

ombres silencieuses de Nazareth et arrive au rendez-vous fixé par la Providence.

Malgré les résistances de Jean, il veut recevoir son baptême, non pas qu'il vienne se purifier du péché ni se manifester lui-même, mais il va sanctifier les eaux qui seront le principe de notre génération spirituelle, et prendre part à la solennelle manifestation des personnes divines au nom desquelles le genre humain sera désormais baptisé. En effet, au moment où il sort du Jourdain, les cieux s'entr'ouvrent, l'Esprit de Dieu, sous la forme d'une colombe, descend sur lui, et la voix du Père céleste fait entendre ces paroles : *Tu es mon fils bien-aimé*

pression « environ trente ans », dont se sert saint Luc, doit s'entendre au sens le plus large. C'est de droit, pour les nombres décimaux; selon Keppler, les mots « environ trente ans » peuvent se dire d'un homme qui a plus de vingt-cinq ans et moins de trente-cinq. Observons donc que saint Luc se propose, non de fixer une époque rigoureuse, mais de constater que Jésus-Christ, en commençant sa prédication, avait passé l'âge sacerdotal, c'est-à-dire trente ans. En l'an XV de Tibère (781-782), Jésus aurait donc eu trente-quatre à trente-cinq ans, si on le suppose né le 25 décembre 747; trente-deux à trente-trois ans, s'il est né seulement en l'an de Rome 749. (Cf. Wallon, *Croyance à l'Evangile*. Docteur Sepp, *Vie de Jésus-Christ*.)

en qui j'ai mis toutes mes complaisances[1]. Sans plus tarder, il pourrait dire à Jean : « Tais-toi ; » à ceux qui l'entourent : « Écoutez-moi. » — Mais non ; l'ère de notre restauration doit être précédée d'un drame analogue à celui qui ouvrit l'ère de notre déchéance. Jésus, quittant les rives du Jourdain, s'enfonce dans le désert, où il prélude, par un jeûne de quarante jours, au combat qu'il veut soutenir contre l'ennemi du genre humain. Le témoignage de Jean le poursuit dans cette solitude. Dès qu'il apparaît au loin, le précurseur le montre à ses disciples et s'écrie : *Voici l'agneau de Dieu, voici celui qui va effacer le péché du monde*[2]. Enfin, le jeûne se termine par une faim mystérieuse, symbole des appétits qui tourmentent notre nature déchue, et le drame commence. Satan, soupçonnant le mystère de la seconde création qu'ont annoncée les prophètes, s'approche du nouvel Adam, et reprend contre lui l'infernale stra-

1. Matth., cap. III, 13-17. Marc., cap. I, 9-11. Luc., cap. III, 21-22.

Cf. Summ. theol., III P., totam quæstionem 39 : *de Baptizatione Christi.*

2. Joan., cap. I, 20, 35 et 36.

tégie dont nos premiers parents furent les tristes victimes. Il fait progressivement appel à la sensualité, à la vaine gloire et à l'extravagant orgueil, qui ne sait pas reculer devant le mépris de Dieu. Mais le Christ tenté ne daigne pas user de sa toute-puissance. Pour grandir l'homme dans ces combats et pour humilier son superbe adversaire, il se contente d'invoquer la loi dont toute âme juste doit être armée[1]. Satan confondu se retire, et les anges respectueux viennent servir leur roi[2].

Jésus a donné une magnifique leçon à ceux qu'il va sanctifier. Il leur apprend qu'aucune vertu n'est à l'abri des tentations et que, pour vaincre, il ne faut jamais perdre de vue la loi sainte qui règle nos actions[3]. Après cela, il passe en Galilée, où il fait entendre sa première prédication : *Faites pénitence, voici venir le*

1. Cf. Summ. theol., III P., quæst. 41, A. 4. *Utrum fuerit conveniens ordo et modus tentationis Christi?*

2. Matth., cap. IV, 1-11. Marc., cap. 1-13. Luc., cap. IV, 1 14.

3. Cf. Summ. theol., III P. quæst. 41, A. 1 : *Utrum fuerit conveniens Christum tentari?* A. 2 : *Utrum Christus in deserto tentari debuerit?* A 3 : *Utrum Christi tentatio debuerit esse post jejunium?*

royaume de Dieu [1]. La vie publique est commencée.

Quel vaste champ est ouvert devant nous! Vous n'attendez pas, Messieurs, que j'en suive, l'un après l'autre, les glorieux sillons. Plusieurs années ne suffiraient pas à cette œuvre. Permettez-moi de vous renvoyer à l'Évangile, et de m'en tenir au résumé que faisaient les disciples d'Emmaüs de la vie publique du Sauveur, en ces deux mots : *Il fut puissant en parole et en œuvres* [2]. Puissant en parole, c'est le Christ docteur; puissant en œuvres, c'est le Christ thaumaturge. Je vous parlerai aujourd'hui du Christ docteur, et je m'appliquerai à justifier, par l'examen de sa doctrine et de la manière dont il l'a enseignée, ce cri arraché par l'admiration aux envoyés des pharisiens : *Nunquam locutus est homo sicut hic homo :* « Personne n'a jamais parlé comme cet homme [3]. »

1. Exinde cœpit Jesus prædicare, et dicere : Pœnitentiam agite ; appropinquavit enim regnum cœlorum. (Matth., cap. IV, 17.)
2. Luc., cap. XXIV, 19
3. Joan., cap VII, 46

I

La critique moderne prétend isoler de la personne du Christ les hauts et profonds enseignements que l'Église propose à notre foi. Que Jésus ait été un délicieux *rabbi*, d'une figure ravissante et d'un caractère aimable, un moraliste charmant, traduisant, en un langage figuré et éminemment populaire, les aphorismes de la vieille sagesse judaïque, les exagérant quelquefois en les faisant passer par son âme impressionnable, on y consent ; mais il est bien entendu qu'il n'a jamais eu de doctrine, si l'on entend par là un ensemble de dogmes, un système de vérités mystérieuses qu'il faut croire, sous peine de demeurer dans les ténèbres de l'esprit et de compromettre son éternel salut. Bref, le symbole catholique n'est point l'ouvrage du sage dont la libre pensée reconnaît la grandeur et admire les vertus : c'est le produit d'esprits divers et d'efforts successifs, une compilation lente, un arrangement laborieux, une transformation habile de vérités et d'enseignements dispersés dans les livres sacrés des

religions antiques et dans les œuvres des philosophes. Il n'est aucun des dogmes catholiques, aucun des mystères qui s'imposent sous le couvert de ces dogmes, dont on ne puisse retrouver le germe ou l'équivalent en quelque fable, rêverie, spéculation, maxime, des siècles antérieurs. Admettons qu'une robuste patience et une admirable adresse ont présidé à la confection de la doctrine dont l'Église catholique revendique le monopole et proclame la divinité, mais que ce soit la doctrine du Christ, — jamais.

Messieurs, voilà un *jamais* bien audacieux et bien aventuré.

Si la critique moderne veut prendre la peine de lire attentivement l'Évangile, elle y verra que Jésus-Christ parle constamment de sa doctrine, de ses commandements, des vérités auxquelles il est venu rendre témoignage, de la lumière qu'il apporte au monde, de la foi qu'on doit à sa parole. Elle entendra l'affirmation solennelle de sa filiation divine, vérité fondamentale autour de laquelle se groupent tous les dogmes. Suspecte-t-elle l'Évangile, craint-elle pour les discours du

Christ les profanations de je ne sais quel obscur interpolateur? Qu'elle interroge les temps apostoliques.

C'est au nom de Jésus-Christ que les apôtres commencent leur prédication; ils se donnent comme les témoins de ses vertus, de ses prodiges, de ses discours; ils annoncent partout sa parole, qu'ils appellent la parole de Dieu[1]. Saint Paul déclare tenir sa doctrine de Jésus-Christ lui-même [2]; cette doctrine, confrontée avec celle des autres apôtres, n'en diffère sur aucun point[3]; elle vient donc d'une même source. En effet, comparez-la à l'Évangile, vous la retrouverez tout entière dans les discours de celui que les disciples appelaient le Maître. C'est de cette doctrine évangélique que vivent les églises primitives. Elles adorent

1. Cf. Act., cap. III et IV.

2. Notum enim vobis facio, fratres, evangelium quod evangelizatum est a me, quia non est secundum hominem : neque enim ego ab homine accepi illud, neque didici, sed per revelationem Jesu Christi. (Galat., cap. I, 11-12.) Cf. I Cor., cap. XI, 23; cap. XV, 3, 10. Eph., cap. III, 3.; Coloss., cap. I, 25.

3. Galat., cap. II, 2. — Ego enim sum minimus apostolorum .. sive ego, sive illi; sic prædicamus, et sic credidistis

la divinité du Christ, elles naissent de son baptême, elles se purifient du péché dans son sang, elles perpétuent son sacrifice, elles mangent sa chair, elles invoquent son Père, elles reçoivent son Esprit, elles respectent l'autorité qu'il a établie, elles observent ses commandements, elles pratiquent les vertus qu'il a prêchées par paroles et par exemples, elles attendent son jugement, elles espèrent la résurrection et la gloire qu'il a promises. Comment! presque au lendemain de la mort du Christ, Jérusalem, Antioche, Rome, Corinthe, Éphèse, Philippes, Thessalonique, croient et professent l'Évangile, tel que nous le lisons aujourd'hui, et l'on voudrait nous persuader qu'il est dû à l'élaboration plusieurs fois séculaire de doctrinaires exaltés, qui viennent l'un après l'autre, et dont on s'obstine à taire les noms? Mais, Messieurs, quand cela ne serait pas démenti par les faits, le plus vulgaire bon sens nous dit que cela est impossible.

La doctrine évangélique n'est pas une collection d'enseignements juxtaposés sans liaison entre eux : c'est un ensemble de vérités qui se tiennent et se pénètrent, et, bien que le plan

n'en soit pas accusé par une méthode conforme à celle que l'esprit humain emploie pour exposer, il est facile de le découvrir et d'y constater l'empreinte de la plus haute sagesse.

Jésus-Christ, ainsi qu'il l'annonce lui-même, vient universaliser et perpétuer le royaume de Dieu, déjà commencé dans les âmes justes de l'ancienne loi. Il faut donc mettre la vérité, la vertu, la perfection, les moyens d'union avec Dieu à la portée de tous. Les révélations prophétiques, assez claires pour stimuler les espérances d'un peuple, sont trop obscures pour déterminer le mouvement général d'ascension qui doit soulever le genre humain. Elles viennent se fondre en un dogme lumineux et central, d'où l'esprit rayonne pour atteindre toute vérité, d'où part toute direction, d'où émane toute grâce, vers lequel convergent toutes les forces vives d'une vaste association. Ce dogme, c'est la divinité du Christ, investi d'une mission rédemptrice.

Le Christ est Dieu, il nous élève par sa divinité jusqu'à son Père éternel et nous fait pénétrer au sanctuaire de la vie divine; le Christ

est rédempteur, il nous éclaire sur notre grande nature, notre origine commune, le malheur de notre chute, nos destinées, et nous révèle le jeu admirable des perfections infinies de puissance, de sagesse, de bonté, de justice, de miséricorde, dans le plan grandiose de sa providence. — Le Christ est Dieu, il a le droit de commander en maître, et ses préceptes sont d'autant plus efficaces qu'il les confirme par les exemples de sa vie humaine; le Christ est rédempteur, il a le droit d'attacher la vertu de la rédemption aux signes qu'il lui plaît de choisir, dussent-ils humilier notre orgueil et confondre notre raison. — Le Christ est Dieu, il possède la plénitude de la vie; le Christ est rédempteur, il communique sa vie à ceux qu'il a rachetés. — Le Christ est Dieu, il mérite l'amour suprême; le Christ est rédempteur, il crée, en tous ceux qu'il a rachetés, un droit suprême à l'amour. — Le Christ est Dieu, il est un avec son Père et avec son Esprit; le Christ est rédempteur, il fait en lui-même l'unité de ceux qu'il a marqués de son sang, imbibés de ses mérites, pénétrés de son esprit; unité entre eux et avec Dieu. — Le Christ est Dieu, toute

puissance lui a été donnée sur la terre et au ciel; le Christ est rédempteur, il fonde sur la terre la société universelle des âmes, la gouverne par ceux à qui il communique son pouvoir souverain, et, finalement, lui ouvre les portes de la béatitude éternelle où se consomme le royaume de Dieu.

Quel plan magnifique! Messieurs, quelle admirable unité! Et tout cela est dans l'Évangile! On prétend que cela s'est fait pièce à pièce, au gré de théologiens fantaisistes; mais autant vaudrait-il dire que la glorieuse cathédrale dont les voûtes nous abritent en ce moment a été construite sans plan, sans architecte, par le seul fait de simples manouvriers ajustant tant bien que mal, pendant un ou deux siècles, une pierre à une autre pierre. Qu'on ait créé ainsi la butte Montmartre, à la bonne heure, mais Notre-Dame, impossible. Tout édifice où s'accuse l'unité de plan révèle une intelligence. Si la doctrine évangélique n'est pas de Jésus-Christ, il faut qu'elle soit de quelqu'un. — Qu'on le nomme. — Jamais on ne me fera croire qu'un si bel esprit s'est perdu, dans un temps où l'on a pu mettre

des noms propres à des œuvres médiocres.

Voilà qui est évident, Messieurs : Jésus-Christ a une doctrine; le fait et le bon sens le proclament. J'ajoute que cette doctrine est bien à lui, qu'elle est entièrement propre et originale. Il n'est pas nécessaire, pour cela, que le Christ docteur ait enseigné des choses tellement nouvelles, qu'elles n'aient aucun rapport avec les vérités précédemment émanées de la sagesse divine et de la sagesse humaine. Sur ce point, les exigences de la critique me paraissent, je vous l'avoue, souverainement ridicules. Les dogmes de l'antiquité, plus ou moins enténébrés par les erreurs de l'esprit humain, sont une préparation providentielle de la vérité plénière que Dieu veut faire entendre au monde par la bouche de son Fils. Vouloir que le Christ n'en tienne aucun compte, c'est lui demander une doctrine imprudente et inacceptable. Les maximes des sages sont les cris de la nature droite exprimant l'éternelle loi du vrai et du bien : vouloir que le Christ les oublie, c'est lui demander une doctrine extravagante et monstrueuse. Nécessairement, toute vérité divine contenue à l'état de germe dans les

traditions religieuses de l'antiquité, toute maxime d'honnêteté et de justice, doivent se retrouver dans la doctrine évangélique. Le Christ docteur n'emprunte pas, il prend son bien pour lui donner sa forme parfaite; ce qu'on appelle un plagiat n'est qu'une légitime restitution de la lumière à sa source éternelle, un retour de la vérité communiquée à celui qui doit la retremper dans la vérité substantielle. Le Christ docteur s'est peint lui-même en ces quelques mots : « Tout scribe qui a la science du royaume de Dieu est semblable au père de famille qui tire de son trésor les choses nouvelles et les choses anciennes. » Les choses anciennes, ce sont les dogmes encore enveloppés d'ombres mystérieuses, le demi-jour des prophéties, le vague dessin des figures, les rites symboliques, les strictes règles du devoir ajustées à une nature imparfaite; les choses nouvelles, ce sont les révélations précises des plus hauts et des plus profonds mystères, l'éclatante manifestation de la réalité espérée, les rites efficaces, les préceptes mieux connus quant à leur plénière application, les conseils de la perfection poussant aux actes héroïques

et sublimes une nature exaltée par des grâces surabondantes.

Par exemple : le Dieu des anciens est un ouvrier grandiose et un maître terrible, dont on voit mieux la puissance et la justice que la bonté ; Jéhovah, lui-même, dont le peuple juif chante les miséricordes, Jéhovah est si grand que toute âme vivante redoute son approche ; Jésus vient nous raconter les tendresses de son amour et nous apprend à le considérer sous les doux traits d'un père. Le Dieu des anciens ne révèle clairement que son immuable unité, tant il a peur des penchants idolâtriques de la nature déchue ; ce n'est qu'aux grandes âmes qu'il laisse soupçonner la mystérieuse pluralité qui anime son indivisible nature ; Jésus fait descendre avec lui du ciel la connaissance de la vie divine, et popularise la notion du Dieu trois fois saint : Père, Fils et Saint-Esprit.

L'humanité pécheresse attend un libérateur ; on en voit la promesse même dans les traditions les plus défigurées. Les prophètes de Juda annoncent sa venue, ils l'appellent l'envoyé, le juste, le saint, le Dieu avec nous. Jésus recueille les désirs, les promesses, les oracles de

quarante siècles. Pourquoi? Pour les expliquer à la manière des maîtres en Israël? Non, mais pour déclarer que la possession succède aux désirs, la réalité aux promesses, qu'il est lui-même le libérateur attendu, l'envoyé, le juste, le saint, le Dieu avec nous, vrai fils de Dieu égal à son père, une seule chose avec lui. Et ce qu'il déclare, il le prouve par des œuvres dans lesquelles se manifeste, avec une évidence surnaturelle, le bras du tout-puissant. Le genre humain, en quête de sa rédemption et de son salut, ne doit pas aller plus loin que lui. Il est tout ce que les nobles âmes, tout ce que les inspirés du ciel ont demandé et annoncé : « Seigneur, disaient-ils, envoie-nous ta lumière! » — Il est la lumière du monde : *Ego sum lux mundi* [1]. — « Conduis-nous dans la voie droite. » — Il est la voie : *Ego sum via* [2]. — « Enseigne-nous la vérité. » — Il est la vérité : *Ego sum veritas* [3]. — « Tu sauveras ma vie de la corruption. » — Il

1. Joan., cap. VIII, 12.
2. Joan., cap. XIV, 3.
3. Id., ibid.

est la résurrection et la vie : *Ego sum resurrectio et vita* [1].

Rendez-vous sublime de toutes les préparations divines, il a donc le droit d'appliquer ce qui est incompris, de remplacer ce qui doit être aboli, de rajeunir ce qui est usé, de perfectionner ce qui est incomplet ; de ce droit, il use avec une souveraine autorité.

On attend autour de lui un royaume temporel, gouverné par un nouveau Salomon : vaste société des circoncis, formée par le prosélytisme judaïque, s'étendant jusqu'aux confins du monde, obéissant au même pouvoir, ayant pour capitale la sainte Jérusalem et pour centre religieux le temple de Jéhovah. Mais Jésus restitue aux oracles leur vrai sens, et prêche le royaume de Dieu : église immatérielle des âmes, qui n'ont pas besoin de signe charnel ; empire spirituel, enveloppant dans son sein immense tous les empires de la terre sans les détruire, également ouvert aux juifs et aux gentils, aux justes et aux pécheurs, uniquement soumis au

1. Joan., cap. XI. 25.

sceptre d'un Dieu crucifié et appliqué aux intérêts de l'éternité.

La piété des peuples se noie dans de vaines observances : Jésus réclame pour son Père le culte des adorateurs en esprit et en vérité [1]. Israël chante la gloire de Jéhovah et implore ses miséricordes, en des hymnes magnifiques : Jésus en résume l'esprit en une courte oraison qui va devenir le psautier des grands et des petits, des savants et des ignorants, des riches et des pauvres, des vieillards et des enfants. Prière universelle et éminemment populaire, lançant au cœur de Dieu les sept flèches ardentes de notre amour et de notre misère, après l'avoir appelé par le plus doux de ses noms : *Pater noster* [2].

Les ablutions légales lavent le corps pour inviter l'âme à se purifier : Jésus lave l'âme elle-même dans son baptême et lui donne une nouvelle naissance [3]. Les pécheurs ont été obligés jusque-là d'aller chercher au ciel le pardon de leurs crimes : Jésus fait descendre

1. Joan., cap. IV, 23.
2. Matth., cap. VI, 9-13. Luc., cap. XI, 2-4.
3. Joan., cap. III, 3-5.

ce pardon sur la terre, en communiquant à des hommes le pouvoir qu'il possède de remettre les péchés [1]. L'antiquité a multiplié les sacrifices sanglants : Jésus veut qu'il n'y en ait plus qu'un seul, le sien, dont il suffira de perpétuer la mémoire [2], car, lorsqu'il aura été élevé de terre, il attirera tout à lui [3]; tout, et le ciel irrité, qui viendra apaiser sa justice en ses tourments, et la terre souillée, qui viendra recevoir le baiser de paix sur son cœur martyrisé et sanglant. On a mangé les chairs immolées : désormais il faudra manger la chair même du Christ, unique aliment de l'éternelle vie [4].

Vous voyez, Messieurs, comme tout se renouvelle et se perfectionne. Cette rénovation et ce perfectionnement s'étendent jusqu'aux préceptes immuables qui règlent la vie morale du peuple des élus.

Moïse, baigné dans la gloire de Jéhovah, a reçu, sur le sommet du Sinaï, une loi sainte.

1. Matth., XVI, 19. Joan., cap. XX, 13.
2. Luc., cap. XXII, 19.
3. Joan., cap. XII, 32.
4. Ibid., cap. VI, 48-61.

Jésus ne vient pas l'abolir, mais écoutez comme il la complète et prolonge ses actes, poursuivant le péché jusqu'en ces profondeurs mystérieuses où les cœurs coupables lui préparent un refuge. « Il a été dit aux anciens : Tu ne tueras pas; et moi, je vous dis : Quiconque s'irrite contre son frère, le méprise, l'injurie, sera condamné. N'approchez pas de l'autel avant d'avoir pardonné les offenses, pardonnez non pas une fois, mais septante fois sept fois. Il a été dit aux anciens : Tu ne commettras pas d'adultères; et moi, je vous dis : Quiconque regarde une femme pour la convoiter a déjà commis l'adultère en son cœur. Soyez sans pitié pour ce qui vous scandalise, dussiez-vous arracher votre œil droit ou couper un de vos membres. — Il a été dit aux anciens : Tu ne te parjureras pas, mais tu tiendras tes serments au Seigneur; et moi, je vous dis de ne jurer jamais ni par le ciel, ni par la terre, ni par votre tête, mais que votre discours soit : oui, oui; non, non; car ce qui est de plus est mal. — Il a été dit aux anciens : Œil pour œil, dent pour dent; et moi, je vous dis : Si quelqu'un vous frappe

sur la joue droite, présentez la gauche; si l'on veut vous enlever votre tunique, abandonnez encore votre manteau ; faites deux mille pas avec celui qui en veut mille; donnez à qui vous demande; prêtez à qui vous emprunte. — Il a été dit aux anciens : Tu aimeras ton prochain, tu haïras ton ennemi; et moi, je vous dis : Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous persécutent [1]. »

Messieurs, si Jésus élève ainsi, purifie et perfectionne la plus haute, la plus pure, la plus complète des doctrines antiques, combien paraîtront petites les maximes des sages en regard de son enseignement! Et pourtant, sous l'inspiration d'une conscience droite, les sages ont poussé des cris sublimes qui font tressaillir encore les nobles âmes.

Ils ont dit : « Nulle œuvre des mortels n'est ignorée des Dieux. » Mais Jésus nous montre son Père céleste miséricordieusement incliné vers les plus petites créatures, tissant la robe du lis, préparant leur nourriture aux passe-

1. Matth., cap. v, 31-48.

reaux, comptant les cheveux de notre tête, et pénétrant jusqu'au plus intime de nos âmes pour y voir nos œuvres dans leur source même : les pensées et les désirs qui les enfantent.

Les sages ont dit : « L'homme fort, aux prises avec l'infortune, est un spectacle divin. » Mais Jésus n'a point flatté l'orgueil stoïque de l'homme fort ; il a convié tous ceux qui souffrent, forts ou faibles, à venir chercher dans son cœur un doux refuge [1] ; il les a encouragés par son exemple ; il a béni leur larmes et leurs combats ; il leur a promis des consolations ineffables et un royaume d'éternelle gloire ; il les a appelés bienheureux : *Beati qui lugent ; Beati qui persecutionem patiuntur*, et finalement, il les invite à la joie et à l'allégresse, parce que leur récompense est abondante dans les cieux [2].

Les sages ont dit : « Je suis homme, et rien de ce qui est humain ne m'est étranger. » Mais Jésus ne s'est pas contenté de cette vague sympathie. Il a demandé au cœur humain, comme une chose nouvelle, l'amour généreux

1. Matth., cap. XI, 28.
2. Ibid., cap. V, 5, 10, 12.

qui l'a poussé, lui, à se sacrifier pour ceux qu'il aimait : *Mandatum novum do vobis : ut diligatis invicem sicut dilexi vos* [1]; il a voulu que cet amour s'étendît jusqu'aux ennemis: *Diligite inimicos vestros* [2].

Les sages ont dit : « Le malheureux est une chose sacrée. » Mais Jésus n'entend pas que nous nous abstenions seulement de mépriser cette chose sacrée. Il veut que nous nous en approchions par le désir et par l'amour. Il béatifie la pauvreté [3]. Il la demande aux grandes âmes [4]. Il fait du pauvre et des malheureux d'autres lui-même, des êtres divins dans lesquels il reçoit, par une appropriation ineffable, tout le bien qui s'échappe de nos cœurs compatissants et de nos mains charitables [5].

Les sages ont dit : « On doit à l'enfant le plus grand respect. » Mais Jésus révèle la haute raison de ce respect : les enfants sont les frères des anges, qui contemplent la face de

1. Joan., cap. XIII, 34.
2. Matth., cap. V, 44.
3. Ibid., 3.
4. Luc., cap. X, 4. Matth., cap. XIX, 21.
5. Matth., cap. XXV, 34-46.

Dieu. La sagesse humaine a donné des conseils; lui, maudit les misérables qui scandalisent les petits enfants [1].

Les sages ont dit : « Préférer la vie à l'honneur, c'est le plus grand des crimes. » Mais Jésus nous apprend que, s'il y a déshonneur dans les actes publics qui nous obligent à rougir devant les hommes, il y a déshonneur, aussi, dans tout acte secret qui nous oblige à rougir devant Dieu et devant nous-même; que toute pensée, tout désir, inconnus du monde entier, suffisent pour souiller une âme [2]; qu'une âme souillée est une âme perdue, et qu'il vaut mieux perdre l'univers entier que de perdre son âme [3].

Les sages ont dit : « La noblesse, c'est la seule vertu. » Mais, à la petite noblesse des vertus humaines, Jésus substitue la grande noblesse de la sainteté; il prêche la faim et la soif de la justice [4]. Il veut que nous soyons parfaits, comme notre Père céleste est parfait : *Estote*

1. Matth., cap. XVIII, 2-6, 10.
2. Ibid., cap. XV, 18, 19.
3. Ibid., cap. XVI, 26. Luc., cap. XIX, 25.
4. Ibid., cap. V, 6.

ergo vos perfecti, sicut pater vester cœlestis perfectus est [1].

« Je pourrais multiplier les confrontations, Messieurs ; mais j'ai dit assez pour vous faire entendre que la doctrine de Jésus-Christ surpasse tellement toutes les doctrines, même celle que le peuple élu se glorifiait de tenir de Dieu, qu'il est impossible de n'y pas reconnaître le caractère d'une puissante et surhumaine originalité. Ce caractère, si accusé dans les comparaisons de détail, s'impose davantage lorsque, jetant un coup d'œil rapide sur l'ensemble de la doctrine du Christ, nous considérons sa plénitude et sa pureté.

Toutes les doctrines qui portent des noms d'homme ont essayé de répondre aux questions fondamentales d'origine, de nature, de devoir, de destinée, dont se préoccupe l'esprit humain. Dans cette tentative, les plus discrètes ont multiplié les *desiderata* et les *peut-être*, les plus audacieuses ont affronté les contradictions les plus grossières et les erreurs les plus monstrueuses. Les unes noyant le principe de

1. Matth., cap. v, 48.

toutes choses dans les flots mobiles de la création, les autres le reléguant dans une perfection égoïste où il ignore nos misères; les unes nous grandissant à l'égal de la divinité, les autres nous avilissant à l'égal de la matière; les unes imputant la responsabilité de nos crimes à un principe pervers, éternel comme le bien, les autres nous jetant, sans pitié, entre les mains brutales de la fatalité; les unes exagérant l'honneur de la vertu au profit de l'orgueil, les autres confondant la vertu avec le plaisir; les unes nous promettant le paradis des sens, le ciel des brutes, des transmigrations insensées, les autres ne proposant à nos espérances que les embrassements du néant. Les deux plus hautes philosophies de l'antiquité, celles de Platon et d'Aristote, sont souillées de taches indélébiles. Sans parler de celles qui déshonorent leur métaphysique, c'est assez, pour la honte de ces deux grands génies, qu'ils aient sacrifié toute une classe de la société au mépris et à la tyrannie des hommes libres [1].

Dans la doctrine qu'il a donnée lui-même à

1. Cf. mon *Introduction au dogme catholique*, appendice I : *des Principales erreurs de la raison.*

son peuple, Dieu, tenant compte des progrès de son plan éternel dans le temps, ainsi que de la dureté des esprits et des cœurs, a laissé à dessein des lacunes, des imperfections qui, aujourd'hui, nous paraissent des taches.

Mais, dans la doctrine de Jésus-Christ, point de vides. Toutes les vérités se pressent, se soutiennent, s'enchaînent, se pénètrent, et nous conduisent, par une route inondée de lumière, de notre point de départ à nos destinées éternelles. A cette doctrine plénière vous pouvez poser toutes les questions; pour toutes elle a des réponses claires, profondes et sublimes. D'où venons-nous? D'un Dieu bon qu'on appelle le Père, d'un Dieu vigilant dont l'attentive Providence nous suit pas à pas sur le chemin de la vie, d'un Dieu vivant en trois personnes, toutes trois employées à l'œuvre de notre salut. — Qui sommes-nous? Des âmes plus précieuses que l'univers entier, des corps destinés à une glorieuse transformation, des pécheurs qu'il faut racheter, et, tous ensemble, une société éternelle dont un Dieu est la tête, dont tous les membres sont pénétrés de Dieu. — Quelle est la nature de nos relations avec Dieu?

Le culte en esprit et en vérité, par l'incarnation d'un Dieu, avec ses magnifiques dépendances de rédemption et de grâces. — Quelle est la règle de notre vie ? Les préceptes qui font le juste, les conseils qui font le parfait. — Où allons-nous? A la résurrection de nos corps, par un Dieu ressuscité : à l'éternelle malédiction et à l'éternelle souffrance, si nous n'avons pas été baignés dans les flots de la rédemption ou si nous en sommes sortis par le péché; si nous sommes justes, au royaume d'éternelle gloire, où nous serons une seule chose dans le Dieu qui est un avec son Fils et avec son Esprit.

Pour arriver à ce terme suprême et y acquérir une gloire d'autant plus grande que notre vie terrestre sera plus parfaite, aucun secours ne nous manque. Toutes les vertus nous sont proposées sous une forme nouvelle, qui nous fait pressentir leur merveilleux épanouissement. La foi, protégée par une autorité infaillible, entend les appels de mystères plus élevés et plus profonds; l'espérance est invitée à s'appuyer plus fermement sur celui en qui se sont réalisées les promesses divines; la charité, plus hardie et plus active, à entrer plus avant dans

l'intimité de Dieu et à se donner plus largement à tous les hommes; la prudence, à se dégager des liens de la chair et à imiter la simplicité des enfants; la justice, à créer, dans la conscience chrétienne, des devoirs exceptionnels, ignorés de la nature; la force, à affronter plus vaillamment les douleurs de la vie, les mépris du monde et les persécutions des méchants; la tempérance, à pousser jusqu'à la mortification, la mortification jusqu'à l'amour des croix; l'humilité, à descendre jusqu'à l'héroïque abjection; le désintéressement, à monter jusqu'à l'amour de la pauvreté; la chasteté, à chercher sa perfection dans une sorte de mutilation spirituelle, qui ne prive la chair d'une fécondité que Dieu a bénie que pour donner à l'esprit une angélique vigueur, au cœur une plus grande puissance de dévouement.

Avec les vertus que nous propose la doctrine du Christ, que de grâces elle nous assure! grâces de génération spirituelle, d'affermissement par l'Esprit-Saint, d'union intime avec Dieu par la manducation d'une chair divine, de résurrection après la mort du péché, de lumière, de fécondité de communication des

dons de Dieu à ceux qui doivent régir la société chrétienne, de fidélité à ceux qui s'unissent pour propager leur vie sanctifiée.

Et, dans la proposition des vertus, dans la répartition des grâces, aucune condition n'est oubliée. L'amour est appelé à les fondre ensemble, et chacune d'elles reçoit la mesure de ses devoirs : les princes du monde et leurs sujets, les maîtres et leurs serviteurs, les enseignants et les enseignés, les riches et les pauvres, les heureux et les souffrants. S'il y a des préférences, c'est toujours pour les petits et les déshérités.

Quelle plénitude, mon Dieu! et, dans cette plénitude, quelles profondeurs encore inexplorées! La science sacrée travaille, depuis dix-neuf siècles bientôt, à en découvrir les richesses. Aujourd'hui, comme au jour où l'apôtre saint Jean désespérait de raconter l'œuvre de son maître, elle sent bien qu'elle ne verra jamais le bout des filons mystérieux qui l'attirent sans cesse.

Avec cela, Messieurs, pas une erreur, pas une tache. Jésus peut dire de sa doctrine ce qu'il dit de sa personne · *Quis ex vobis arguet me*

de peccato [1]. Ce n'est qu'à ceux qui l'entendent mal que l'impiété peut adresser des reproches; ceux qui l'ont acceptée dans sa pureté native et en ont fait la règle de leur vie se sont élevés à une perfection telle, que la plus irréprochable honnêteté est terne et vulgaire dans la lumière que projettent leurs vertus. La doctrine de Jésus-Christ a fait les saints.

Ah! je comprends qu'on ait pu dire : *Nunquam locutus est homo sicut hic homo* : « Jamais homme n'a parlé comme cet homme. » En effet, ni les leçons des plus grands génies, ni les religieux enseignements des sages et des prophètes inspirés de Dieu ne s'élèvent à la hauteur de la doctrine évangélique. Elle est si neuve qu'il faut une langue nouvelle pour l'exprimer. S'il y a des rapports entre cette doctrine et celles qui l'ont précédée, ce sont les rapports du plein jour avec l'aube et l'aurore. Le soleil, arrivé au sommet de sa course, n'a point emprunté sa lumière aux clartés grandissantes du matin. C'est lui qui teignait l'horizon des pâles lueurs de l'aube et de la pourpre de l'au-

1. Joan., cap. VIII, 46.

rore. Ainsi, Messieurs, le suprême docteur a illuminé les siècles, avant de paraître pour enseigner lui-même son incomparable doctrine.

II

Un jour, on lisait en public un discours de Démosthène; les auditeurs, ne pouvant contenir leur admiration, l'exprimaient par de frénétiques applaudissements. Alors, celui qui lisait (c'était un rival du grand orateur) s'écrie : « Que serait-ce donc si vous l'eussiez entendu parler? »

Messieurs, je puis dire la même chose du Christ docteur. Si son enseignement, considéré en lui-même, est marqué au coin d'une puissante et surhumaine originalité qui lui assure une divine supériorité sur tous les enseignements, la manière dont il a enseigné relève singulièrement la grandeur et l'autorité de sa doctrine. — On y remarque une triple puissance : la puissance d'affirmation, la puissance de rectitude, la puissance de communication.

Pour être cru, il ne suffit pas de vouloir l'être. Aussi, malgré ses ambitions et ses audaces, l'esprit humain sent-il le besoin de s'ouvrir un chemin dans les âmes auxquelles il propose une doctrine. Il sonde les résistances, il en fait le siège, il discute. Il sollicite toutes les puissances de l'intelligence et du sens commun, il raisonne, il multiplie les preuves, il enchaîne les thèses, il s'applique à séduire par des théories et des systèmes habilement construits, il fait appel aux passions. Là où la force des arguments et des démonstrations ne peut ouvrir la brèche par où il espérait entrer, il déploie les charmes de la diction, il vocalise, il remplace les opérations du siège par une sérénade littéraire qui, peut-être, fera de l'âme ravie une maison amie où il pourra installer ses pensées.

Ainsi ont enseigné les sages et les philosophes de l'antiquité, qui parlaient en leur propre nom. Quant aux prophètes de l'ancienne loi, qui venaient au nom de Dieu, ils se sont effacés pour laisser à la parole d'en haut toute son autorité, et l'on a compris, à leur langage, qu'ils n'étaient que des instruments au service d'un

maître souverain auquel l'esprit devait se soumettre.

Rien de pareil, Messieurs, dans l'attitude du Christ docteur. Pour l'ordinaire, son enseignement va droit à l'âme, sans recourir à la discussion ni aux moyens de persuasion qui font le succès de l'éloquence humaine. Il brave les résistances, il étonne la raison plutôt qu'il ne la satisfait, il meurtrit les passions, il se résume en des formules brèves, claires, pénétrantes, que l'affirmation enfonce vigoureusement dans les esprits les plus exigeants et les plus rebelles. Jésus affirme avec l'autorité d'un maître suprême, qui ne sent au-dessus de lui aucun contrôle et qui ne supporte pas de démenti. A chaque instant, on entend sortir de ses lèvres des locutions impérieuses qui n'appartiennent qu'à lui : « En vérité, en vérité, je vous le dis; — Moi, je vous dis[1], moi qui vous parle; — Croyez à ma parole; — Faites ceci; — Évitez cela; — Je suis la lumière; — Je suis la vérité, je suis le chemin, je suis la vie. » — Il est bien vrai qu'il déclare tenir sa doctrine de son

1. Cette parole est répétée jusqu'à soixante-treize fois dans les discours de Jésus-Christ

Père, et ne vouloir parler que comme son Père lui a dit de parler; mais au fond de cet aveu on découvre aisément, entre lui et son Père, une mystérieuse identité qui lui permet de dire : « Ma doctrine, ma parole : » *Mea doctrina, verbum meum.* Elle est bien à lui. On le comprend à la manière dont il l'impose. Il est évident qu'en entrant dans les âmes il entre chez lui, comme s'il y avait depuis longtemps préparé une réponse à la souveraine autorité de ses affirmations. Pourquoi s'attarderait-il à des démonstrations inutiles et à ces vains ornements du discours dont les orateurs humains parent leurs élucubrations? L'âme qu'il veut instruire est son bien, et tout ce qu'il y a en elle de vérité et de puissance pour la vérité, il en est l'auteur. « Moi, qui vous parle, dit-il, je suis le principe : » *Ego principium qui et loquor vobis*[1]. On ne peut expliquer que par cette parole profonde le ton magistral et imposant de son enseignement.

Jésus affirme. Les plus impénétrables mystères ne font pas reculer sa merveilleuse au-

1. Joan., cap. VIII, 25.

dace. Personne ne les comprendra; qu'importe. Pendant que ceux qui les auront acceptés adoreront leur ombre sacrée, l'orgueilleuse raison s'efforcera en vain d'en démontrer l'absurdité. Car, s'il y condense les ténèbres pour nous humilier devant sa haute intelligence, il y met assez de lumière pour défier toutes les contradictions. Cette lumière, c'est sa parole. Les mystères qu'il enseigne, il les a vus dans l'éternité, il les voit encore; et, « de ce qu'il a vu, il vient rendre témoignage » : *Qui venit de cœlo super omnes est, et quod vidit et audivit hoc testatur*[1].

Jésus affirme; il veut la foi de ceux qui l'entendent, non parce qu'il a démontré avec art, comme les sages, ou rapporté avec fidélité une parole étrangère, comme les prophètes, mais parce qu'il a parlé, et que tout ce qu'il dit est esprit et vie : *Verba quæ ego locutus sum spiritus et vita sunt*[2].

Jésus affirme; mais pourtant, s'il néglige le vulgaire secours des habiletés humaines, il

1. Joan., cap. III, 31, 32.
2. Ibid., cap. VI, 64

sait ordonner son affirmation avec un art admirable, dans lequel se révèle une profonde connaissance des lieux, des âmes et des temps. Il n'enseigne point dans la tranquille Galilée comme dans la tumultueuse Jérusalem, point dans les champs comme au désert, point dans les maisons hospitalières qui le reçoivent comme à la synagogue ou au temple. Il sait faire parler à propos le ciel et la terre, les arbres, les fleurs, les moissons, les oiseaux, les brebis, les enfants, les coutumes, la loi. Sa parole est tour à tour simple et grandiose, compatissante et sévère, caressante et terrible, selon qu'elle s'adresse au peuple ou aux savants, aux humbles pécheurs ou aux dévots hypocrites, à ses bien-aimés disciples ou aux ennemis acharnés de sa mission divine. Il ménage avec sagesse les progrès de ses révélations, pour ne pas éblouir les âmes par le trop vif éclat d'une lumière inattendue. Il enveloppe d'abord les mystères du royaume de Dieu du voile gracieux de la parabole, afin de ne pas précipiter l'opposition des esprits orgueilleux, et d'exciter les âmes droites à chercher la vérité et à la lui demander. Peu à peu, il déchire

ce vêtement, il explique, il accroît la lumière, jusqu'au jour où la foi du peuple éclate en transports; jusqu'au jour où ses disciples, au boût de leur éducation, lui disent : « Maintenant, nous voyons bien que vous ne nous parlez plus en figures[1] » ; jusqu'au jour où la haine de ses ennemis est mûre pour l'accomplisement des desseins de Dieu, où il faut manifester une dernière fois, dans la mort, sa puissance d'affirmation.

A cette puissance d'affirmation, le Christ docteur ajoute ce que saint Thomas appelle la puissance de rectitude : *Virtutem rectitudinis*[2]. Rien de plus nécessaire que cette puissance, Messieurs, mais, en même temps, rien de plus rare, je dirai même rien de plus impossible, si l'on en cherche la perfection. C'est justement qu'un éloquent écrivain des premiers siècles de

1. Ecce nunc palam loqueris, et proverbium nullum dicis. (Joan., cap. XVI, 29.)

2. Potestas Christi in docendo attenditur... quantum ad auctoritatem loquentis : quia loquebatur quasi dominium habens super legem, cum diceret : Ego autem dico vobis; et etiam quantum ad virtutem rectitudinis, quam in sua conversatione monstrabat, sine peccato vivendo. (Summ. theol., III P., quæst 22. A. 1. ad 2.)

l'Église chrétienne disait : « Un docteur parfait ne peut pas exister sur cette terre [1]. » En effet, l'homme a-t-il naturellement l'amour de la vérité au point de toujours la répandre généreusement et de ne la jamais céler à personne? L'homme peut-il, dans sa vie pratique, ne jamais faire injure à la vérité qu'il enseigne? Non, Messieurs; et pourtant, c'est en cela que consiste la puissance de rectitude. La vérité, qui est le bien de tous, ne peut, sans crime, être retenue captive; l'intégrité de vie est une contremarque que tout homme enseigné demande à celui qui enseigne : « Fais ce que tu commandes, dit Lactance, si tu veux que je sache que cela est possible. Quelle est ton insolence de vouloir imposer à un homme libre des lois auxquelles tu n'obéis pas? Les hommes préfèrent les exemples aux paroles : la parole est facile, agir est difficile [2]. » N'êtes-vous pas

1. Terrenus doctor perfectus esse non potest. (Lactant., *Divin. institut.*, lib. IV : *de Vera sapientia et religione*, cap. XXIV.)

2. Tu ipse quæ præcipis fac, ut sciam fieri posse. Quum autem ipse non facias, quæ insolentia est ut homini libero imponere velis leges quibus ipse non pareas? Homines malunt exempla quam verba, quia loqui facile est, præstare

de cet avis, Messieurs, et ne vous est-il pas arrivé, plus d'une fois, de mépriser la parole d'un homme qui vous avait enchantés, quand vous avez connu l'abjection de sa vie?

Ils n'étaient donc pas droits, ces philosophes parcimonieux qui réservaient aux esprits d'élite la communication de leurs pensées et laissaient le peuple pourrir dans les plus dépravantes superstitions. Ils n'étaient pas droits, ces disciples craintifs du grand Platon qui, reculant devant les oppositions de sectes, taisaient la doctrine de leur maître et consumaient leur temps et leurs forces intellectuelles en stériles discussions [1]. Ils n'étaient pas droits, ces charmeurs d'esprit dont la vie, déshonorée par des mœurs corrompues, protestait contre le mouvement d'ascension qu'ils prétendaient imprimer à l'âme humaine. — Hélas! on a vu les

difficile. (Lactant. *Divin. institut.*, lib. IV : *de Vera sapientia et religione*, cap. XXIII.)

1. Cum talia sentirent Platonici, quæ neque docerent carni deditos homines, neque tanta essent auctoritate apud populos ut credenda persuaderent, donec ad eum habitum perduceretur animus qua ista capiuntur elegerunt occultare sententiam suam et contra eos disserere qui verum se invenisse jactarent. (S. Aug., *Epistola*, CXVIII (alias 56) *ad Dioscorum*, cap. III. num. 16,17 et 20.)

hommes de Dieu eux-mêmes hésiter, quelquefois, devant leur mission, et dans la vie du plus grand des législateurs et des prophètes, Moïse, l'œil jaloux du Seigneur a découvert des fautes qui l'ont exclu de la terre promise.

Mais, dans le docteur Jésus, quelle puissance de rectitude! Nous l'avons étudiée aux profondeurs intimes de sa volonté; sa vie d'enseignement nous en révèle le merveilleux et très pur épanouissement. Semeur de vérité, il la jette partout : sur les grands chemins où elle sera foulée aux pieds des passants, sur la pierre aride où elle desséchera bientôt, au milieu des épines qui l'étoufferont, afin de n'en priver aucun coin des terres fertiles où elle produira au centuple. Du reste, il le déclare, « c'est pour rendre témoignage à la vérité, qu'il est venu en ce monde [1] ». Aucune menace, aucune violence ne fera taire sa parole sincère et généreuse. C'est vers le peuple oublié qu'elle descend de préférence; aux esprits incultes, mais droits, qu'elle se communique plus intimement,

1. Ego in hoc natus sum, et ad hoc veni in mundum, ut testimonium perhibeam veritati. (Joan., cap. XVIII, 37.)

comme pour les venger des trop longs mépris de la science humaine. Grâce à sa miséricordieuse bonté, le monde voit un prodige inconnu jusqu'alors : les pauvres sont évangélisés. Pourtant, s'il a des faveurs de doctrine, personne ne pourra lui reprocher un injuste silence, car il a parlé publiquement au monde : *Ego autem palam locutus sum mundo*[1].

Il a parlé, et tout ce qu'il disait était écrit dans sa glorieuse vie. Cherchez donc une vertu qu'il ait prêchée avant de l'avoir pratiquée : vous

1. Joan., cap. XVIII, 20.

Doctrina alicujus potest esse in occulto, uno modo quantum ad intentionem docentis, qui intendit suam doctrinam non manifestare multis sed magis occultare. Quod quidem contingit dupliciter. Quandoque ex invidia docentis, qui vult per suam scientiam excellere : Et ideo scientiam suam non vult aliis communicare. Quod in Christo locum non habuit : ex cujus persona dicitur Sap. 7 : Quam sine fictione didici, et sine invidia communico et honestatem illius non abscondo. Alio modo aliqua doctrina est in occulto, quia paucis proponitur et sic Christus etiam nihil docuit in occulto : quia Christus omnem doctrinam suam vel turbæ toti proposuit, vel omnibus suis discipulis in communi. Unde August. dicit super Joan : Quis in occulto loquitur, qui coram tot hominibus loquitur, præsertim si hoc loquitur paucis, quod per eos vult innotescere multis? (Summ. theol., III P., quæst. 42, A. 3.).

n'en trouverez pas. Il a commencé à agir, puis il a enseigné : *cœpit facere et docere*. Je ne vous fatiguerai pas, Messieurs, par une longue énumération qui ne serait que la répétition de ce que vous avez déjà entendu plusieurs fois. Recueillez vos souvenirs, rassemblez en faisceau toutes les vertus du Christ, depuis les humbles anéantissements de son enfance jusqu'à son héroïque immolation sur le Calvaire ; comparez avec sa doctrine : pas un vide, pas une note discordante. Il a parlé sa vie, il a vécu sa parole. Après avoir enseigné, il a pu dire : « Qui de vous m'accusera de péché? Je vous ai donné l'exemple, afin que vous fassiez comme j'ai fait. » *Exemplum dedi vobis, ut quæmadmodum ego feci vobis ita et vos faciatis* [1].

La puissance de rectitude était assurément un éloquent et robuste auxiliaire de la puissance d'affirmation, pendant les quelques années du ministère public de Jésus-Christ. Mais après? Après, Messieurs? Écoutez: voici le caractère le plus étrange et le plus fécond de la prédication du Christ docteur ; il possède

1. Joan., cap. XIII, 15.

au degré suprême la puissance de communication. Vous allez me comprendre.

L'homme docteur est affligé de cette irrémédiable infirmité de ne pouvoir donner à ceux qu'il enseigne l'empreinte ineffaçable de ses pensées. Ce n'est pas que le désir lui manque de réaliser ce prodige; souvent même il se fait illusion et, dans la chaleur de l'action, alors qu'il se sent maître des intelligences domptées par les charmes de sa parole, il s'imagine que cela n'aura pas de fin. S'il est sage, pourtant, il se défie de l'enthousiasme et prend ses précautions contre la mobilité de l'esprit humain. Après avoir fixé ses élucubrations par l'écriture, il lègue à la postérité de respectables volumes chargés de transmettre aux générations qui voudront s'instruire la doctrine du maître. Et le voilà rassuré : il s'endort, comme s'il venait de prendre possession des siècles. Pauvre docteur! tu peux dormir, car bientôt c'en sera fait de ton prestige. Sur ta tombe à peine fermée, les disciples que tu charmais se disputent les lambeaux défigurés de ton enseignement. Tes livres, au lieu de les apaiser, deviennent le perpétuel aliment de leurs discorde

intellectuelles, et point d'autorité souveraine pour juger les coups qu'ils se portent et prononcer que le maître a dit ceci ou cela. En voilà pour un demi-siècle, pour un siècle peut-être, après quoi l'école s'effondre et s'évanouit, et les livres s'en vont reposer sur les rayons poudreux d'une bibliothèque, à peine secoués de temps en temps par un homme de service, pour passer aux mains de quelque érudit.

Telle est, Messieurs, l'histoire des maîtres et des écoles célèbres. La puissance de communication leur a manqué. Faut-il s'en étonner, puisque Dieu l'a refusée même à ceux qu'il avait chargés, jadis, de publier sa loi et ses promesses. — Depuis Moïse, les messagers divins se sont succédé pour ramener l'esprit judaïque au vrai sens des révélations, objet de sa foi et de ses espérances. Malgré la force traditionnelle du peuple élu, la spiritualité de la doctrine mosaïque étouffait sous l'étreinte des interprétations les plus grossières, à l'époque où Jésus vint enseigner le monde.

Mais, enfin, le voici, cet incomparable docteur. Il ne sort pas de la Judée, car il est venu d'abord pour tous ceux qui ont péri en Israël.

Le peuple juif, malgré ses infirmités et ses défauts, mérite l'honneur de l'avoir pour maître, puisqu'il est l'héritier des promesses divines et, depuis Abraham, le gardien vingt fois séculaire de la vérité [1]. Cependant, du pays où il concentre son enseignement, Jésus embrasse du regard le monde entier et le voit se soumettre à sa doctrine. Non seulement il voit ce prodige, il l'annonce : « Sa parole est une toute petite semence qui grandira, deviendra un arbre immense et couvrira la terre [2]. Les peuples accourront d'orient et d'occident pour s'asseoir à la table du royaume des cieux avec Abraham, Isaac et Jacob [3]. Le temps approche où l'on n'adorera plus ni à Samarie, ni à Jérusalem, mais où l'on adorera partout, en esprit et en vérité [4]. Enfin, le fils de l'homme doit attirer tout à lui [5]. » Ah! les grands maîtres on

1. Cf. Summ. theol., III P., quæst. 42, A. 1 : *Utrum conveniens fuerit Christum Judæis et non gentibus prædicare?*

2. Matth., cap. XIII, 31, 32.

3. Multi ab oriente et occidente venient et recumbent cum Abraham, et Isaac, et Jacob, in regno cœlorum. (Matth., cap. VIII, 11.)

4. Joan., cap. IV, 21, 23.

5. Et ego si exaltatus fuero, omnia traham ad meipsum.

peut-être caché au fond de leur cœur cet ambitieux désir, mais jamais ils n'eussent osé l'exprimer; Jésus fait plus que l'exprimer, il en parle comme d'un fait accompli. D'où lui vient donc cette superbe assurance? Sans doute, il a choisi, dans les plus célèbres synagogues, les jeunes *rabbi* dont l'intelligence s'est depuis longtemps préparée à recevoir les leçons du Messie; sans doute, il va écrire un livre magistral, qui éclipsera les antiques chefs-d'œuvre de la sagesse hébraïque? Mon Dieu non, Messieurs : les disciples du Christ sont des gens ignorants et grossiers, et lui s'estime trop grand maître pour prendre la vulgaire précaution d'écrire sa pensée, afin de la sauver de l'oubli [1]. Sans sortir de la Judée, il va s'em-

1. Dicendum conveniens fuisse Christum doctrinam suam non scripsisse. Primo quidem, propter dignitatem ipsius. Excellentiori enim doctori excellentior modus doctrinæ debetur : et ideo Christo tamquam excellentissimo doctori hic modus competebat, ut doctrinam suam auditorum cordibus imprimeret. Propter quod dicitur Matth., VII : quod erat docens eos sicut potestatem habens. Unde etiam apud Gentiles, Pythagoras et Socrates, qui fuerunt excellentissimi doctores, nihil scribere voluerunt. Scriptura enim ordinatur ad impressionem doctrinæ in cordibus auditorum sicut ad finem. Secundo, propter excellentiam doc-

parer de l'univers et des siècles, et faire par d'autres ce qu'il ne fera pas par lui-même; ce qui est, dit saint Thomas, le caractère du plus souverain pouvoir [1]. Comment cela? Eh! je vous l'ai dit tout à l'heure : Jésus possède, au suprême degré, la puissance de communication [2]. L'homme ne se communique pas, ou ne

trinæ Christi, quæ litteris comprehendi non potest secundum illud Joannis ultimo : Sunt et alia multa quæ fecit Jesus; quæ si scribantur per singula, nec ipsum arbitror mundum capere posse eos, qui scribendi sunt libros. Quos sicut August. dicit : Non spatio locorum credendum est mundum capere non posse; sed capacitate legentium comprehendi fortasse non posse. Si autem Christus scripto doctrinam suam mandasset, nihil altius de ejus doctrina homines æstimarent, quam quod Scriptura contineret. Tertio ut ordine quodam ab ipso, doctrina ad omnes perveniret, dum ipse scilicet discipulos suos immediate docuit, qui postmodum alios verbo et scripto docuerunt. Si autem ipsemet scripsisset, ejus doctrina immediate ad omnes pervenisset. Unde et de sapientia Dei dicitur (Proverb. 9) quod misit ancillas suas vocare ad arcem. (Summ. theol. III P., quæst 42, A. 4.)

1. Non est minoris potestatis sed majoris facere aliquid per alios, quam per se ipsum. Et ideo in hoc maxime potestas divina in Christo monstrata est, quod discipulis suis tantam virtutem contulit in docendo, ut gentes quæ nihil de Christo audierant converterent ad ipsum.(Summ. theol., III P., quæst 42, A. 1, ad 1.)

2. Potestas Christi in docendo attenditur quantum ad efficaciam persuadendi.

se communique qu'avec mesure : lui se communique sans mesure. Il lui suffit d'instruire ses disciples, et de leur dire : « Allez, enseignez les nations, leur apprenant à garder ce que je vous confie; je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles [1]. » Et voici que sa doctrine se répand jusqu'aux extrémités de la terre et traverse tous les âges, sans jamais être altérée. Les apôtres mourront comme leur maître, mais, imprégnés de sa puissance communicative, ils diront à d'autres apôtres : *Euntes docete;* et ainsi jusqu'à l'éternité. Malgré toutes les tentatives de l'esprit d'erreur et de mensonge, le Christ docteur se perpétue en ceux qu'il a pénétrés. Sa pensée lui survit, plus active et plus féconde qu'aux jours où il en faisait largesse à son peuple. Vous vivez de cette pensée, Messieurs, et ceux-là même qui la renient, individus ou sociétés, s'ils veulent regarder sincèrement au fond de leurs libertés.

1. Euntes docete omnes gentes... Docentes eos servare quæcumque mandavi vobis. Et ecce ego vobiscum sum omnibus diebus usque ad consummationem sæculi. (Matth., cap. XXVIII, 20)

de leurs mœurs, de leurs progrès, reconnaîtront que tout en est embaumé, et que c'est cet embaumement qui nous préserve de l'affreuse corruption dans laquelle sont tombés les peuples de l'antiquité. Aujourd'hui plus que jamais, cette parole est vraie : *Nunquam locutus est homo sicut hic homo* : « Jamais personne n'a parlé comme cet homme. » Et il n'y a qu'une seule manière d'expliquer ce fait unique, c'est que cet homme est Dieu.

En effet, Messieurs, seul un Dieu peut donner à son enseignement le caractère de puissante et surhumaine originalité qui distingue, entre toutes les doctrines, la doctrine de Jésus-Christ; seul un Dieu a le droit d'imposer sa parole comme Jésus-Christ l'a imposée, d'affirmer l'incompréhensible comme Jésus-Christ l'a affirmé ; seul un Dieu peut mettre sa vie en regard de toute vérité et de toute justice, et dire, comme Jésus-Christ : « Qui m'accusera de péché ? » Seul un Dieu peut créer une race immortelle de disciples toujours pénétrés de son enseignement, toujours attentifs à le conserver dans sa pureté native, toujours empressés de le répandre, et toujours en multi-

pliant les conquêtes, à mesure que les siècles s'avancent vers l'éternité.

O Jésus! tu es donc notre divin docteur de vérité et de vertu. Conserve-nous ton enseignement. Tu vois la concurrence impie et déloyale que te font aujourd'hui les docteurs de mensonge et d'iniquité sur toutes les questions d'origine, de nature, de devoir et de destinée auxquelles tu as donné de si sublimes réponses. Non contents de répandre à grands flots, au sein des sociétés troublées, le poison de leurs erreurs et de leurs scandales, ils voudraient s'emparer des générations qui s'élèvent, afin qu'elles n'entendissent plus que leur voix. Préserve-nous de cette catastrophe, qui ramènerait infailliblement les plus mauvais jours de l'humanité. Communique toujours ta puissance aux apôtres de ta doctrine. Garde à ton école les peuples que tu as baptisés dans ton sang; car, à qui iraient-ils, grand Dieu? C'est toi qui as les paroles de la vie éternelle · *Verba vitæ æternæ habes*

QUARANTE-SIXIÈME CONFÉRENCE

VIE DE JÉSUS. — LE THAUMATURGE ET LE PROPHÈTE

QUARANTE-SIXIÈME CONFÉRENCE

VIE DE JÉSUS. — LE THAUMATURGE ET LE PROPHÈTE

Messeigneurs[1], Messieurs,

L'examen raisonné de la doctrine évangélique nous a donné cette conclusion : Jésus-Christ est un maître divin ; mais cette conclusion il faut la chercher; tout le monde n'est pas capable de ce labeur.

A l'époque où Jésus parlait, ses auditeurs, pour la pluplart ignorants et sans lettres, ne pouvaient ni comparer son enseignement aux doctrines qui l'avaient précédé, ni en constater la puissante et surhumaine originalité ; et, surtout, l'épreuve de cette merveilleuse force communicative, en laquelle se révèle un pouvoir doctrinal au-dessus de tous les pouvoirs, n'était pas

1. Mgr Richard, archevêque de Larisse, coadjuteur de Paris ; Mgr Ravinet, ancien évêque de Troyes.

encore faite. « Jésus enseignait comme ayant puissance souveraine : » *Erat docens sicut potestatem habens;* et l'on pouvait dire de lui : « Jamais personne n'a parlé comme cet homme. » Mais avait-il le droit de parler ainsi? Sa morale, j'en conviens, éveillait les échos endormis de la conscience humaine; cependant il la poussait à des exigences insolites, qui pouvaient sembler extravagantes. Sa doctrine était d'accord avec les vérités fondamentables du judaïsme et de toute saine philosophie; cependant il ajoutait à ces vérités des révélations si étranges, des mystères si incompréhensibles, que la raison stupéfaite le mettait en demeure d'en donner la preuve. Pour apaiser la conscience et pour satisfaire la raison, sans retard et sans efforts, le Christ docteur devait donc justifier de son droit à l'affirmation par des signes évidents et éminemment populaires. Ces signes, Messieurs, ce sont les miracles.

Vous savez ce qu'il faut entendre par là. Le miracle est un fait inaccoutumé qui surpasse les forces de la nature et dont la propriété est de démontrer à la raison la vérité de ce qu'elle

1. Matth., cap VII, 29,

ne peut comprendre, en lui faisant accepter l'autorité de celui qui l'enseigne.

Pour l'homme, dit saint Thomas, c'est une lettre de créance divine, dans le genre de celles que présentent les ambassadeurs des rois, afin de prouver qu'ils sont porteurs des volontés de leurs maîtres. Pour le Christ, c'est la manifestation de la présence même de Dieu en sa personne. Il faut le croire, s'il fait des œuvres divines; car il est impossible que Dieu prête sa toute-puissance au mensonge. Aussi, l'entendons-nous presser ceux qui se défient de sa doctrine par cet argument irrésistible : « Si vous ne croyez pas à ma parole, croyez à mes œuvres[1]. »

1. Divinitus conceditur homini miracula facere, propter duo : Primo quidem et principaliter ad confirmandam veritatem quam aliquis docet : quia enim ea quæ sunt fidei humanam rationem excedunt, non possunt per rationes humanas probari, sed oportet quod probentur per argumentum divinæ virtutis, ut dum aliquis facit opera, quæ solus Deus facere potest, credantur ea quæ dicuntur, esse a Deo : sicut cum aliquis defert litteras annulo regis signatas creditur ex voluntate regis processisse quod in illis continetur. Secundo ad ostendendam præsentiam Dei in homine per gratiam Spiritus Sancti : ut, dum scilicet homo facit opera Dei, credatur Deus habitare in eo per gratiam. Unde dicitur Galat., 3 : Qui tribuit nobis Spiritum

Examinons ces œuvres, Messieurs. Intimement liées à la doctrine du Christ pendant sa vie publique, elles ont créé la foi des premières générations chrétiennes. Et, parce que l'éloignement des siècles pouvait affaiblir, à notre égard, leur force démonstrative, Jésus y a ajouté une preuve dont le temps ne fait qu'accroître l'efficacité : la prophétie. Le Christ docteur nous apparaît donc couronné d'une double auréole qui consacre, pour jamais, l'autorité de son enseignement : l'auréole du thaumaturge et du prophète. Je viens le proposer aujourd'hui, sous ces deux aspects, à votre religieuse admirations.

I

Vous connaissez, Messieurs, la formule ab-

Sanctum operatur virtutes in nobis. Utrumque autem circa Christum erat hominibus manifestandum : scilicet quod Deus esset in eo per gratiam non adoptionis sed unionis, et quod ejus supernaturalis doctrina esset à Deo. Et ideo convenientissimum fuit ut miracula faceret, unde ipse dicit, Joan. x : Si mihi non vultis credere, operibus credite. Et Joan. v : Opera quæ dedit mihit Pater ut faciam, ipsa sunt quæ testimonium perhibent de me. (Summ. theol. III P., quæst. 43, A 1, c.)

solue par laquelle l'incrédulité a prétendu écarter des annales chrétiennes le récit des prodiges qui témoignent de l'intervention positive de Dieu. — Il n'y a pas de miracles, a-t-elle dit, parce que le miracle est impossible. — Cette formule, facilement convaincue de fausseté dès qu'on admet l'existence d'un être infini et tout-puissant, a été modifiée par la critique moderne, qui ne dit plus : — le miracle est impossible, mais : le miracle n'est pas suffisamment constaté. C'est un fait purement légendaire, introduit subrepticement dans l'histoire par l'imagination populaire, toujours avide de merveilleux [1]. A ce compte, tout critique qui se respecte devrait impitoyablement dédaigner l'examen particulier des faits qu'il répute fabuleux. Mais voyez l'inconséquence, Messieurs : ceux qui affectent, à cet égard, la plus superbe assurance sentent le besoin d'expliquer ce qu'ils méprisent, et pour déconsidérer les faits, qui les importunent, quoi qu'ils en disent, ils ne savent pas reculer même devant la niaiserie et la malhonnêteté. Ils diront, par exemple, que les

1. Cf. E. Renan. *Vie de Jésus* : Introduction.

démoniaques furieux exorcisés par Jésus-Christ avaient seulement quelques bizarreries ; que si plusieurs milliers de personnes sont nourries au désert avec sept ou cinq petits pains, c'est l'effet de leur extrême frugalité; que le contact d'une personne exquise explique toutes les guérisons : « Car le contact d'une personne exquise vaut les ressources de la pharmacie; le plaisir de la voir guérit; elle donne ce qu'elle peut : un sourire, une espérance, et cela n'est pas vain. » Même, sans doute, pour guérir les sourds-muets de naissance, les aveugles nés et les lépreux. Enfin, ils diront qu'un mort de quatre jours, déjà atteint par la corruption, n'était qu'un malade pâle, qui se prêtait à une pieuse supercherie [1]. Le plus acharné transformateur des miracles en mythe, Strauss lui-même, poussé à bout par l'importunité des faits, revient, comme malgré lui, aux explications naturelles qu'il a sévèrement condamnées dans ses prédécesseurs. Ces inconséquences de l'incrédulité prouvent que les miracles la gênent beaucoup plus qu'elle ne veut l'a-

1. Cf. E. Renan. *Vie de Jesus* : ch. XVI et ch. XXII.

vouer, et qu'elle ne compte pas d'une manière absolue sur l'autorité des principes dédaigneux qu'elle étale avec plus d'impudence que de bonne foi.

Je n'ai pas l'intention, Messieurs, de vous faire subir une longue réfutation de ces principes. Quelques mots suffiront pour les écarter et pour laisser le champ libre à des considérations plus utiles et plus en harmonie avec le genre de démonstration qui nous occupe présentement.

Le miracle est-il possible? — Oui; car Dieu, qui a établi les lois de la nature, peut, en vertu de son souverain domaine, déroger à ces lois sans cesser d'être immuable, parce qu'il prévoit et décrète les dérogations en même temps qu'il établit les lois. — Bien loin d'être un fait contre nature, le miracle n'est que l'exécution de cette loi générale de la nature qui veut que tout être créé soit soumis, dans son existence et ses mouvements, au suprême moteur. Ce suprême moteur peut avoir besoin d'un mouvement extraordinaire de l'ordre physique, pour l'intérêt supérieur de l'ordre intellectuel et moral auquel l'ordre physique est subor-

donné ; d'autre part, la nature humaine, accoutumée aux grandes merveilles du monde, se laisse plus facilement émouvoir par les passagères manifestations de la puissance divine, et devient nécessairement plus attentive à la volonté d'un Dieu qui s'annonce par des prodiges. Bref, le miracle, conforme aux perfections de Dieu, à la nature humaine, à l'ordre universel, est possible, et peut devenir, à certains égards, nécessaire [1].

Le miracle peut-il être et a-t-il été suffisamment constaté? — Oui ; car il suffit pour cela d'avoir la certitude de deux faits naturels reliés entre eux par un mouvement insolite, et la simple perception physique peut donner cette certitude, même aux gens les plus grossiers. Des dizaines, des centaines, des milliers de témoins ont vu de pareils faits ; ceux qui avaient intérêt à les nier, au moment même où ils étaient affirmés, se sont tus. Enfin, ces faits peuvent devenir, comme les événements

1. Cf. mon *Introduction au dogme catholique*. Vingt-unième conférence : *de la Nature et de la possibilité du miracle*.

les plus vulgaires, et sont devenus en effet, l'objet d'un témoignage historique [1].

Voilà, Messieurs, ce que nous disions il y a deux ans, en réponse au parti pris des fabricateurs de faux christs contre les miracles [2]. J'ajoute aujourd'hui pour compléter mes réponses : le miracle est-il un fait purement légendaire? — Non. — Le caractère de la légende, c'est le vague; tout y reste indécis dans le temps et dans l'espace; le caractère des récits miraculeux, c'est la précision : ils offrent des détails qui n'appartiennent qu'au style historique et ne permettent pas de déplacer les faits. Le caractère de la légende, c'est l'inertie démonstrative : elle récrée l'esprit sans le diriger; le caractère des récits miraculeux, c'est la force démonstrative : ils s'imposent à l'esprit et lui montrent les chemins qu'il doit suivre pour arriver au vrai. La légende n'a jamais été prise au sérieux par aucun esprit supérieur;

1. Cf. *Introduction au dogme catholique*. Vingt-deuxième conférence : *de la Constatation du miracle contre les affirmations et les règles du rationalisme.*

2. Cf. *Exposition du dogme catholique*. Trente-sixième conférence : *les Faux christs*, deuxième partie.

les récits miraculeux ont eu, sur une foule d'intelligences d'élite, une influence victorieuse. Personne n'est mort pour la légende; des millions de vies ont été volontairement immolées pour attester la vérité des récits miraculeux [1].

Enfin, le miracle peut-il s'expliquer naturellement? — Non. — Les lois inconnues qu'on invoque ne le peuvent atteindre, parce qu'il est, de soi, un fait singulier et variable directement opposé aux phénomènes universels et constants qui caractérisent la loi. Il fait exception, et l'exception ne peut pas être régie par une loi même inconnue. D'autre part, la nature, l'attitude, les mœurs du thaumaturge et, surtout, du roi des thaumaturges, Jésus-Christ, protestent contre tout rapprochement avec les vulgaires opérateurs au rang desquels on prétend le confondre... En définitive, toutes les explications naturelles qu'on a données des miracles sont ou prétentieuses, ou ridicules, ou

1. Cf. *Introduction au dogme catholique*. Vingt-troisième conférence : *de la Constatation des miracles contre les explications des systèmes mythique et naturaliste* première partie

malhonnêtes, absolument indignes de ceux qui veulent traiter sérieusement l'histoire [1].

Messieurs, cette courte réfutation résume une longue série de démonstrations ourdies, depuis bientôt deux siècles, par l'apologétique chrétienne contre les impiétés des rationalistes. On peut l'appliquer à chacun des prodiges de la vie de Jésus-Christ. Mais nous avons mieux à faire qu'à suivre cette voie battue.

Mettons-nous résolûment en présence du Christ thaumaturge et contemplons cette grande figure : nous la verrons s'élever au-dessus des mesquines discussions de la critique, et écraser par son incomparable majesté tous les arguments de la raison révoltée contre le merveilleux. Il était impossible de la concevoir et de la peindre comme l'ont fait les Évangélistes, en empruntant à l'histoire des prodiges ses pages les plus étranges et les plus saisissantes ; il faut l'avoir vue, et il suffit de la regarder d'un œil sincère pour y reconnaître un indéniable caractère d'authenticité et de vérité. Les œuvres des thaumaturges se discutent, les œuvres du

1. Cf. *Op.* et *loc. cit.* Deuxième partie.

Christ s'imposent, si l'on considère, avec saint Thomas, leur excellence, la manière dont il les fait, et le but qu'il leur assigne [1].

1. Miracula, quæ Christus fecit, sufficientia erant ad manifestandam divinitatem ipsius secundum tria. Primo quidem, secundum ipsam speciem operum quæ transcendebant omnem potestatem creatæ virtutis : et ideo non poterant fieri nisi virtute divina. Et propter hoc cæcus illuminatus dicebat. Joan. IX. A seculo non est auditum, quia aperuit quis oculos cæci nati; nisi esset hic a Deo, non poterat facere quidquam. Secundo, propter modum miracula faciendi : quia scilicet quasi ex propria potestate miracula faciebat; non autem orando, sicut alii. Unde dicitur Luc, VI, quod virtus de illo exibat et sanabat omnes. Per quod ostenditur (sicut Cyrillus dicit) quod non accipiebat alienam virtutem : sed cum esset naturaliter Deus propriam virtutem super infirmos ostendebat et propter hoc innumerabilia miracula faciebat. Unde super illud Matth., VIII. Ejiciebat spiritus verbo, et omnes male habentes curavit, dicit Chrysost. Intende quantam multitudinem hominum curatam transcurrunt Evangelistæ, non unumquemque curatum enarrantes, sed uno verbo pelagus ineffabile miraculorum inducentes. Et ex hoc ostendebatur, quod haberet virtutem æqualem Deo Patri, secundum illud Joan. V : Quæcumque Pater facit, hæc et Filius similiter facit. Et ibidem : Sicut Pater suscitat mortuos et vivificat, sic et Filius hominis quos vult vivificat. Tertio ex ipsa doctrina, qua se Deum dicebat, quæ nisi vera esset, non confirmaretur miraculis divina virtute factis. Et ideo dicitur Marc. I : Quænam doctrina hæc nova quia in potestate spiritibus immundis imperat, et obediunt ei ? (Summ. theol. III P., quæst. 43, A 4, c.)

Partout où nous rencontrons les prodiges dans l'histoire des religions, nous les voyons se produire avec une certaine mesure qui atteste que l'homme, investi d'un pouvoir exceptionnel, ne peut l'exercer à son gré, dans tous les ordres et à toute réquisition. La puissance ténébreuse de Satan, communiquée à ceux qui l'invoquent, est enchaînée à des prestiges souvent contradictoires, qui ne peuvent se déduire que des forces de la nature et auxquels il est interdit de contrefaire exactement une action providentielle. La toute-puissance de Dieu, communiquée à ses serviteurs, ne se présente jamais en eux sous la forme d'un pouvoir universel. Moïse, le plus grand des thaumaturges de l'antiquité sacrée, n'a point commandé à la mort. Élie, qui ressuscitait, n'a point commandé aux tempêtes. Entre ces hommes illustres Dieu a partagé son pouvoir, il ne le leur a point abandonné. Le Christ, au contraire, s'empare souverainement de la création; le ciel, la terre et les enfers lui obéissent comme au maître de toutes choses. A son commandement ou entre ses mains, les substances se transforment ou se multiplient. L'eau devient le vin généreux des noces qu'il honore

de sa présence [1]. Suivi au désert par une foule plus avide du pain de l'âme que du pain du corps, il a pitié du besoin qu'elle oublie, et nourrit une première fois cinq mille hommes, une seconde fois quatre mille, sans compter les femmes et les enfants, avec cinq et sept petits pains; et, quand tout le monde est rassasié, les disciples étonnés recueillent plus de restes qu'il n'y avait de nourriture au commencement de ce repas miraculeux [2]. A ses apôtres découragés d'un travail infructueux, il ordonne de jeter leur filet à la mer, et tout à coup il est rempli jusqu'à se rompre [3]. Les poissons obéissants lui apportent du fond des eaux le tribut qu'il doit payer pour lui et pour son disciple Pierre [4]. Il marche sur la crête mobile des flots comme sur la terre ferme [5]. Endormi au milieu de ses apôtres épouvantés, quand la tempête mugit et menace de l'engloutir, il se réveille et communique, d'un mot à la mer en courroux le calme

1. Joan., cap. II, 1-11.
2. Matth., cap. XIV, 15-21; cap. XV, 32-39. Luc., cap. IX. Joan., cap. VI.
3. Luc , cap. V, 4-7.
4. Matth., cap. XVII, 23-26.
5. Ibid., cap. XIV, 24-33,

auguste de son âme [1]. A l'heure où tout l'abandonne, où il apparaît à tous les yeux comme un prodige de faiblesse, il fait trembler la terre, déchire le voile du temple, fend les rochers, entr'ouvre les sépulcres, réveille les fantômes endormis, et son pouvoir souverain, montant jusqu'aux cieux, couvre le soleil d'un voile lugubre et enveloppe la terre de ténèbres [2].

Mais c'est aux infirmités humaines qu'il prodigue la généreuse efficacité de ce pouvoir. Toutes s'approchent de lui pour être guéries; et voici que les sourds entendent, que les aveugles voient, que les lépreux sont purifiés, que les boiteux marchent, que les paralytiques emportent leur grabat, que les malades se relèvent subitement de la couche près de laquelle leur famille éplorée attend leur dernier soupir. Vous me dispenserez des détails, Messieurs, car les Évangélistes eux-mêmes nous donnent à entendre que les prodiges qu'ils racontent ne sont que la minime partie des œuvres innombrables du Christ thaumaturge. « Il prêchait le royaume

1. Matth., cap. VIII, 23-27. Marc., cap IV, 36-40. Luc. cap. VIII, 22, 25.
2. Ibid., cap. XXVII 45 53 Luc., cap. XXIII, 44-45

de Dieu, disent-ils, guérissant toute langueur et toute infirmité. Son nom s'étant répandu dans la Syrie, on lui apportait tous les malades, ceux qui étaient affligés de diverses langueurs et souffrances, les possédés, les fous, les paralytiques, et il les guérissait [1]. — Partout où il allait, dans les bourgs, les villages, les villes, on plaçait les infirmes sur les places publiques et on le priait de laisser toucher seulement le bord de sa robe, et tous ceux qui le touchaient étaient sauvés [2]. — Une vertu sortait de lui et chassait tous les maux [3]. » Impossible de raconter ses miracles. Saint Jean exprime cette impossibilité par cette énergique figure : « Jésus, dit-il en terminant son évangile, a fait beaucoup

1. Et circuibat Jesus totam Galilæam... Prædicans evangelium regni, et sanans omnem languorem et omnem infirmitatem in populo. Et abiit opinio ejus in totam Syriam, et obtulerunt ei omnes male habentes, variis languoribus et tormentis comprehensos et qui dæmonia habebant, et lunaticos, et paralyticos, et curavit eos. (Matth., cap. IV, 23, 24.)

2. Et quocumque introibat, in vicos, vel in villas, aut civitates, in plateis ponebant infirmos, et deprecabantur eum ut vel fimbriam vestimenti ejus tangerent; et quotquot tangebant eum, salvi fiebant. (Marc., cap. VI, 56.)

3. Virtus de illo exibat et sanabat omnes. (Luc., cap. VI, 19).

d'autres choses, et je ne pense pas que le monde puisse contenir les livres qu'il faudrait écrire pour faire connaître dans le détail ses œuvres merveilleuses [1]. » L'infirmité irrémédiable et suprême, la mort elle-même, ne résiste pas à son pouvoir; d'un mot il lui arrache ses victimes, et rend à la veuve désespérée le fils unique qu'elle pleurait [2], au père sa fille [3], à ses amies de Béthanie leur frère Lazare, déjà enseveli depuis quatre jours, et envahi par la corruption du tombeau [4].

Tout-puissant sur les corps, il pénètre jusqu'aux âmes. Il les attire, les étonne, enchaîne leurs passions et leur fait vouloir ce qu'il veut. Il appelle, on le suit. Sur un mot tombé de ses lèvres, Pierre et André quittent leurs filets, Matthieu son comptoir de publicain [5]. Il entre où il lui plaît, on le reçoit [6]. Il prend à qui pos-

1. Sunt autem et alia multa quæ fecit Jesus, quæ si scriberentur per singula, nec ipsum arbitror mundum capere posse eos qui scribendi sunt libros.
2. Luc., cap. VII, 12, 16.
3. Ibid., cap, VIII, 41, 42, 49, 56.
4. Joan., cap, XI
5. Marc., cap. II 14
6. Luc., cap. XIX. 5.

sède, on ne se plaint pas [1]. Épouvantée par l'autorité de son regard et la majesté de sa face, la foule profane des vendeurs et des changeurs, qui souille le temple, s'enfuit devant lui [2]; et la colère impuissante du peuple est condamnée à le voir passer tranquille et invulnérable au milieu de ceux qui voulaient le précipiter dans un abîme [3].

Rencontre-t-il sur son passage les infortunés dont l'esprit de ténèbres s'est emparé, il les délivre miséricordieusement de son exécrable tyrannie. Le démon, si superbe, si fort quand il s'en prend à l'homme déchu, devient petit et misérable devant cet irrésistible maître. Il se trouble, se tourmente, enrage, demande grâce [4]; mais Jésus le chasse impitoyablement de ceux qu'il possède, humilie son orgueil en l'envoyant dans le corps de vils animaux [5], et lui arrache des aveux que refuse l'âme aveuglée de ses ennemis [6].

1. Matth., cap. XXI, 2, 3.
2. Ibid., cap. XXI, 12, 13. Marc., cap. XI. Luc., cap. XIX. Joan., cap. II, 14, 16.
3. Luc., cap. IX, 29, 30.
4. Marc., cap. V, 7. Luc., cap. VIII, 28.
5. Luc., cap. VIII, 32, 33.
6. Ibid., cap. IV, 34, 41

Manifesté sur tous les points de la création, le pouvoir du Christ thaumaturge éclate, enfin, dans sa personne; soit qu'il se rende invisible à ceux qui veulent le lapider dans le temple [1], soit qu'entouré de ses disciples ravis, sur le sommet du Thabor, il communique à son visage plus brillant que le soleil, à ses vêtements plus blancs que la neige, la lumière et la gloire dont son âme est inondée, après avoir appelé les deux plus grands prophètes de l'ancienne loi, Moïse et Élie, pour rendre hommage à son humanité transfigurée [2].

Telles sont, Messieurs, les œuvres du Christ. Vous en trouverez, çà et là, de semblables dans l'histoire des thaumaturges, mais nulle part en aussi grand nombre et ordonnées avec une aussi admirable économie. Sans doute, Jésus n'a pas fait tous les miracles possibles, mais ceux qu'il a faits sont comme autant de genres et d'espèces auxquels peuvent se référer les prodiges accomplis, dans tous les âges, par les

1. Joan., cap. VIII, 59.

2. Matth., cap. XVII, 1, 9. Cf. Summ. theol., III P., quæst. 44 : *de Singulis miraculis Christi;* totam quæstionem : 45 *de Transfiguratione Christi.*

serviteurs de Dieu. A ne considérer que l'excellence des œuvres, il a pu dire : « J'ai fait ce qu'aucun autre n'a fait : » *Quæ nemo alius fecit* [1]. Sublime défi, dont vous comprendrez mieux le sens et la portée si vous voulez étudier la manière dont le Christ thaumaturge a opéré ses miracles.

Qu'il s'agisse de simples prestiges ou de véritables miracles, nous voyons, dans l'histoire du merveilleux, ceux qui opèrent se mettre en rapport avec une puissance supérieure. Les ministres des fausses divinités évoquent, par des signes étranges et de lugubres conjurations, l'esprit de ténèbres, dont ils veulent exploiter le pouvoir. Uniquement appliqués à une ostentation de force extraordinaire, ils sentent le besoin d'entourer de mystères leurs agissements afin que personne n'en surprenne le secret, et n'aspirent à produire que des choses singulières, bizarres, stupéfiantes, terribles, pour assurer sur les âmes faibles leur exécrable empire. Cette dernière infirmité des opérateurs se retrouve chez les narrateurs qui ont pris à

1. Joan., cap. xv, 24.

tâche de grandir, dans l'esprit crédule des peuples, certains personnages mythologiques. La métamorphose et les maléfices tiennent plus de place, en leurs récits, que les actes pratiques et le bienfait.

Quant aux véritables thaumaturges, ils ne vont pas au-devant des prodiges, ils attendent l'ordre de Dieu. C'est avec lui qu'ils se mettent en rapport, c'est sa puissance qu'ils implorent par des cris et des larmes, c'est en son nom qu'ils agissent. Ils ne reçoivent qu'avec tremblement les communications de son pouvoir, et ils sentent si bien que ce pouvoir leur est étranger, que parfois ils doutent, hésitent et se reprennent au commandement. Ainsi Moïse, frappant deux fois le rocher d'où doivent sortir les eaux destinées à abreuver son peuple, et recevant de Dieu ce sévère reproche : « Parce que tu n'as pas cru en moi, parce que tu n'as pas honoré comme il fallait ma toute-puissance devant les fils d'Israël, tu ne les introduiras pas dans la terre que je leur donnerai [1]. » Avec cela,

1. Dixitque Dominus ad Moysen et Aaron : quia non credidistis mihi ut sanctificaretis me coram filiis Israel, non

remarquez, Messieurs, que les prodiges de justice se mêlent souvent aux prodiges de miséricorde. Le feu du ciel, les anges exterminateurs et les fléaux font une sévère diversion aux bienfaits des thaumaturges. Ne pouvant se protéger eux-mêmes contre les passions d'une multitude facilement ingrate, ils ont besoin d'être protégés. La puissance des miracles leur sert de rempart contre les injustes colères et l'aveugle violence. Moïse se plaint amèrement des menaces du peuple qui veut le lapider [1], et nous pouvons croire, sans lui faire injure, qu'il contient sous son pouvoir la foule indocile des enfants d'Israël, bien plus par la crainte que par l'amour et la reconnaissance.

De ces observations il ressort, en premier lieu, que le merveilleux, sous quelque aspect qu'il se présente dans l'histoire, est dû à une vertu qui vient du dehors. Nous ne voyons jamais l'homme essayer de le tirer de son propre

introducetis hos populos in terram quam dabo eis (Num., cap. XX, 12.)

1. Clamavit autem Moyses ad Dominum dicens : Quid faciam populo huic ? Adhuc paululum et lapidabit me. (Exod., cap. XVIII, 4.)

fond. Il étonne, on l'admire; mais, en définitive, il n'est que l'instrument d'un agent supérieur qui se manifeste et impose, par des œuvres au-dessus des forces humaines, la crainte et le respect de son pouvoir. En second lieu, le merveilleux frappe l'esprit, mais il touche difficilement le cœur. Les prestiges n'ont pas d'autre but que d'asservir les âmes par la terreur. Les miracles de justice balancent, par leur austère influence, les miracles de miséricorde, tiennent le peuple timide à distance des thaumaturges et mêlent à son religieux respect une secrète épouvante. Notez bien ces conclusions, Messieurs, elles sont d'une souveraine importance, car elles jouent dans l'histoire générale du merveilleux le rôle d'ombres providentielles, d'où émerge, avec un singulier éclat, la lumineuse figure du Christ.

Il est thaumaturge; et le premier caractère propre de ses miracles, c'est la spontanéité de la toute-puissance. Non seulement il agit avec un calme auguste, sans crainte, sans étonnement, sans efforts, mais il est manifeste, en toutes ses œuvres, qu'il opère de son fond et pour son propre compte. S'il paraît se trou-

bler dans une circonstance particulièrement touchante, son pieux frémissement est un témoignage de sa tendre affection pour l'ami qu'il va ressusciter, et un miséricordieux encouragement qu'il donne aux cœurs brisés par les douleurs de la suprême séparation. S'il prie son Père à la porte d'un tombeau, c'est pour nous rappeler qu'il agit en union avec lui, et que sa puissance est la même que celle de Dieu. Point de ces longues et mystérieuses préparations, point de ces grands cris que faisaient entendre les prophètes de Jéhovah, point de ces humbles supplications de serviteurs anéantis dans l'attente d'une redoutable communication de puissance; il possède; et, simple, tranquille, sûr de lui-même, il opère, d'un seul mot, les plus étonnantes merveilles. Il dit à la tempête : « Tais-toi [1] » ; au démon : « Esprit immonde, sors de cet homme [2] » ; à l'aveugle : « Va, ta foi t'a sauvé [3] » ; à l'o-

.. Comminatus est vento, et dixit mari : Tace, obmutesce. Et cessavit ventus et facta est tranquillitas magna. (Marc., cap. IV, 40.)

2. Exi, spiritus immunde, ab homine. (Marc., V, 8.)

3. Jesus ait illi : Vade, fides tua te salvum fecit. Et *confestim* vidit. (Marc., cap. X, 52.)

reille du sourd et à la bouche du muet : « Ouvre-toi [1] » ; au lépreux : « Je le veux, sois guéri [2]; » au paralytique : « Prends ton lit et marche [3]; » au mort qu'il rencontre : « Jeune homme, je te l'ordonne, debout [4]; » à la fille de Jaïre, étendue sur un lit funèbre : « Enfant, lève-toi [5]; » à son ami, depuis quatre jours au tombeau : « Lazare, viens dehors [6]. » On devine, à l'entendre, un maître de la nature et de la vie. Sa parole agit à distance aussi bien que de près. « Va, dit-il au prince dont

1. Ingemuit et ait illi (surdo et muto) : Ephpheta, quod est adaperire. Et *statim* apertæ sunt aures ejus, et solutum est vinculum linguæ ejus, et loquebatur recte. (Marc., cap. VII, 34, 35.)

2. Tetigit eum (leprosum) dicens : Volo mundare. Et *confestim* mundata est lepra ejus. (Matth., cap. VIII, 3. Luc., cap. V, 13.)

3. Surge, tolle lectum tuum et vade in domum tuam. (Matth., cap. IX, 6.) Tolle grabatum tuum et ambula. (Marc., cap. II, 9.)

4. Et accessit et tetigit loculum. Et ait : Adolescens, tibi dico, surge. Et resedit qui erat mortuus, et cæpit loqui. (Luc., cap. VII, 14, 15.)

5. Et tenens manum puellæ, ait illi : Talitha cumi, quod est interpretatum : Puella (tibi dico) surge. Et *confestim* surrexit puella et ambulabat. (Marc., cap. L, 41, 42.)

6. Voce magna clamavit : Lazare, veni foras. Et *statim* prodiit qui fuerat mortuus (Joan., cap. XI, 43, 44.)

le fils se meurt et qui l'invite à venir chez lui pour le guérir, va, ton fils est vivant [1] » ; et à l'humble centurion qui ne se croit pas digne de le recevoir dans sa maison, mais qui se confie à l'efficacité de sa parole : « Retourne chez toi, et qu'il soit fait comme tu as cru [2] » ; et à la Chananéenne anéantie, qui l'implore pour sa fille unique et qui consent à ramasser, comme les petits chiens, les miettes du festin des merveilles : « O femme, ta foi est grande, que ta volonté soit faite : *fiat* [3]. » Il n'a même pas besoin de parler : un regard, un signe, un attouchement lui suffisent. Toute sa personne est imprégnée de la vertu des miracles : « Cette vertu sort de lui comme une mystérieuse transpiration et guérit tous les maux : » *Virtus de illo exibat et sanabat omnes.* Elle jaillit avec tant de force, qu'elle se communique même à son

1. Dicit ad eum regulus : Domine, descende prius quam moriatur filius meus. Dicit ei Jesus : Vade, filius tuus vivit. (Joan., IV, 49, 50.)

2. Dixit Jesus centurioni : Vade, et sicut credidisti, fiat tibi. Et sanatus est puer *in illa hora.* (Matth., cap. VIII, 13.)

3. Respondens Jesus ait illi : Mulier, magna est fides tua : fiat tibi sicut vis. Et sanata est filia ejus *in illa hora.* (Ibid., cap. XV, 28.)

vêtement. Les malades qui le suivent se disent : « Si je pouvais seulement toucher le bord de sa robe, je serais sauvé [1]. » Évidemment nous ne sommes plus en présence de ces instruments animés qui ne reçoivent que les effluves intermittentes d'un pouvoir supérieur. Il y a, dans ce thaumaturge d'un nouveau genre, une habitude, plus que cela, une source. Du reste, il en est si parfaitement convaincu, qu'il promet aux croyants de leur faire opérer, en son nom, des œuvres semblables aux siennes et de plus grandes encore, et qu'il communique à ses disciples assemblés la prodigieuse vertu dont il est rempli. *Et convocatis duodecim discipulis suis, dedit illis potestatem spirituum immundorum, ut ejicerent eos, et curarent omnem languorem et omnem infirmitatem* [2].

Voilà donc, Messieurs, un premier caractère des miracles de Jésus-Christ nettement et fortement accusé : la toute-puissance spontanée. Quelle impression produit cette toute-puissance? Un attrait immense ; les religieuses ter-

1. Dicebat enim (mulier) intra se : Si tetigero tantum vestimentum ejus, salva ero. Matth , cap. IX, 1.)
2. Ibid., cap. X, 1

reurs qui tenaient les peuples à distance sont bannies, la stupeur et la crainte font place à l'admiration et à la confiance absolue, et les foules s'empressent autour du Christ thaumaturge. Cet empressement est dû au second caractère des prodiges qu'il opère : ce sont des prodiges d'amour et de miséricorde. Son pouvoir extraordinaire n'est point une tentation pour lui. Loin d'en abuser, il se refuse absolument à toute œuvre, même grandiose, qui ne serait qu'une pure manifestation de sa puissance. On lui demande un signe dans les cieux. « Non, non, dit-il ; cette génération perverse et adultère qui demande des signes n'en aura pas d'autre que celui de Jonas le prophète ; car, de même que Jonas a été trois jours et trois nuits dans le ventre de la baleine, de même le Fils de l'homme restera trois jours et trois nuits dans le sein de la terre [1]. » Son admirable discrétion va plus loin. Il supprime les actes de justice et veut que ses prodiges justifient cette miséricordieuse parole : « Le Fils de l'homme est venu pour sauver. » Si ses dis-

1 Matth., cap. XII, 38, 40.

ciples lui demandent de faire descendre le feu du ciel sur une ville coupable, il les reprend [1]. Tous ses miracles sont des actes de bienfaisance. épargner aux hôtes qui le reçoivent une confusion, nourrir les affamés, encourager les travailleurs fatigués d'un labeur sans succès, sauver ses amis d'un péril imminent, délivrer les tristes esclaves du mauvais esprit, consoler les cœurs affligés, rendre la santé et la vie : voilà ses œuvres! Sa bonté va au-devant du malheur, et sa puissance passe partout en faisant le bien. Aussi le voyons-nous constamment entouré, dans ses pérégrinations, d'une foule avide et reconnaissante, où les solliciteurs confiants se mêlent aux débiteurs de son pouvoir surnaturel. Le désarmement volontaire de ce pouvoir, qui se consacre à l'amour et s'interdit tout dommage et toute sévère répression, a inspiré à un auteur protestant ces judicieuses réflexions : « Les auditeurs du Christ, loin de le regarder avec une crainte excessive qui les

1. Jacobus et Joannes dixerunt : Domine, vis dicimus ut ignis descendat de cœlo, et consumat illos (Samaritanos)? Et conversus increpavit illos, dicens : Nescitis cujus spiritus estis. Filius hominis non venit animas perdere, sed salvare. (Luc., cap. IX 54, 56.)

aurait empêchés d'écouter sa doctrine avec intelligence, apprirent peu à peu, même en reconnaissant son extraordinaire pouvoir, à le traiter avec une vivacité intempérante qu'ils auraient hésité à témoigner à un ennemi... à vrai dire, ils le croyaient désarmé, par sa propre volonté, de la force qu'il possédait, et ils avaient raison ; il ne punissait leur malice que par des paroles de reproche, et ils prirent ainsi, peu à peu, le courage d'attaquer la vie de celui dont ils ne mettaient pas en question la miraculeuse puissance[1]. » Et pourtant, s'il eût voulu, quelle terreur il eût répandue autour de lui! Mais non, c'est par un sacrifice d'amour qu'il doit terminer sa vie ; il a besoin, pour cela, d'enhardir ses ennemis, tout en permettant aux cœurs amis une confiance sans limite.

Mais, pour bien comprendre tout l'amour que Jésus met dans ses miracles, il faut, Messieurs, en suivre jusqu'au bout la profonde efficacité. Ce ne sont pas des bienfaits purement extérieurs ; ils ouvrent à travers les corps où

1. Ouvrage anonyme intitulé : *Ecce homo*, traduit et cité par M. Guizot : *Méditations sur l'essence de la religion chrétienne*, appendice.

s'exerce la force thaumaturge un chemin à la grâce, qui saisit les âmes et les transforme. Encore une fois, le Fils de l'homme est venu pour sauver; mais nos maladies, nos langueurs, nos infirmités spirituelles sont l'objet propre et définitif de son action rédemptrice. Il a enseigné que l'homme ne gagnerait rien à la possession du monde entier s'il venait à perdre son âme; c'est donc à l'âme qu'il s'adresse, c'est l'âme qu'il appelle avec une touchante sollicitude, lorsqu'il dit : « Voulez-vous être guéri? » C'est pour donner à l'âme la lumière de la foi qu'il ouvre les yeux du corps; c'est pour briser les liens qui enchaînent l'âme au péché qu'il rend aux membres paralytiques leur vigueur et leur souplesse; c'est pour abattre dans l'âme l'enflure de l'orgueil et des vains désirs qu'il allège le corps hydropique; c'est pour purifier l'âme de la lèpre spirituelle qu'il guérit la chair lépreuse; c'est pour inviter l'âme à louer le Dieu qu'elle oublie qu'il fait parler les bouches muettes. Il voit plus loin et plus profondément que le peuple ému qui admire ses prodiges, et, certain qu'ils ont porté coup, il est heureux de dire : « Aie confiance,

mon fils, tes péchés te sont remis [1]... Te voilà guéri, va en paix et ne pèche plus [2]. » Même lorsqu'il agit sur de vulgaires substances ou qu'il se transfigure, c'est toujours aux âmes qu'il s'adresse; ses miracles sont les symboles ou les précurseurs de quelque bienfait supérieur. Le changement d'eau en vin est l'image d'une transformation mystérieuse qui doit nous donner son sang comme breuvage; la multiplication des pains au désert représente le pain descendu des cieux, sa chair vivifiante qui doit se multiplier à l'infini, sans cesser d'être une, pour nourrir, dans tous les lieux et dans toute la suite des âges, les générations chrétiennes fatiguées de leur pèlerinage à travers le désert de cette vie. Le prodige du Thabor nous révèle, avec une pieuse prévoyance, la fin bienheureuse qui servira d'éternelle compensation à notre laborieux voyage sur une route difficile et abrupte, à nos combats contre les ennemis de la vertu, aux souffrances qu'il nous faudra par-

1. Confide fili, remittuntur tibi peccata tua. (Matth., cap. IX, 2.)

2. Ecce sanus factus es, jam noli peccare. (Joan, cap. v. 14.)

tager avec le Christ, si nous voulons être appelés au partage de sa gloire [1]. Enfin, comme on l'a fort bien dit : « Si la doctrine du Christ est un miracle, ses miracles sont une doctrine [2]. »

Doctrine et miracle, la critique affecte de séparer ces deux choses : Jésus les unit constam-

1. Dominus discipulos suos prænuntiata sua passione induxerat eos ad suæ passionis sequelam. Oportet autem ad hoc quod aliquis directe procedat in via, quod finem aliqualiter præcognoscat : sicut sagittator non recte jaciet sagittam, nisi prius signum prospexerit, in quod jaciendum est. Unde et Thomas dixit Joan. XIV : Domine nescimus quo vadis : et quomodo possumus viam scire? Et hoc præcipue necessarium est, quando via est difficilis et aspera, et iter laboriosum, finis vero jucundus. Christus autem per suam passionem ad hoc pervenit, ut gloriam obtineret non solum animæ, quam habuit a principio suæ conceptionis, sed etiam corporis : secundum illud Luc. ult. Hæc oportuit Christum pati, et ita intrare in gloriam suam. Ad quam etiam perducit eos, qui vestigia suæ passionis sequuntur : secundum illud. Act. XIV : Per multas tribulationes oportet nos intrare in regnum cœlorum. Et ideo conveniens fuit, ut discipulis suis gloriam suæ claritatis ostenderet . quod est ipsum transfigurari, cui suos configurabit, secundum illud Philip. III, reformabit corpus humilitatis nostræ configuratum corpori claritatis suæ. Unde Beda dicit super Matth. : Pia provisione factum est ut contemplatione semper manentis gaudii ad breve tempus delibata, fortius adversa tolerarent. (Summ. theol., c. III P., quæst 45, A 1. 6.)

2. Hettinger, *Apologie du christianisme*, t II, ch. XV.

ment. Il veut qu'on croie à ses œuvres, si son enseignement n'a pas le don de convaïncre ; et le but suprême qu'il assigne à ses œuvres est de prouver, sans réplique, la vérité fondamentale de son enseignement, à savoir, qu'il est Fils de Dieu, Dieu comme son Père. « Tout ce que fait le Père, dit-il, le Fils le fait aussi bien que lui... Si le Père ressuscite les morts et vivifie, le Fils aussi donne la vie à qui il veut. Il faut donc honorer le Fils comme on honore le Père [1]... Du reste, le Père et moi-même ne faisons qu'un. Si je ne fais pas les œuvres de mon Père, ne croyez pas en moi. Mais si je les fais, et s'il vous répugne de croire à ma parole, croyez à mes œuvres, et sachez par là que le Père est en moi et que je suis dans le Père [2]. » Voilà qui est clair.

1. Quæcumque Pater fecerit, hæc et Filius similiter facit, sicut enim Pater suscitat mortuos, et vivificat : sic et Fillius, quos vult, vivificat... Ut omnes honorificent Fillium, sicut honorificant Patrem. (Joan, cap. v, 20, 21, 23).

2. Ego et Pater unum sumus... Si non facio opera Patris mei, nolite credere mihi. Si autem facio, et si mihi non vultis credere, operibus credite, ut cognoscatis, et credatis quia Pater in me est, et ego in Patre. (Ibid., cap. x, 30, 37, 38.)

Les plus illustres thaumaturges de l'ancienne loi opéraient pour la gloire de Jéhovah, dont ils publiaient les révélations et les commandements. Jésus opère pour sa propre gloire et pour établir sur le monde le souverain empire de son intelligence et de sa volonté. C'est, dans l'histoire du merveilleux, la plus étrange et la plus audacieuse des nouveautés.

Arrêtons ici notre narration, Messieurs, et raisonnons quelques instants. Tout ce que vous venez d'entendre sur l'excellence des miracles du Christ, sur la manière dont il les opère, sur le but qu'il leur assigne, n'est pas de mon invention. J'ai copié fidèlement l'Évangile : vous pouvez vérifier vous-mêmes l'exactitude des faits que je viens de rappeler à votre mémoire. Vouloir que ces faits se soient introduits dans nos Livres saints par le travail lent et successif de générations anonymes, c'est une prétention insoutenable. L'unité y est manifeste et trahit le dessein arrêté de narrateurs qui se consacrent à la gloire d'un héros. Ces narrateurs ne sont-ils que des romanciers inventifs, qui ont greffé sur de vieilles légendes un récit d'une tournure originale? On l'a dit, Messieurs; mais, moi, je pré-

tends que cela est tout à fait impossible, et je proteste, de toutes les forces du bon sens, contre cette sacrilège affirmation. Le Christ thaumaturge, tel que l'ont peint les Évangélistes, est un type absolument introuvable dans l'histoire du merveilleux. Quand bien même les écrivains sacrés se seraient inspirés, pour inventer, des meilleurs souvenirs de cette histoire, ce n'est point le Christ tel qu'ils nous le montrent qu'on rencontrerait dans leurs écrits. Ils auraient exagéré peut-être des types connus, jamais ils n'auraient créé cet auguste inconnu : ce thaumaturge si profondément distinct de tous les opérateurs de prodiges par l'habitude et l'ampleur de ses œuvres surnaturelles, la spontanéité de sa toute-puissance, le désintéressement, l'amoureuse effusion des merveilles, l'inouïe et audacieuse affirmation qu'elles ont pour but de démontrer. Malgré le soin qu'il prend de dissimuler ses infirmités et ses passions, l'homme se trahit toujours par quelque endroit. Dans un merveilleux de pure invention, on verrait facilement s'accuser l'ostentation de pouvoir, les prodiges inutiles, le penchant au fantastique et au terrible, le désir d'étonner plutôt que d'ins-

truire. Vous avez de cela mille exemples dans tous les livres sacrés de l'Inde et de la Perse, ainsi que dans les mythologies occidentales. Rien de pareil dans l'Évangile ; tandis que les sectateurs de Mahomet, qui ont écrit après de si beaux modèles, n'ont pas su éviter cet écueil [1]. Il faut donc croire, Messieurs, que le Christ thaumaturge, si grandiose, si parfait, si entièrement neuf, n'a pu être décrit avec tant de simplicité et de précision que parce qu'il a été vu, et que nous ne l'eussions jamais connu s'il eût fallu l'inventer. Ce n'est pas ainsi qu'on invente, et la critique est mal venue de supposer des arrangements et des exagérations de vieux récits qui n'ont rien à faire ici. Incontestable-

1. On lit dans la vie de Mahomet que Halib, fils de Malec, chef influent parmi les Arabes, promit à Mahomet de croire en lui comme au prophète de Dieu s'il faisait des miracles, ou plutôt une série de miracles tous plus fantastiques les uns que les autres. Alors, la lune descendit d'un bond sur la Kaaba, en fit sept fois le tour et se prosterna devant Mahomet, après ce pieux pèlerinage ; puis elle se sépara en deux parties, dont l'une se dirigea vers l'orient, l'autre vers l'occident, et, dès que les deux moitiés furent réunies, la lune offrit aimablement ses services au prophète. (J. Gagnier, *Vie de Mahomet*, t. I, ch. XIX, cité par Hottinger.)

ment, un artiste qui n'aurait vu que les paysages de Normandie ne pourrait jamais peindre un site oriental; il y mettrait des brumes, des pâturages et des pommiers; de même les Évangélistes, s'ils n'eussent eu sous les yeux que l'histoire antique du merveilleux, n'eussent jamais pu raconter le Christ thaumaturge. Ils l'ont raconté cependant, et toute âme élevée, droite et sincère, en le voyant apparaître sous leur plume fidèle, s'écrie irrésistiblement: ils l'ont vu.—Oui, ils ont vu, ce magistral pouvoir qui s'emparait de toute la création; ils ont vu cette puissance spontanée qui d'un mot, d'un geste, par des effluves invisibles, opérait les plus étonnants prodiges; ils ont vu cette noble discrétion qui se refusait à toute vaine ostentation de force; ils ont vu cet amour infini qui ne multipliait les merveilles que pour prodiguer les bienfaits et faire pénétrer, jusqu'au plus intime des âmes, la joie et la paix du salut; ils ont vu un être à qui rien ne résistait s'abstenir de se protéger lui-même, afin d'accomplir l'adorable promesse qu'il avait faite de son sacrifice, lorsqu'il disait: « J'ai un violent désir d'être baptisé dans mon sang, car personne ne peut mieux

aimer qu'en donnant sa vie pour ses amis; » ils ont vu le Docteur divin se couronner d'œuvres divines, et demander, au nom de ses œuvres, la foi des peuples; ils ont vu! et ni les raisonnements métaphysiques ni les commissions scientifiques n'ont besoin de diriger le bon sens dans l'enquête d'une vérité qui s'offre d'elle-même et se justifie à la simple inspection, dès qu'on impose silence à ses passions pour lire les récits évangéliques.

Je ne sais, Messieurs, si j'ai pu vous faire partager l'impression que j'éprouve. Pour moi, la contemplation du Christ thaumaturge dans l'Évangile le met au-dessus de toute contestation. Cependant, s'il vous reste quelques doutes, le divin Docteur a préparé, pour les dissiper, un argument suprême. Il est court, mais c'est une charge à fond contre les dernières résistances de la raison.

II

Non seulement le Christ de l'Évangile est thaumaturge, il est voyant. Son regard profond,

après avoir pénétré les cœurs et deviné les pensées, franchit les bornes du présent et lit dans l'avenir des événements qui, de leur nature, échappent à toute humaine pénétration. Il prédit ses souffrances et sa mort, avec des circonstances que les habitudes juives ne permettaient pas de prévoir; il annonce à son apôtre Pierre son triple reniement, malgré les protestations de son zèle présomptueux; à ses disciples, la trahison de Judas, alors qu'il était investi d'un ministère de confiance et qu'il partageait avec les autres le pouvoir de guérir miraculeusement et de chasser les démons. Toutes ces prophéties se sont accomplies de point en point; mais, comme on peut m'objecter qu'elles ont été inventées après coup, je les sacrifie volontiers, et j'oppose à la critique la plus exigeante ses propres aveux.

Dans la seconde moitié du IIe siècle, le canon des Évangiles était fixé. C'est ce dont conviennent les ennemis les plus acharnés de leur authenticité. Eh bien, Messieurs, que lisons-nous dans les Évangiles à cette époque?— Nous lisons que Jésus-Christ a prédit la destruction de Jérusalem et la ruine totale du temple. De

cette merveille du monde, il ne doit pas rester pierre sur pierre [1]. Les enfants d'Israël emmenés captifs seront à jamais dispersés, et la ville sainte sera foulée aux pieds des gentils, jusqu'à ce que le temps des nations soit à son terme [2]. Tout cela s'est-il accompli? Allez le demander à Jérusalem, aujourd'hui déshonorée par la domination musulmane, à Jérusalem, vaste ruine dont l'aspect mélancolique navre le cœur des pèlerins. Allez le demander aux restes mutilés d'une nation mise à l'index par tous les peuples, et doublement écrasée par le souvenir d'un crime inoubliable et par le fardeau de ses vaines espérances. Allez le demander à la colline dévastée où s'élevait jadis le plus beau et le plus saint des temples, et où l'on ne découvre plus au-

1. Cum egrederetur de templo ait illi unus ex discipulis suis : Magister, aspice quales lapides, et quales structuræ. Et respondens Jesus, ait illi : Vides has omnes magnas ædificationes? Non relinquetur lapis super lapidem, qui non destruatur. (Marc., cap. XIII, 1. 2.)

2. Cadent in ore gladii; et captivi ducentur in omnes gentes; et Jerusalem calcabitur a gentibus : donec impleantur tempora nationum. (Luc., cap. XXI, 24.) Ce ne sont point des paroles en l'air que prononce Jésus-Christ, il fait remarquer à ses disciples que c'est une véritable prédiction : Ecce prædixi vobis. (Matth., XXIV 25.)

jourd'hui que la terre nue et aride. Après trois siècles de désolation, Julien l'Apostat voulut faire mentir l'oracle de celui qu'il appelait dédaigneusement le Galiléen. Les enfants de Jacob tressaillirent à son appel, et leur chef Alypius avait déjà découvert les fondements du temple ruiné sur lesquels il espérait bâtir. Mais (ceci est de l'histoire racontée par les païens eux-mêmes) un feu mystérieux éclata tout à coup au milieu des travailleurs, en brûla un grand nombre et consuma leurs outils; la terre tremblante bouleversa ce qui restait des fondations de l'ancienne maison de Jéhovah, et personne n'osa plus mettre la main à cette œuvre réprouvée [1].

Nous lisons encore dans l'Évangile que Jésus-Christ a dit aux Juifs et à ses disciples : « Les peuples viendront d'orient et d'occident s'asseoir au banquet du royaume de Dieu [2]. — Mon

1. Ammien Marcellin. XXIII, 1. Ce fait est raconté par tous les historiens chrétiens : Socrate, Sozomène, Théodoret, Rufin, etc...

2. Multi ab oriente et occidente venient, et recumbent cum Abraham, et Isaac, et Jacob, in regno cœlorum. (Matth., cap. VIII. 11.)

Évangile sera prêché par toute la terre [1]. Allez, enseignez les nations [2]. Quand j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tout à moi [3]. » Cela s'est-il accompli? — Vous le savez, Messieurs, à la fin du IIe siècle de l'ère nouvelle, Tertullien s'écriait fièrement : « Nous ne sommes que d'hier, et nous remplissons déjà vos villes, vos îles, vos châteaux, vos campagnes, vos camps, vos tribus, vos décuries, vos palais, votre sénat, votre forum; nous ne vous laissons que vos temples. Si nous nous séparions de vous, ce serait vous punir. Vous seriez épouvantés de la solitude qui se ferait autour de vous, du silence profond et de la stupeur de l'univers, comme frappé de mort par notre absence; vous chercheriez à qui commander [4]. » Tertullien exagérait peut-

1. Prædicabitur hoc evangelium in universo mundo (Matth., cap. XXIV. 14.)

2. Matth., cap. XXVIII, 19.

3. Cum exaltatus fuero a terra, omnia traham ad meipsum. (Joan. cap. XII, 32.)

4. *Apolog.*, cap. III. Ailleurs, Tertullien dit : « Tous les peuples croient au Christ : les Parthes, les Mèdes, les Mésopotamiens, les Arméniens, les Phrygiens, les habitants de la Cappadoce, du Pont, de l'Asie Mineure, de la Pamphylie, de l'Égypte, de l'Afrique, et jusque par delà la Cyrène. Les tribus des Gétules et des Maures, toutes les

être; je ne me fais pas caution de sa verve africaine. Mais, depuis qu'il a parlé, quel immense cortège des nations venant, l'une après l'autre, prendre place au festin des vérités chrétiennes et soumettre leur fière indépendance au joug adoré du Sauveur! Quelle explosion du zèle apostolique portant l'Évangile du Christ aux continents et aux îles, aux civilisés, aux barbares et aux sauvages! Quel puissant et universel attrait exercé par ce voyant qui a promis à sa croix la conquête du monde! Les rois et les peuples, les riches et les pauvres, le génie et la vertu, la piété et le dévouement, les sciences, les lettres, les arts, les lois, tout ce qu'il y a de grand, de beau, de bon, de saint dans l'humanité à salué le Christ, comme la nature reconnaissante, sortant des ombres et de l'engourdissement de la nuit, salue le soleil qui l'abreuve de sa lumière et la pénètre de sa généreuse cha-

provinces d'Espagne, les différents peuples des Gaules, et jusqu'aux confins de la Grande Bretagne, où n'ont pu pénétrer les Romains, sont soumis aux lois du Christ. Joignez à toutes ces nations les Sarmates, les Daces, les Germains, les Scythes et les habitants des îles lointaines, dont nous connaissons à peine le nom. (*Contra Judæos*, cap. VII.)

leur. Il n'est pas jusqu'à ceux que tourmente une haine impie qui ne se sentent attirés par le Christ. Ces phalènes lugubres, enfants des nuits d'erreur, se ruent de tout le poids de leur lourde volée sur cet astre glorieux pour l'éteindre ; mais, dévorés par ses ardeurs vengeresses, ils retombent dans la nuit qui les a enfantés, et, de leurs cadavres sans honneur, disséminés sur le chemin des siècles, ils marquent les étapes de ses victoires.

Nous lisons, enfin, dans l'Évangile que Jésus a dit à son apôtre : « Tu es Pierre, et sur cette pierre, je bâtirai mon Église, et les puissances d'enfer ne prévaudront pas contre elle [1]. » Cela s'est-il accompli, Messieurs? Ah! j'en appelle à l'histoire des dix-huit siècles qui se sont écoulés depuis que les paroles que vous venez d'entendre ont été prononcées. Cette histoire n'est que le long commentaire de l'oracle qui a promis au pêcheur de Galilée des destinées éternelles. Les empires se sont éteints, les trônes se sont écroulés, les sièges augustes des

1. Tu es Petrus et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam, et portæ inferi non prævalebunt adversus eam. (Matth., cap. XVI, 18.)

patriarches et des pontifes ont été emportés par les mille révolutions qui ont agité les peuples; le siège de Pierre est toujours debout. C'est de là qu'émanent, sans discontinuer, la lumière, la force, le mouvement, la direction, la vie. C'est lui qui fait l'unité du grand corps dont tous les membres sont dispersés sur la surface du globe, c'est son impérissable autorité qui porte l'Église tout entière. S'il cessait d'être, c'en serait fait de l'œuvre du Christ. Mais il a toujours subsisté et il subsiste encore, malgré les plus formidables attentats. L'ombrageuse jalousie des Césars, souverains pontifes du culte que Satan recevait des nations, la fureur brutale des barbares, l'ambition contrariée des princes chrétiens, les passions aveugles de la multitude, les prétentions sacrilèges du schisme et de l'hérésie, la haine démoniaque de l'impiété, ont frappé tour à tour cette pierre sacrée que les promesses du Christ ont scellée; elle n'a répondu à tant de coups que par sa fière et inébranlable immobilité; elle n'a rendu qu'un son, perpétuel écho de la parole du grand voyant : *Non prævalebunt.* Deux cent cinquante-neuf fois, depuis le martyre du pêcheur Galiléen,

le *Tu es Petrus* a passé, comme un testament, d'un pape à un autre pape. Confirmé par la proclamation solennelle de l'infaillibilité pontificale, il vient d'être recueilli par Léon XIII, qui, de sa prison du Vatican, voit grossir l'orage de la révolution anticatholique, et chante au fond de son cœur confiant et magnanime le *Non prævalebunt*.

Voilà donc, Messieurs, trois prophéties manifestement antérieures aux événements terribles et grandioses qu'elles annoncent, trois prophéties manifestement accomplies. La critique fait la sourde oreille et semble ne les avoir pas entendues. Elle espère nous faire oublier leur immense importance, en absorbant notre attention dans la discussion des miracles. Mais nous ne sommes pas dupes de cette diversion déloyale, et nous ne lui faisons pas grâce de l'argument triomphant que le Christ a préparé aux lointaines générations qui n'ont pu connaître ses prodiges que par le témoignage.

Ecoutez bien, Messieurs. A moins d'admettre cette ineptie : que les oracles évangéliques, si clairs et si précis, ont été déposés au hasard

dans les Livres saints par des gens qui ne savaient ni ce qu'ils voulaient, ni ce qu'ils disaient, il faut confesser que Jésus-Christ a réellement vu les événements qu'il a annoncés.

A moins d'admettre cette monstruosité : que Dieu a laissé dérober sa science infinie par un imposteur, il faut confesser que Jésus-Christ est prophète pour le compte de Dieu.

Dès lors, notre cause est gagnée. Le prophète nous conduit en ligne directe et par une courbe harmonieuse à la vérité, je dis plus, à la divinité de sa doctrine.

En effet, s'il voit si juste dans le lointain des faits, nous devons croire qu'il voit juste dans les profondeurs des idées. Nous devons croire que son intelligence surhumaine ne peut pas plus nous tromper lorsqu'elle rend témoignage des vérités qu'elle prétend avoir contemplées, qu'elle ne nous trompe en annonçant des événements parfaitement inaccessibles à l'humaine prévoyance et infailliblement réalisés. Il est prophète véridique, donc il est docteur véridique, et, puisque le dogme fondamental de sa doctrine est sa propre divinité, il est prophète divin et docteur divin.

D'autre part, la rencontre manifeste de la parole prophétique du Christ avec des événements qui persévèrent est un miracle permanent, miracle d'autant plus frappant que l'action même du prophète, ainsi qu'il l'annonce, est engagée dans les faits accomplis. A ce compte, nous sommes mieux partagés que ceux qui n'ont vu que des miracles transitoires.

On l'a fort bien dit[1] : « Si les contemporains du Seigneur ont eu, pour affermir leur foi, la réalité même de son apparition, nous sommes largement compensés de cette privation par des preuves que les témoins de son existence ne pouvaient avoir. Ils n'avaient devant les yeux que la base de l'édifice, sur laquelle, pleins de confiance en l'avenir, ils vinrent chacun déposer leur pierre; tandis qu'il nous est donné de voir cet immense édifice dans la plénitude de son achèvement. » En présence de ce prodigieux ouvrage, si harmonieusement construit et si clairement prophétisé, nous pouvons conclure, sans hésiter, du plus au moins, et dire : tous

1. Lessing, *Ges. Werke*, cap. V, p. 184

les miracles que l'Évangile attribue à Jésus-Christ sont vrais, parce qu'il a annoncé et fait l'Église. Voir si sûrement et de si loin la formation de ce grand corps social, dans la composition duquel n'entrent que des âmes libres, le créer au sein de l'universelle corruption selon la parole qu'on en a donnée, le vivifier sans cesse, le protéger contre toutes les forces ennemies qui conspirent sa perte, c'est plus que se transfigurer soi-même pendant quelques heures, transformer et multiplier des substances qui ne résistent pas à l'action divine, guérir les malades, ressusciter les morts et apaiser les tempêtes. Le miracle permanent garantit l'authenticité de tous les miracles transitoires ; et la parole du Christ revient ici dans toute sa force : « Si vous ne croyez pas à ma parole, croyez à mes œuvres, et sachez, par là, que le Père est en moi, et que, moi, je suis dans le Père. »

Salut, divin thaumaturge! Salut, divin prophète! Il faut s'aveugler à plaisir pour ne pas croire à ta doctrine. En la méditant, on se persuade qu'elle vient des rivages de l'éternité; mais, en voyant la double auréole de prodiges

et d'oracles dont ton front de docteur est couronné, on s'écrie avec le prophète : « La vérité surabonde dans ton témoignage : *Testimonia tua credibilia facta sunt nimis*[1].

1. Psalm. XCII.

QUARANTE-SEPTIÈME CONFÉRENCE

VIE DE JÉSUS. LE MARTYR

QUARANTE-SEPTIÈME CONFÉRENCE

VIE DE JÉSUS. — LE MARTYR

Eminentissime Seigneur, Messeigneurs [1], Messieurs,

Trois ans après que Jean-Baptiste a fait entendre au désert ce mystérieux avertissement : « Préparez la voie du Seigneur : Voici l'agneau de Dieu, » dans l'après-midi du quatorzième jour de nizan, la veille de la grande fête de Pâque [2], trois gibets, en-

1. Son Eminence le cardinal Guibert, archevêque de Paris; Mgr. Langénieux, archevêque de Reims; Mgr. Ravinet, ancien évêque de Troyes.

2. Tous les Évangélistes s'accordent à dire que Jésus fut crucifié et mis au tombeau le vendredi; mais ils paraissent différer sur le quantième du mois. Les trois premiers Évangélistes, rapportant au premier jour des azymes l'ordre de préparer la cène dans laquelle Jésus devait manger l'agneau pascal avec ses disciples, semblent indiquer le 15 nizan, c'est-à-dire le jour même de Pâque. Saint Jean, au contraire, place la dernière cène avant la fête de Pâque (ante diem festum Paschæ). et toute la pas-

tourés de soldats et de peuple, se dressent sur une colline voisine de Jérusalem. Deux scélérats vulgaires accompagnent dans la mort honteuse de la croix un homme que toute la ville sainte a, quelques jours auparavant, honoré d'un pompeux et pacifique triomphe. Quel est cet homme? — Horreur! c'est le docteur admirable dont on a dit : « Jamais

sion le jour de la préparation de la Pâque (erat autem parasceve Paschæ). Il indique donc le 14 nizan. Il fait même remarquer que le sabbat de cette année était un grand sabbat (erat autem magnus dies ille sabbati), à n'en pas douter, à cause de la coïncidence de ce jour avec la grande fête de Pâque. Ideler fait même remarquer que, d'après les usages juifs, observés encore aujourd'hui, la Pâque ne doit jamais tomber ni un lundi, ni un mercredi, ni un vendredi. Quand cette coïncidence se rencontre, on retarde d'un jour le premier du mois. D'où il suit que le vendredi, jour de la mort de Notre-Seigneur ne peut pas être le 15 nizan. Il faut donc s'en rapporter aux indications de saint Jean et concilier avec son récit celui des autres Évangélistes, en interprétant largement le premier jour des azymes, et croire que Jésus a anticipé la célébration de la Pâque. C'était son droit : maître du sabbat, il était aussi maître des fêtes et, du reste, n'allait-il pas substituer la réalité à la figure?

Ce point établi, que Jésus est mort un vendredi, 14 nizan, il s'agit de déterminer l'année. Or, d'après les indications des tables astronomiques, l'an 33 de l'ère vulgaire (786 de Rome) est le seul des dix ans placés en deçà ou au

personne n'a parlé comme lui ; » c'est le thaumaturge bienfaisant qui délivrait les possédés, guérissait les malades et ressuscitait les morts ; c'est le doux prophète qui a pleuré sur les malheurs futurs de sa patrie. — Quel crime a-t-il donc fait? Aucun. Absous par la justice, il est crucifié par la lâcheté. — Mais, enfin, pourquoi est-il attaché, comme un brigand, sur ce bois d'infamie? — Pour donner à la vérité le suprême témoignage de son sang. C'est un martyr, c'est Jésus, le roi des martyrs.

Dès les premiers jours de sa prédication, les pharisiens, les prêtres et les princes du peuple, jaloux de sa divine éloquence et de son prodigieux pouvoir, résolurent de le perdre. Mais en vain ils l'entourèrent d'agents pro-

delà dans les limites de l'an 27 à l'an 38, qui nous donne un vendredi 14 nizan. De plus, il correspond parfaitement au milieu de la dernière des semaines d'années prophétisées par Daniel, et réalise l'accord de l'ancien et du nouveau testament.

C'est donc l'an 33 de l'ère nouvelle, le vendredi 14 nizan, que Jésus-Christ est mort. Il était âgé d'un peu plus de trente-six ou de trente-huit ans, selon qu'on le fait naître en 749 de Rome ou en 747.

Cf. Wallon, *de la croyance à l'Évangile*, part. II, ch. IV

vocateurs, pour le surprendre dans ses discours : le voyant pénétrait leurs pensées et ne manquait jamais de les confondre; en vain ils essayèrent contre lui de la violence brutale : le thaumaturge se dissimulait à leurs regards, ou traversait, tranquille et insaisissable, les foules impuissantes qu'ils avaient ameutées. Ce ne fut que lorsque Jésus eut prononcé ces paroles : « Mon heure est venue; je quitte le monde et je retourne à mon Père, » qu'ils purent exécuter leur exécrable projet.

L'Évangile nous les montre délibérant, dressant leurs pièges et soldant la trahison d'un apôtre. La fête de Pâque a dû amener encore une fois le Christ à Jérusalem; ils le savent; et bientôt leurs soldats et leurs valets sont prêts pour l'aller saisir dans le jardin solitaire où il s'est retiré pour prier. Judas est avec eux et les conduit. Les tendres reproches de son maître ne peuvent rien sur ce cœur endurci; il livre par un baiser perfide celui dont il n'a reçu que des bienfaits. Le signal est donné ; la cohorte s'empare de Jésus, le garrotte comme un criminel,et l'entraîne au tribunal des pontifes.

Là, pendant une longue et infâme veillée, la haine multiplie les iniquités. Anne le rusé, Caïphe le violent, se succèdent pour convaincre le juste de crimes qu'il n'a pas commis. On écarte de lui les témoignages qu'il pourrait invoquer; on suborne des faux témoins qui altèrent sa parole; on s'efforce de l'intimider par la menace, l'injure ou la violence : tout est inutile. Le tribunal anxieux et désespéré ne peut trouver aucun grief qui motive une sentence. Honteux jusqu'à la rage d'une telle impuissance, le grand-prêtre se lève, et, méprisant la loi qui interdit de forcer le prévenu à s'accuser lui-même, il s'écrie : « Je t'adjure, par le Dieu vivant, de nous dire si tu es le Christ fils de Dieu. » Jésus répond : « Tu l'as dit, je le suis! » *Ego sum*[1]. Jamais la justice, jamais la terre entière n'avaient entendu une semblable parole. Cependant, on l'attendait, car à peine est-elle prononcée que le grand-prêtre déchire ses vêtements en disant : « Il a blasphémé, quel besoin avons-nous encore de témoins? Vous avez entendu son blasphème, que vous en semble? » Et tous, après lui : « Nous n'avons plus besoin de témoignage, sa bouche

a témoigné contre lui.»—« Que faut-il faire? » reprend Caïphe. Tous répondent : « Il est digne de mort » : *Reus est mortis* [1].

Vous l'entendez, Messieurs, c'est pour affirmer sa divinité que Jésus-Christ va mourir. La mort! — Singulier moyen de montrer qu'on est Dieu; et pourtant, il fallait que le Christ mourût. Si votre faiblesse se scandalise de cette nécessité, je pourrais tout de suite parer ce scandale en vous disant : — Attendez; la mort du Christ est le prélude d'un triomphe divin. Mais, non; je veux sonder devant vous ce fait sinistre, afin de vous convaincre qu'il prouve avec une irrésistible éloquence la divinité du Sauveur, et par la manière dont il répond à sa préparation, et par la manière dont il s'accomplit, et par la constante et profonde impression qu'il produit sur le cœur humain.

I

Bien que la mort soit préparée par des révolutions intestines, par une lutte opiniâtre dont

1. Matth., cap. XXVI, 65, 66. Marc., cap. XIV, 63, 64. Luc., cap. XXII, 66, 71.

nous sommes à la fois le théâtre, les acteurs et les victimes, elle n'en conserve pas moins le caractère fatal d'une surprise. Nous savons, à n'en pas douter, que nous mourrons ; mais l'accident qui divisera notre nature, le jour, l'heure, l'instant qui nous verra passer de vie à trépas est pour nous enveloppé d'une ombre impénétrable. La clairvoyance du philosophe et la sagesse du chrétien sont bornées par ce conseil, à la fois prudent et banal : préparez-vous :

> La mort ne surprend pas le sage,
> Il est toujours prêt à partir.

Une mort préparée de loin par des pressentiments est un phénomène étrange, que la science humaine s'efforce en vain d'expliquer; une mort préparée de loin par de claires prévisions est un prodige rare, dans lequel il faut reconnaître l'intervention du maître de la vie.

Or, Messieurs, la mort de Jésus-Christ possède ce caractère merveilleux : elle a été préparée non par des conjectures vulgaires, tirées du milieu où il a vécu et des circonstances qu'il

a traversées, mais par des prévisions lointaines, dont la clarté et la précision confondent la pénétration de l'esprit humain.

L'impiété contemporaine affecte des attitudes méprisantes à l'endroit des oracles qui, disséminés dans diverses époques de l'antiquité judaïque, viennent se réunir comme une gerbe lumineuse sur la tête humiliée du Christ, et nous révéler sa divinité déguisée par ses abaissements ; mais nous ne sommes pas dupes de cette tactique facile qui croit avoir vaincu l'histoire en proclamant la souveraineté du mépris. Les oracles sont des faits protégés par la plus vénérable des traditions, des faits dont la vive lumière perce triomphalement les nuages qu'entassent autour de nos récits évangéliques des inimitiés intéressées. Quoi que fasse l'impiété, elle ne pourra jamais détruire le merveilleux accord que Dieu s'est plu à créér entre les prophéties et les événements. Elle ne veut voir en Jésus-Christ qu'un homme dont la singulière illustration a fait époque; mais vous, Messieurs, vous verrez davantage, si vous vous appliquez à la contemplation de la plus étonnante et de la plus intéressante des mer-

veilles, entre toutes celles qui démontrent la divinité du Sauveur.

Jésus-Christ, ainsi que nous l'avons vu en étudiant la préparation de l'incarnation, n'a pas surpris le monde par une apparition soudaine : il était attendu. Chaque fois qu'il se révélait au cœur des vrais Israélites, d'ineffables tressaillements l'accueillaient comme le promis de Dieu et le désiré des nations. Quarante siècles d'oracles l'avaient précédé, et de chacun de ces siècles partaient comme des rayons lumineux qui éclairaient sa physionomie et le recommandaient au respect et à l'admiration de ceux que des espérances grossières n'avaient pas aveuglés. Toutefois, quand il fut livré aux mains de ses ennemis, condamné, méprisé, maltraité, conduit au Golgotha et attaché sur le gibet des esclaves, ce fut un effroyable scandale. Ses meilleurs amis ne surent pas vaincre leur étonnement et leur épouvante, ni comprendre que l'accomplissement des prophéties se poursuivait, en lui, avec une implacable rigueur. Leurs yeux ne furent ouverts que plus tard, et alors ils virent clair en ces jours ténébreux, et furent convaincus que le Christ

devait souffrir pour entrer dans sa gloire.

Oui, Messieurs, cela devait être : c'était dit ; c'était écrit. La passion du Sauveur, que nous ne lisons jamais sans une religieuse émotion, n'est pas un simple calque des événements qui se sont accomplis, il y a dix-huit siècles, au jardin des Olives, dans le palais du grand-prêtre, au prétoire, dans les rues de Jérusalem et sur le Calvaire : c'est un poème lentement élaboré par l'Esprit de Dieu, et déjà achevé avant que celui qui devait en être le héros eût fait son apparition dans le monde. Les livres sacrés sont pleins d'oracles dispersés, ressemblant aux fragments épars d'une mosaïque sublime. Réunissez-les, mettez-les à leur place, vous avez un double anticipé du récit original que les Évangélistes ont écrit sur les derniers jours du Christ. Écoutez :

« Les rois de la terre se sont levés et les princes se sont ligués contre le Seigneur et son Christ [1]. L'oint de Jéhovah, le souffle de votre bouche,

1. Astiterunt reges terræ, et principes convenerunt in unum, adversus Dominum et adversus Christum ejus. (Psalm. II.)

ô mon Dieu, a été pris dans leurs filets [1].

« Celui qui m'était uni, à qui je me confiais, qui mangeait à ma table s'est élevé contre moi [2]. Si ç'eût été mon ennemi, je l'eusse souffert sans me plaindre... Mais c'est toi, toi que je considérais comme un autre moi-même, toi mon ami intime. Je m'entretenais familièrement de mes secrets avec toi, et tu me tenais compagnie lorsque nous allions dans la maison du Seigneur [3].

« Je t'ai aimé, j'ai aimé ceux qui me haïssaient, et ils se sont déclarés mes ennemis, tandis que je priais pour eux. Ils m'ont rendu le mal pour le bien, et la haine pour l'amour dont je les entourais... Seigneur, donnez à l'impie tout pouvoir sur celui qui se met à leur tête, et que Satan se tienne à sa droite... Que sa prière se tourne

1, Spiritus oris nostri Christus Dominus captus est in peccatis nostris.(Jerem., *Thren.*, cap. IV, 20.)

Venatione ceperunt me quasi avem inimici mei gratis (ibid., cap, III, 52.)

2. Etenim homo pacis meæ, in quo speravi, magnificavit super me supplantationem.(Psalm. XL.)

3. Quoniam si inimicus meus maledixisset mihi sustinuissem utique. Tu vero homo unanimis, dux meus, et notus meus : qui simul mecum dulces capiebas cibos; in domo Dei ambulavimus cum consensu. (Psalm. LIV).

en péché, que sa vie soit courte et qu'un autre reçoive son ministère [1].

« Votre Christ, ô Seigneur, sera une pierre de scandale pour les deux maisons d'Israël, un piège et un sujet de ruine pour ceux qui habitent Jérusalem [2].

« C'est un homme de douleur, savant dans la peine... Dieu brise son cœur à cause de nos péchés [3].

« Framée, framée, réveille-toi, dit le Seigneur, viens contre celui qui m'est intimement lié. Épée, frappe le pasteur, et les brebis seront dispersées [4].

1. Pro eo ut me diligerent detrahebant mihi : ego autem orabam. Et posuerunt adversum me mala pro bonis, et odium pro dilectione mea. Constitue super eum peccatorem ; et diabolus stet a dextris ejus... Oratio ejus fiat in peccatum. Fiant dies ejus pauci ; et episcopatum ejus accipiat alter. (Psal. CVIII.)

2. Erit in lapidem offensionis et in petram scandali duabus domibus Israël ; in laqueum et in ruinam habitantibus Jerusalem. (Isai, cap. VIII, 14.)

3. Et vidimus eum... Virum dolorem et scientem infirmitatem. . et ipse attritus est propter scelera nostra. (Ibid.- cap. LIII, 3, 5.)

4. Framea suscitare super pastorem meum et super virum cohærentem mihi, dicit Dominus exercituum : percute, pastorem et dispergentur oves. (Zachar., cap. XIII, 7.)

« De faux témoins se sont levés contre moi avec violence... Oui, Seigneur, on a demandé à votre Christ ce qu'il ne savait pas [1]. Mais il n'a point ouvert la bouche, il a été mené à la mort comme une brebis, comme un agneau qui se tait sous la main du tondeur [2].

« Les impies ont dit : éprouvons-le par l'outrage et les tourments [3]... Et nous l'avons vu comme un homme couvert de lèpre, méconnaissable [4]! Il a tendu la joue à celui qui le frappait, il a été rassasié d'opprobres [5].

« O honte! Israël a vendu le juste pour de l'argent [6]. On a pesé trente pièces pour me payer, et le Seigneur a dit : Allez porter au po-

1. Surgentes testes iniqui, quæ ignorabam interrogabant me. (Psal. XXXIV, 11.)

2. Non aperuit os suum : sicut ovis ad occisionem ducetur, et quasi agnus coram tondente se obmutescet et non aperiet os suum. (Isai, LIII, 7.)

3. Si enim est verus filius Dei... contumelia et tormento interrogemus eum. (Sap., cap. II, 18, 19.)

4. Et nos putavimus eum quasi leprosum... et vidimus eum et non erat aspectus. (Isai, LIII, 4, 2.)

5. Dabit percutienti se maxillam, saturabitur opprobriis. (Jerem., *Thren.*, cap. III, 30.)

6. Non convertam eum (Israël) eo quod vendiderit pro argento justum. (Amos, cap. II, 6.)

tier cette belle somme, le prix qu'ils m'ont estimé [1].

« Il est à nous, maintenant, disaient les impies, condamnons-le à la mort la plus infâme [2] et servons-nous du bois pour le faire mourir [3].

« Et il a livré son âme, et il a été mis au nombre des scélérats [4].

« Mon Dieu ! Ils ont percé mes pieds et mes mains, ils ont compté tous mes os. Ils ont partagé mes vêtements et jeté ma robe au sort [5]. Ils m'ont donné du fiel pour nourriture et, dans ma soif, ils m'ont abreuvé de vinaigre [6]. »

« C'est pour nos iniquités qu'il a été percé de tant de plaies. Tous ceux qui le voient l'in-

1: Appenderunt mercedem meam triginta argenteos: Et Dominus dicit ad me : Projice illud ad statuarium, decorum pretium, quo appreciatus sum ab eis. (Zach., cap. XI, 12, 13.)

2. Morte turpissima condemnemus eum. (Sap., cap. II, 20.)

3. Mittamus lignum in panem ejus et eradamus eum de terra viventium. (Jerem., cap. XI, 19.)

4. Tradidit in mortem animam suam et cum sceleratis reputatus est. (Isai, cap. LIII, 12.)

5. Foderunt manus meas et pedes meos, dinumeraverunt omnia ossa mea, diviserunt sibi vestimenta mea, et super vestem meam miserunt sortem. (Psalm. XXI.)

6. Et dederunt in escam meam fel; et in siti mea potaverunt me aceto. (Psalm. LXVIII.)

sultent, ils remuent les lèvres, ils secouent la tête. Le voilà, disent-ils; il a mis son espérance en Dieu; que Dieu le sauve, s'il est vrai qu'il l'aime [1]. Mais, lui, il a prié pour les violateurs de la loi [2].

« Mon Dieu! Mon Dieu! Pourquoi m'avez-vous abandonné [3]?

« Et la terre émue a tremblé, et les fondements des montagnes ont été ébranlés par d'horribles secousses, parce que Dieu s'est mis en colère contre mes ennemis [4]. En ce jour-là, dit le Seigneur, je ferai que le soleil se couvre en plein midi, et j'envelopperai la terre de ténèbres en un jour serein [5]. Ce sera un jour unique et connu du Seigneur [6]. »

1 Omnes videntes me deriserunt me : locuti sunt labiis, et moverunt caput. Speravit in Domino eripiat eum : Salvum faciat eum quoniam vult eum. (Psalm. XXI.)

2. Ipse pro trangressoribus rogavit. (Isai, cap. LIII, 12.)

3. Deus, Deus meus, respice in me quare me dereliquisti? (Psalm. XXI.)

4. Commota est et contremuit terra : fundamenta montium conturbata sunt et commota sunt, quoniam iratus es eis. (Psalm. XVII.)

5. Et erit in die illa, dicit Dominus Deus : occidet sol in meridie, et tenebrescere faciam terram in die luminis. (Amos, cap. VIII, 9.)

6 Et erit dies una quæ nota est Domino, non dies neque

Que venez-vous d'entendre, Messieurs? Est-ce l'Évangile? Non. C'est la préparation plusieurs fois séculaire des pages émouvantes que vous avez lues maintes fois, et que vous lirez, bientôt encore, pendant les jours de la sainte semaine. N'est-ce pas à s'y méprendre? Rien n'est omis des péripéties et des circonstances du drame douloureux de la passion et de la mort du Christ. Tout l'Évangile est dans les oracles. La haine gratuite des princes du peuple et des prêtres, leurs ténébreuses conjurations, l'accord des juifs et des gentils, la peinture du traître qui livre son maître, le prix et le châtiment de sa trahison, la dispersion des apôtres restés fidèles, l'insolence et la fureur des bourreaux, la patience et la douceur de la victime, ses humiliations, ses angoisses, ses douleurs, les convulsions et le deuil de la nature.

Quelle merveille que cet accord frappant des prophéties et des événements dans une même infortune! Et cela, juste au déclin de cette semaine fameuse qu'avait si clairement indiquée le prophète Daniel. Vous ne me direz pas.

nox : et in tempore vesperi erit lux. (Zach., cap. XIV, 7.

Messieurs, que le hasard a créé cette harmonie, car vous connaissez, aussi bien que moi, l'impuissance de cette abstraction, qui ne peut être invoquée que par des esprits légers. D'un autre côté, prétendre que Jésus-Christ, en homme habile, a pu préparer par un long et patient artifice l'accord des oracles dans sa mort, c'est oublier que l'homme n'est maître que de ses propres déterminations, et que mille passions, dont le Christ, s'il n'était qu'un homme, ne pouvait régler l'explosion et les mouvements, sont engagées dans le drame où il succombe. Enfin, accuser les adorateurs du crucifié d'avoir établi, après coup, un parallélisme arbitraire entre les oracles et les événements, c'est faire litière d'une tradition authentique qui, longtemps avant l'ère nouvelle, vénérait, dans le canon des Livres saints, des textes mystérieux condamnés pour la plupart à n'être que des non sens, si on ne les applique aux souffrances et à la mort du Sauveur.

Ni le hasard, ni l'industrie humaine n'ont donc pu joindre ensemble les prophéties et les faits. Évidemment Dieu est là, et son intervention est d'autant plus manifeste que tout ce qui

était prévu s'accomplit contre toute prévision. Jésus est pris d'angoisses terribles; la tristesse, l'ennui, la peur, se sont donné rendez-vous en son cœur brisé. Près de mourir dans les tourments de cette lutte intérieure, il s'écrie : Mon Père, faites que ce calice s'éloigne de moi! Qui l'eût prévu? Lui, qui annonçait avec tant de calme les jours néfastes de sa passion; lui, qui paraissait si certain de sa douloureuse mort, si assuré du genre de supplice qui lui était destiné; lui, qui désirait avec tant d'ardeur le baptême de son sang. — Jésus est trahi par un de ses disciples, renié par un autre, abandonné par tous. Qui l'eût prévu? Lui, qui avait entouré les siens de tant d'amour et en avait fait les compagnons de ses travaux, les associés de sa puissance, les témoins de ses prodiges et de sa sainte vie. — Jésus est condamné à la mort infâme des esclaves. Qui l'eût prévu? Quand les juifs étaient si fiers encore de leurs privilèges, si inquiets des envahissements de la puissance romaine; quand une loi, entourée d'un respect jaloux, avait déterminé le genre de supplice qu'ils devaient infliger. — Jésus-Christ souffre et meurt dans des circonstances qui accusent une

haine aveugle et implacable du peuple, aussi bien que des grands. Qui l'eût prévu ? Lui, qui avait passé en faisant le bien ; lui, qui venait d'entrer en triomphe à Jérusalem, salué par les hosannah de la foule ivre d'admiration et de joie. Rien ne pouvait être prévu d'une manière prochaine, et cependant tout a été prévu de loin, tout a été dit, tout a été écrit. Les oracles rencontrent devant eux, non seulement l'éloignement des siècles, mais l'invraisemblance. Ils franchissent ces deux obstacles, pour se rassembler dans la mort du Christ, et s'accorder avec toutes les circonstances de cette mort. Il faut donc dire avec l'apôtre saint Pierre : « Tout cela s'est fait par un dessein arrêté de la prescience de Dieu : » *Hunc definito consilio et præscientia Dei traditum, per manus iniquorum affigentes, interemistis* [1].

Encore une fois, Dieu est là ; mais dans quelles conditions, Messieurs ? Est-ce un maître qui manie et triture, à son gré, une créature inoffensive, sans connaissance des desseins qu'on a sur elle ? Jésus-Christ n'est-il qu'une

1. Act., cap. II, 23

victime innocente, qui subit avec résignation les rigueurs d'une volonté plus forte que la sienne? Est-ce Job ou quelque chose de plus grand? Appliquez-vous ici, nous sommes au nœud du prodige.

Les oracles, qui annoncent avec une si merveilleuse clarté la mort du Christ, ne se taisent pas sur l'éminente qualité de sa personne. Ils l'ont appelé le juste persécuté, le grand lépreux, l'homme des douleurs; mais, aussi, l'engendré de Dieu, son Fils éternel, son Christ, Emmanuel, Dieu avec nous. Notre profane raison ne peut séparer ce que Dieu a uni dans sa prescience. La mosaïque prophétique n'est complète que si nous y mettons la divinité du Sauveur. Mais, quand bien même les oracles se tairaient sur ce point, Jésus-Christ a parlé. Tout à l'heure, en plein tribunal, il répondait aux adjurations du grand-prêtre: « Tu l'as dit, je suis le Fils de Dieu. » Ce qu'il affirme si solennellement, il le prouve par la souveraineté dont il use à l'égard des oracles. Il n'en subit pas, à l'aveugle, l'inexorable empire; mais il va les chercher dans l'ombre des siècles les plus reculés, il les saisit en maître qui a conscience

de tout son pouvoir et qui voit d'un seul coup d'œil le passé, le présent et l'avenir. Écoutez-le, cet homme que l'impiété nous montre emporté par la fatalité des événements : il sait tout ce qui a été dit de lui ; il s'attend à la haine, à l'injustice, aux violences de ses ennemis, à la trahison, au reniement, à l'abandon de ses disciples, aux douleurs de la flagellation, à la mort ignominieuse de la croix. « J'ai fait des œuvres merveilleuses, dit-il, afin que ce qui a été écrit de moi dans la loi s'accomplisse : Ils m'ont haï sans sujet [1]. — Nous allons à Jérusalem, et tout ce qui a été écrit par les prophètes touchant le Fils de l'homme va s'accomplir. Il sera livré aux Gentils et traité avec dérision : on lui crachera au visage [2]. En vérité, en vérité, je vous le dis, l'un

1. Si opera non fecissem in eis quæ nemo alius fecit, peccatum non haberent : nunc autem et viderunt et me et Patrem meum, sed ut adimpleatur sermo qui in lege eorum scriptus est : quia odio habuerunt me gratis. (Joan., cap. XV, 24, 25.)

2. Ecce ascendimus Jerosolymam, et consummabuntur omnia quæ scripta sunt per prophetas de Filio hominis. Tradetur enim gentibus, et illudetur, et flagellabitur, et conspuetur. (Luc., cap. XVIII, 31, 32.)

de vous me trahira [1]. — Mon Père, j'ai conservé ceux que vous m'aviez donnés, et aucun d'eux n'a péri, si ce n'est le fils de perdition, afin que l'Écriture soit accomplie [2]. Vous serez tous scandalisés cette nuit à mon sujet, car il est écrit : Je frapperai le pasteur et les brebis du troupeau seront dispersées [3]. Pierre, Pierre, Satan va vous cribler comme le froment; et toi, avant que le coq chante, tu me renonceras trois fois [4]. — Le Fils de l'homme sera livré aux princes des prêtres et aux scribes; ils le condamneront à la mort et ils le livreront aux Gentils, pour qu'il soit flagellé et crucifié [5]. »

1. Amen dico vobis, quia unus vestrum me traditurus est. (Matth., cap. XVI, 21.)

2. Quos dedisti mihi, custodivi et nemo ex eis periit nisi filius perditionis, ut scriptura impleatur. (Joan., cap. XVII, 12.)

3. Omnes vos scandalum patiemini in me in ista nocte, scriptum est enim : Percutiam pastorem et dispergentur oves gregis. (Matth., cap. XXVI, 21.)

4. Simon, Simon, ecce Satanas expetivit vos ut cribraret sicut triticum... non cantabit hodie gallus donec ter abneges nosse me. (Luc., cap. XXII, 31, 34. Matth., cap. XXVI, 34.)

5. Filius hominis tradetur principibus sacerdotum et scribis, et condemnabunt eum morte, et tradent eum gentibus ad illudendum, et flagellandum, et crucifigendum (Matth., cap. XX, 18, 19.)

Messieurs, quelle admirable science, quel magistral pouvoir se révèle en ces paroles! On comprend que le Christ, si bien informé du passé et de l'avenir, ose répondre au grand-prêtre : « Tu l'as dit, je suis le Fils de Dieu. » Cela se voit à la manière dont il sait tout, dont il prévoit tout, dont il ordonne tout, dont il s'applique tout ce qui a été écrit, dont il écarte des prophéties ce voile mystérieux qui est leur naturel vêtement, pour les mettre en pleine lumière.

Un mot suprême, ô mon Jésus, un seul mot résume cette preuve éclatante de votre divinité : c'est le *consummatum est* qui s'échappe de votre bouche mourante. Ceux qui n'y entendent qu'un adieu vulgaire à la vie, n'ont ni l'intelligence de l'histoire, ni le sens du sublime. Moi, qui ai parcouru toutes les étapes de l'antiquité sacrée pour y chercher ce que les inspirés de Dieu ont dit de vous, moi, qui viens d'entendre vos oracles, je vois jaillir du *consummatum est* tous les feux réunis de l'esprit prophétique, partant de leur source même. Du haut de la croix, vos yeux languissants contemplent le passé ; le sang qui les inonde n'en

peut affaiblir l'infinie pénétration; d'un seul regard vous voyez tout ce qui a été dit, tout ce qui a été écrit, et vous mettez le sceau à la dernière rencontre des oracles et des événements par ce grand cri : « Tout est consommé ! » Oui, tout est consommé : l'iniquité des hommes est consommée, vos douleurs sont consommées, et, avec elles, les prophéties sont consommées. *Consummatum est* : Tout est consommé, et vous êtes Dieu.

II

Nous allons oublier les siècles, Messieurs, et nous recueillir dans le récit que les Évangélistes nous ont laissé de la mort du Sauveur, pour y découvrir, en de nouveaux prodiges, une nouvelle preuve de son affirmation.

Je vous ai montré dans notre dernière conférence que l'histoire de Jésus-Christ, prise dans son ensemble, contient une démonstration victorieuse du dogme fondamental sur lequel repose toute sa doctrine, parce qu'elle est pleine d'œuvres merveilleuses, dont il invoque l'auto-

rité divine à l'appui de sa parole. Mais ne tenons aucun compte, si vous le voulez bien, des trois années qui se sont écoulées depuis que le Christ a commencé sa prédication, et allons le trouver au jardin des Oliviers, où il s'est réfugié en attendant l'heure du monde et des puissances de ténèbres; supposons que, là, il nous apparaît pour la première fois, et suivons-le jusqu'à son dernier soupir.

Il est bien tel que l'a dépeint le prophète : l'homme de douleur, le dernier des mortels, le grand lépreux, humilié, méprisé, broyé sous le coup d'une incompréhensible colère. C'est le maudit par excellence, c'est la malédiction faite homme [1], selon l'énergique expression de l'Apôtre. Le voyez-vous courbé, anéanti sous le poids d'une mortelle tristesse? Entendez-vous les gémissements de son âme désolée? La terre est baignée de ses larmes, de ses sueurs et de son sang. Il se plaint à Dieu, il appelle ses disciples endormis, il a peur d'être seul. L'ennemi arrive, il se livre : et on l'entraîne au

1. Christus nos redemit de maledicto legis, factus pro nobis maledictum. (Galat., cap. III, 13.)

tribunal du grand-prêtre. — Trahi, renié, abandonné par les siens, il ne voit plus que des visages irrités. On le bafoue, on le traite comme le plus misérable des hommes. On le fait comparaître devant un païen, qui voit son innocence et qui le condamne par lâcheté au supplice des esclaves. Il est battu de verges, couronné d'épines, insulté comme un roi de comédie. Son corps n'est plus qu'une plaie, et cependant on le charge de son gibet et on le conduit, entre deux scélérats, au lieu de son supplice. On le cloue sur la croix, on l'enlève, on l'injurie jusqu'à son dernier moment. Le ciel paraît l'abandonner; l'air retentit de ses cris de détresse; il expire déshonoré. — O cadavre sanglant et meurtri! ô Christ défiguré! Serais-tu l'infortuné dont il a été écrit : « Maudit soit celui qui pend au bois d'infamie! » *Maledictus qui pendet in ligno* [1]! Oui, Messieurs, oui, c'est lui; mais, ne vous scandalisez pas de ses souffrances et de son déshonneur; lisez les lignes admirables que l'impiété efface pour décourager votre foi. A côté des larmes et du sang, voyez les miracles.

1. Deut., cap. XXI, 23

Grâce à Dieu, Jésus-Christ, au plus fort de ses abaissements et de ses défaillances, ne cesse pas de se montrer tout-puissant. Il guérit miséricordieusement le serviteur du grand-prêtre, qu'un de ses disciples a blessé [1]; contre toutes les lois de la nature, il éclipse le soleil, il ébranle la terre, fend les rochers, ouvre les tombeaux et envoie les morts épouvanter la ville sainte [2]. Il touche le cœur endurci du scélérat qui a blasphémé à ses côtés et lui fait demander pardon [3]; mais surtout, Messieurs, il montre, jusqu'à la dernière évidence, qu'il est le maître de sa vie et la seule cause de sa passion et de sa mort [4]. Les

1. Luc., cap. XXII, 50, 51.
2. Matth., cap. XXVII, 45, 51, 52. Luc., cap. XXIII, 44, 45.
3. Luc, ibid, 40-49.
4. Ipse Christus fuit causa suæ passionis et mortis : poterat enim suam passionem et mortem impedire. Primo quidem adversarios reprimendo, ut eum aut non vellent, aut non possent interficere. Secundo, quia spiritus ejus habebat potestatem conservandi naturam carnis suæ, ne a quocumque læsivo inflicto opprimeretur. Quod quidem habuit anima Christi, quia erat Verbo Dei conjuncta in unitate personæ : ut Aug. dicit in 4 de Trinit. Quia ergo anima Christi non repulit à propria corpore nocumentum illatum, sed voluit quod natura corporalis illi nocumento

valets du grand-prêtre s'avancent pour le saisir; ils ne le prendraient pas, s'il ne le voulait. « Qui cherchez-vous? » dit-il — Jésus de Nazareth. — C'est moi. » Ce seul mot les repousse et les renverse. Rien de plus facile à lui que de s'en aller tranquille et fier, comme au jour où il traversait la foule tumultueuse qui voulait le précipiter du haut d'une colline. Eh bien, non : il attend que ceux qui viennent le prendre se relèvent, et montrant ses disciples : « Si c'est moi que vous cherchez, dit-il, laissez ceux-là s'en aller [1]. » En maître souverain, il livre et il délivre. Il livre sa propre vie ; il délivre celle de ses amis. Même livré, il pourrait encore se protéger contre la mort. Nous en avons pour preuve la manière dont il fortifie miraculeusement son corps au milieu des plus atroces tourments.

« La croix, » disait, à la tribune romaine, un orateur illustre flétrissant les infamies de Verrès, « la croix est le plus cruel et le plus ter-

succumberet, dicitur suam animam posuisse vel voluntarie mortuus esse. (Summ. theol., III P., quæst. 47, A 1, 6.)
1. Joan., cap. p. XVIII, 4-8.

rible des supplices[1] ». Cependant, un homme robuste, passant de la prison au gibet, pouvait résister à ce supplice pendant de longues heures, même pendant plusieurs jours. Ce n'est pas dans ces conditions que Jésus est crucifié; on a même le droit de s'étonner qu'il pût l'être vivant, quand on voit les formidables assauts que lui livre la douleur, au cours de sa passion. Manifestement, son corps sacré ne se soutient que par un miracle à chaque instant renouvelé. A la grotte de Gethsémani, il agonise et va mourir noyé dans la sueur de sang qu'il a répandue, mais il se relève avec tant d'énergie que les privations et les mauvais traitements qu'il va subir ne le pourront abattre. Déchiré par les verges, épuisé par le fleuve de sang qui ruisselle de toutes parts, il est encore debout, là où les autres tombent à terre et expirent.

Il porte lui-même l'instrument de son supplice; les douleurs et l'épuisement de la flagellation, renouvelés quand on lui arrache violemment ses vêtements collés à sa chair ensanglantée, ne lui font rien perdre des forces qu'il

1. Crudelissimum teterrimumque supplicium. (Cicero, *in Verrem.*)

veut garder pour mourir. On attend de sa poitrine haletante un dernier souffle, et c'est par un cri immense, semblable au cri d'une foule, qu'il annonce son trépas.

Je vous le confesse, Messieurs, il m'est impossible de n'être pas ému jusqu'au fond des entrailles, chaque fois que je contemple la force surhumaine avec laquelle le Christ supporte la surabondance de ses douleurs. Cet admirable spectacle donne à ma foi une surnaturelle vigueur.

Comment ne pas reconnaître que Jésus est maître de la vie? Il en modère les flots, il les renouvelle à mesure qu'ils s'épuisent, jusqu'à ce qu'il lui plaise de les laisser échapper d'un seul coup. Entouré de tant de miracles dans cette sanglante catastrophe où périt mon Sauveur, je sens qu'il ne meurt que parce qu'il le veut bien, et je m'en rapporte à la parole qu'il a prononcée devant son juge : « Tu l'as dit, je suis le fils de Dieu. »

Du reste, ma confession n'est pas une conséquence tardive des prodiges qui éclatent dans la passion du Sauveur; elle s'unit à celles qui retentissent sur le Golgotha. — A la vue du trem-

blement de terre et de l'obscurcissement du ciel, en entendant le cri puissant qui s'échappait de la poitrine du Christ mourant, le centurion et une foule de spectateurs rassemblés au pied de la croix furent pris d'une religieuse frayeur, et, frappant sur leur cœur, ils s'écrièrent : « Cet homme était vraiment le fils de Dieu : » *Vere filius Dei erat iste* [1].

En pouvons-nous douter, Messieurs, lorsque les ennemis du Sauveur eux-mêmes, inconséquents comme tous ceux que la passion aveugle, reconnaissent sa miraculeuse puissance au milieu des blasphèmes et des injures qu'ils vomissent : « Il a sauvé les autres, disent-ils, et il ne peut pas se sauver lui-même [2]. » Insensés ! Puisqu'il s'est montré maître de la santé et de la vie, pourquoi la vie refuserait-elle de lui obéir en son propre corps, où il en connaît, mieux que partout ailleurs, les défaillances ? Ne voyez-vous pas qu'en mourant il fait sa volonté et accomplit cette parole qu'ont recueillie jadis vos oreilles infidèles : « Personne ne peut m'enlever

1. Matth., cap. XXVII, 54.
2. Alios salvos fecit, seipsum non potest salvum facere. (Matth., cap. XXVII, 42.)

la vie, c'est moi qui la dépose à mongré:» *Nemo tollit animam meam a me, sed ego pono eam a meipso*[1].

Messieurs, n'y eût-il pas autour du Christ mourant la démonstration des miracles que je viens de faire passer sous vos yeux, son attitude seule témoignerait en faveur de son affirmation, car son attitude est le plus grand des miracles de sa passion.

Se résigner sans bassesse, être fort sans ostentation, voilà ce qu'on attendrait en vain d'un homme, s'il n'est soutenu que par sa propre nature; car la nature humaine, abandonnée à ses propres forces, ne sait pas être ferme entre ces deux extrêmes : l'abattement et la fierté, dès qu'elle se sent menacée par une mort violente. Vous chercheriez en vain, dans l'antiquité, un héros qui n'ait exagéré la démonstration de son courage en face des tourments, en vain un innocent qui n'ait protesté d'une manière superbe devant ses juges et ses bourreaux. Régulus maudissait Carthage et la menaçait des vengeances romaines. Socrate, debout de-

1. Joan., cap. x, 18.

vant les Héliastes, s'efforçait de démontrer son innocence, irritait ses juges par la vivacité de son plaidoyer et accélérait la vengeance de leur âme envieuse. Assis au milieu de ses amis, il se consolait de sa mort prématurée en développant avec une fiévreuse éloquence des considérations banales sur les infirmités de l'âge et les inconvénients de la vieillesse, et ne répondait à leur sollicitude que par une plaisanterie où se révèle l'homme d'esprit jaloux de placer un bon mot, bien plus que le juste préoccupé des mystères d'une autre vie. Et pourtant, la mort de Socrate est la plus belle que la sagesse humaine puisse proposer à notre admiration; mais c'est la mort d'un homme : il est juste que l'homme y montre ses faiblesses et ses passions. Les héros de la foi, eux-mêmes, ont exprimé leur indignation et leur sainte colère par de fières et dures paroles : « O scélérat et le plus cruel des hommes! disait l'un des sept Machabées au roi Antiochus, tu ne fuiras pas le terrible jugement du Dieu qui peut tout et qui voit tout .[1] »

1. O sceleste et omnium hominum flagitiossisime ! nondum

Dans le Christ martyr rien de semblable. Victime de la plus exécrable injustice, il ne s'en émeut pas, il ne cherche pas à s'en faire gloire. Il est prêt; voilà tout. La malice des hommes peut s'abattre sur lui, elle ne lui fera pas courber la tête; mais, aussi, vous ne le verrez point relever orgueilleusement son front pour braver ses bourreaux. La sérénité, le calme, la patience, la douceur, la véritable dignité d'un malheur immérité : telle est son attitude.

J'ai honte, Messieurs; il me semble que j'amoindris mon martyr bien-aimé, si je me contente de ne pas trouver en lui les défauts qui déparent l'héroïsme des hommes. Qu'il soit résigné sans bassesse et fort sans ostentation, ce n'est que le fond du merveilleux tableau dans lequel nous voyons saillir toutes les vertus divines.

Jésus parle peu dans sa passion; mais chacune de ses paroles est un trait qui pénètre la mémoire et s'y fixe, comme l'immortelle révélation d'une perfection surhumaine. A l'infâme qui le trahit : « Mon ami, dit-il, qu'êtes-vous venu

omnipotentis Dei, et omnia inspicientis judicium effugisti (II Machab., cap. VII 34-35.)

aire ici? C'est donc par un baiser que vous ivrez le fils de l'homme [1]! » Quel héroïque oubli de l'injure! Quelle admirable et tendre bonté! Aux soldats qui le saisissent et l'enchaînent : « Si c'est moi que vous cherchez, ne touchez pas à mes disciples [2]. » Quelle autorité de la part d'un vaincu! — Au peuple qui le suit sur le chemin du Calvaire : « Ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur vous, car il viendra pour vous des jours mauvais [3]. » Quelle abnégation de soi-même! Quelle charitable compassion! — Au valet qui le soufflette et lui dit brutalement : « Est-ce ainsi qu'on parle au grand-prêtre? — Si j'ai mal parlé, montrez-le-moi, mais, si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous [4]? » Quelle douceur dans le reproche! Quel appel mesuré au droit et à la justice! Quelle majestueuse possession de soi-même! — A Pilate qui l'interroge sur sa royauté : « Mon royaume n'est pas de ce monde; mes serviteurs eussent combattu pour moi; moi, je suis venu au

1. Matth., cap. XXVI, 49-50. Luc., cap. XXII, 48.
2. Joan., cap. XVIII, 8.
3. Luc., cap. XXIII, 27, 28, 29.
4. Joan., cap. XVIII, 22, 23.

monde pour rendre témoignage à la vérité [1]. » Quelle élévation d'esprit! Quelle absence de toute préoccupation vulgaire, dans un moment où sa mort se décide! — Au larron qui l'implore : « En vérité, en vérité, je vous le dis, vous serez avec moi aujourd'hui dans le paradis [2]. » Quelle souveraineté dans la promesse, quand tout paraît désespéré! — A sa mère et au disciple bien-aimé : « Femme, voilà ton fils. Enfant, voilà ta mère [3]. » Quelle tranquille et touchante prévoyance dans la plus forte tempête de la douleur! — Enfin, sur la tête des bourreaux qui l'injurient : « Mon Père, pardonnez-leur, car ils ignorent ce qu'ils font [4]. » Quelle infinie miséricorde! O mon bien-aimé Jésus, ai-je besoin de miracles? Non, non, faites taire votre puissance, car la prière qui tombe de vos lèvres mourantes surpasse tous les prodiges. Bénir ceux qui vous tuent, c'est l'effet d'un amour sans rivages qu'un cœur d'homme ne pourra jamais contenir.

1. Joan., cap. XVIII, 36, 37.
2. Luc., cap. XXIII, 43.
3. Joan., cap. XIX, 26, 27.
4. Luc., cap. XXIII, 34.

Chaque fois que le Christ martyr parle, il se révèle; mais son silence n'est pas moins lumineux que sa parole. Généralement Jésus se tait dans sa passion; cette circonstance a été relevée par les prophètes, comme le trait caractéristique de son attitude. Cependant, Messieurs, s'il est un fait remarquable dans la vie du Sauveur, c'est la souveraine efficacité de sa parole.

La parole a été dans sa bouche une arme victorieuse, dont il s'est maintes fois servi pour dompter l'opinion et confondre ses ennemis. D'où vient qu'il se tait, quand il est plus que jamais temps de parler? A-t-il donc perdu cette admirable présence d'esprit qui jamais ne lui fit défaut? Non, chaque fois qu'il ouvre la bouche, au palais, au prétoire, c'est pour en donner des preuves. Il est encore, on le comprend, maître absolu de cette force magique qui charme les esprits, entraîne les cœurs et les fait passer subitement du mépris à l'admiration, de la haine à l'amour. Un appel au peuple, dans ce langage simple, nerveux et sublime dont il possédait si bien le secret, eût mis en déroute les complots des pharisiens et changé les malé-

dictions de la foule en hosannas. Cependant il se tait; il se tait, et il est le maître de sa parole, et, par sa parole, il peut se faire une arme des passions populaires. Quel homme, Messieurs, quel homme, en pareille circonstance, eût résisté à la tentation de parler? Mais il est facile de voir que Jésus n'est pas un homme. S'il se tait quand sa parole pourrait le délivrer, c'est qu'il médite un grand dessein; et, parce que je n'en vois pas d'autre que la rédemption du monde par un sacrifice divin, je l'accepte, j'y adore la divinité de mon Sauveur et je m'écrie, avec le Prophète et l'Apôtre : « Il a été immolé parce qu'il l'a bien voulu. » *Oblatus est quia ipse voluit.*

Toutefois, Messieurs, j'avoue que, près de ces grandes et sublimes manifestations, il y a des défaillances. Dans la grotte de Gethsémani, Jésus se trouble, a peur, tombe anéanti et semble demander grâce à son Père. Sur la croix, il pousse un cri de détresse et se plaint de son abandon. L'impiété, plus attentive à ces passagères faiblesses qu'aux prodiges, en profite pour amoindrir le noble et divin martyr, et le réduire à des proportions humaines. Elle se dé-

lecte dans cette œuvre hypocrite et malhonnête. Elle fait du Christ agonisant je ne sais quel beau garçon débordé par ses projets, abattu devant l'insuccès, maudissant son âpre destinée, pleurant bêtement les beaux champs qu'il ne verra plus, les fontaines où il n'ira plus boire, les femmes qu'il aurait pu épouser. Vulgaire chapitre le roman qu'on pourrait intituler : illusions perdues ! Sur la croix, c'est le désespoir mêlé au regret de souffrir pour une race vile [1]. Et l'on appelle cela de la critique ! Mais, il me semble, Messieurs, que le premier devoir de la critique est de se conformer à cette inflexible règle des jugements historiques qui défend de jamais faire mentir un héros à lui-même, quand cela est possible. Or, Jésus-Christ se mentirait à lui-même, si cette prostration de forces dont on se sert pour accuser son attitude en face de la douleur n'était que le résultat de déceptions vulgaires. — Ne savons-nous pas qu'il a prédit sa mort avec calme, qu'il l'a désirée avec passion ; et quand la mort, fidèle à ses prévisions, vient au-devant de ses désirs, il s'en étonnerait comme d'une surprise

1. E. Renan, *Vie de Jésus*, ch. XXIII et XXV

et la repousserait comme un lâche! Qui pourrait le croire?

Et, cependant, les apparences sont là L'impiété les exploite à sa manière ; mais la foi chrétienne les explique, et, je ne crains pas de le dire, la noble et saine critique est de son côté. Oui, dit-elle, oui, Jésus est accablé; Jésus va mourir de tristesse et de peur, s'il n'est miraculeusement soutenu; Jésus a le cœur brisé de son suprême délaissement; mais, plus la défaillance est profonde, plus je crois qu'il est Dieu. Le calice de ses maux, il ne le verrait pas, s'il n'était doué d'une pénétration divine; et, s'il ne voyait que lui, il serait moins triste et moins épouvanté. Mais il voit aussi le calice de nos iniquités. Quarante siècles de péchés l'ont précédé et le menacent. Quarante siècles le suivront peut-être, et il y voit prophétiquement toutes les ingratitudes dont sera payé son amour infini. Il lit, à travers les ruisseaux de larmes qui coulent de ses yeux, les pages sinistres où sera écrit son déshonneur. Blasphèmes, sacrilèges, rébellions, débauches de l'esprit, du cœur et des sens, vous étiez là pour insulter, par votre ironique persévérance, à son

dévouement et à ses immolations. Vous étiez là, Messieurs, j'étais là, ô mon Jésus, moi, votre prêtre, moi, votre religieux, et nos trop nombreuses fautes, nos trop longues ingratitudes pesaient de tout leur poids sur votre cœur adorable. Ah ! tombez dans la poussière, appelez votre Père au secours de la nature humaine que la divinité accable de sa prescience ; plaignez-vous d'être abandonné pour tant et de si grands misérables ; plus je vous verrai humilié et brisé, plus j'entendrai se tourmenter les flots de vos saintes passions, plus vous serez pour moi le Dieu que je veux adorer et aimer.

Ce n'est pas tout, Messieurs ; le Christ martyr voit encore venir après lui d'immenses légions de souffrants et de crucifiés, qui ont besoin d'un grand exemple. Il faut apprendre à ces victimes prédestinées comment on se relève des accablements de la douleur, comment, après avoir prié Dieu de nous délivrer du mal, on doit lui dire avec abandon : « que ta volonté soit faite ; » comment, après d'épouvantables prostrations, on s'écrie, *Surgite eamus* : « debout, marchons ; » comment, après avoir exhalé

amoureusement sa plainte dans le sein de Dieu, on lui livre son âme. *Pater in manus tuas commendo spiritum meum.* Voilà pourquoi, Messieurs, Jésus veut être faible. Mais, vous l'entendez bien, vous le comprenez bien, les défaillances du grand martyr sont des actes ordonnés, des ombres bienfaisantes autour de ses sublimes manifestations, des prodiges d'amour, des miséricordes divines.

Et maintenant, mourez, mon Christ bien aimé, mourez; rien ne m'étonne plus dans votre faiblesse, tout me ravit dans votre force. Avec ceux qui ont entendu sur le Golgotha la dernière clameur de votre bouche adorable, je m'écrie : « Cet homme était vraiment le Fils de Dieu : *Vere Filius Dei erat iste.*

III

Messieurs, lorsqu'un homme est mort et que disparaît sa livide dépouille, que peut-on attendre ou craindre de lui? S'il a été bon comme la providence, ses mains raides et glacées ne s'ouvriront plus pour obéir à son cœur; s'il a fait

trembler l'humanité, son œil éteint et ses lèvres immobiles ne serviront plus désormais une âme farouche et tyrannique. Chairs profanées par la corruption, os humiliés dans la poussière, vous n'êtes plus rien qu'une lugubre dérision semblable au néant; sanctuaire d'une âme bienfaisante ou terrible, on a pitié de vous, on vous oublie. L'oubli et la pitié, voilà qui vous étouffe plus sûrement que la froide pierre du sépulcre. — Non, des morts il ne reste plus rien, rien; si ce n'est, par privilège, et de temps en temps, sur les pages avares de l'histoire, des noms, dont chaque jour qui s'écoule semble consacrer l'impuissance. Cependant, un homme est tombé, il y a dix-huit siècles, tombé comme un rebut dans la moisson des vivants, et voilà qu'hier, aujourd'hui et toujours, sa triste image et son souvenir saisissent le cœur humain et le pénètrent d'une profonde et constante impression. D'où cela vient-il? Je vous le demande, à vous qui avez peut-être oublié tous vos morts, à vous qui ne pouvez pas échapper à l'influence posthume de ce supplicié.

Voyez donc! Le Christ est mort sur le gibet

des infâmes, et la conclusion de ce drame horrible qui, dans la pensée de ses ennemis, devait faire éternellement justice de sa gloire et de sa force, se poursuit indéfiniment, à travers les siècles, avec la même alternative qu'au jour solennel où le forfait des juifs fut consommé. Prodige admirable! d'autant plus admirable qu'il est indestructible : Jésus crucifié et comme près de mourir est toujours debout entre ses amis et ses ennemis, produisant toujours sur eux le même effet : sublime provocateur, ineffable consolateur pour les uns; horreur et tourment pour les autres.

On avait dit, en le voyant mourir : Le blasphème est vaincu ; et voilà qu'il prouve encore sa divinité, avec autant d'évidence qu'à l'heure suprême où il expirait, couronné par les prophéties, illuminé par les miracles, resplendissant de ses vertus.

Voulez-vous vous en convaincre, Messieurs? Prêtez l'oreille et écoutez cette strophe triomphale que chante l'humanité chrétienne :

Crux fidelis, inter omnes
Arbor una nobilis !
Nulla silva talem profert,

Fronde, flore, germine.
Dulce lignum, dulces clavos,
Dulce pondus sustinet[1].

« O croix fidèle, arbre unique par ta noblesse, nul bois n'a jamais porté de fruit semblable à celui qu'on voit pendre à tes rameaux sanglants ! Tout y est doux, le bois, les clous et le poids qu'ils soutiennent. » — C'est une foule immense qui chante ainsi, Messieurs. Dans cette foule immense, je vois des millions de martyrs de tous les âges et de toutes les conditions, qui ont affronté les plus horribles souffrances pour unir le témoignage de leur sang au témoignage du sang de Jésus-Christ, et affirmer ainsi sa divinité. La nature, par toutes ses voix les plus touchantes et les plus persuasives, protestait contre leur sacrifice, mais ils ont entendu le cri du grand martyr : « Debout, marchons : » *Surgite eamus*, et ils ont répondu : « Armons-nous de patience et courons au combat qui nous est proposé, les yeux fixés sur l'auteur et le consommateur de notre foi, Jésus, qui, au lieu de la joie qu'il pouvait se promettre, a méprisé l'ignominie et enduré le supplice de la croix. »

1. Hymne de la Passion.

Près des martyrs, je vois les pénitents, austères amants de la douleur, qui, pour crucifier leur chair, ont inventé des tourments dont la délicatesse mondaine se scandalise. Les abstinences, les jeûnes, les haires, les cilices, les chaînes, les verges cruelles, ont servi d'instruments à ces sublimes bourreaux, pour graver, en leur corps, l'image des saintes torture qu'ils ont contemplées sur la croix. « Le Chris a souffert, disaient-ils, pour nous servir d'exemple, afin que nous suivions ses traces. Comme ce vaillant capitaine, allons à la gloire par la passion. Comme ce miséricordieux rédempteur, immolons-nous volontairement, et sauvons le monde par nos douleurs. »

Après les pénitents, ce sont les affligés. Grand Dieu, quelle légion de cœurs meurtris par l'injustice, l'ingratitude, le mépris, l'injure, le désenchantement! Que d'yeux en larmes, que de vies penchées vers le désespoir! Trop souvent rebutées, les consolations humaines n'osent plus approcher de ces infortunés, mais, dès qu'ils se tournent vers le crucifié, une voix tendre les appelle : « Venez vous tous qui êtes écrasés par le poids de vos peines, venez à moi

et je vous consolerai. » Et ils viennent, et, dans l'embrassement du grand martyr de l'injustice et de l'ingratitude, du plus méprisé et du plus maltraité des hommes, ils échangent leurs maux contre de mystérieuses promesses qui donnent à leur âme, tout à l'heure inconsolable, la force de vivre et de souffrir encore.

Vous aussi, pauvres pécheurs, plus nombreux que les martyrs, les pénitents et les affligés, vous accourez au pied de la croix. Ployée sous le fardeau de ses iniquités, votre âme tremblante cherche un refuge contre la justice divine, entre les bras du supplicié qui a promis le paradis au voleur pénitent et pardonné à ses bourreaux. Quand vous avez baisé ses plaies et murmuré, à travers les sanglots de votre repentir, ces douces et consolantes paroles : « Voici l'agneau de Dieu, voici celui qui efface les péchés du monde, » vous vous relevez le cœur confiant, et tout prêts à marcher dans une sainte nouveauté de vie.

Quels prodiges! Messieurs, j'en appelle à votre haute raison et à votre bonne foi. Qu'elles me disent, s'il est possible qu'un homme, comme vous et moi, mort depuis dix-huit cents

ans, produise ces grands effets de force et de consolation? Non, mille fois non, cela n'est pas possible. Les effluves qui s'échappent de la croix sont des effluves surhumaines. Dans la foule immense de ceux qu'il provoque à l'héroïsme et relève des abattements de la douleur et de l'humiliation du péché, le Christ martyr démontre perpétuellement sa divinité.

L'impie, lui-même, vient renforcer cette démonstration. Les mépris qu'il affecte dissimulent mal la mystérieuse crainte qui l'agite et les tourments qu'il éprouve, en face du crucifié. Il le hait d'une haine furieuse et impitoyable. On l'a vu s'acharner contre d'inoffensives représentations et les mutiler avec rage, comme s'il voulait en finir avec un être vivant; on l'a vu entrer dans les écoles, et soustraire aux enfants, qui l'adorent, la vue du crucifix. Pourquoi donc? S'agissait-il de faire disparaître un emblème politique, perpétuant le souvenir d'un régime odieux? Mais, de ses bras étendus, le crucifié bénit et protège tous les régimes honnêtes. Fallait-il assurer les droits de la libre pensée? Mais n'est-ce pas la libre pensée qui a représenté le Christ donnant la main à

Socrate et à Jean-Jacques Rousseau? N'est-ce pas la libre pensée qui a appelé le Christ l'incomparable prédicateur de la fraternité, l'ennemi des tyrannies, le révolutionnaire transcendant? Et, puisqu'on a la prétention de tout laïciser, le Christ est-il autre chose, aux yeux de la libre pensée, qu'un grand et illustre laïc, qui a fondé le culte pur, la religion sans prêtre et sans pratiques extérieures?

Ah! oui, l'on a écrit cela; mais, quand arrivent les heures d'action, le fond de l'âme se montre. C'est à Dieu qu'on en veut, c'est la pensée de Dieu qu'on prétend écarter de l'enseignement et des mœurs publiques, et, poussé par un instinct fatal, l'impie s'écrie : Enlevons les croix. On demandait à un misérable, y a-t-il des dieux? Oui, répondait-il, et la preuve c'est que je les hais. Eh bien, Messieurs, si je demande à l'impie : Jésus-Christ est-il Dieu? Sa conduite me répond : Vous le voyez bien, puisque je l'abhorre et que j'enlève les croix partout où je veux supprimer Dieu.

Vous ne permettrez pas qu'il triomphe, ô mon Sauveur. Pourtant, si ce malheur arrivait, venez vous réfugier dans nos cœurs. Nos cœur

seront des Gethsémani, où vous pourrez pleurer en silence sur les ingratitudes de l'humanité, des Golgotha, où vous pourrez crier à l'aise : O hommes, pourquoi m'avez-vous abandonné?

Mais, non, cher martyr, vous ne serez pas abandonné, votre croix restera debout, exemple éternel, provocation sublime, source ineffable de consolation; debout pour fortifier les vaillants, soulager les malheureux et rassurer les pécheurs. Faites-nous en ressentir aujourd'hui la divine vertu.

O mort adoré! dont le dernier soupir fut un miracle, je veux un prodige avant de quitter ce peuple qui m'écoute. Touchez les cœurs, jusqu'ici rebelles à votre grâce, et qu'ils emportent, avec le repentir, une bonne promesse de votre miséricorde pour leur salut, depuis si longtemps compromis par l'impénitence.

O mort prophétisé! ô prophète immolé! accomplissez aujourd'hui une prophétie. Il a été dit que vous êtes venu pour le salut d'un grand nombre. Faites que ce grand nombre soit ici; que tous ceux qui viennent d'entendre ma parole, hélas! si imparfaite, se retirent avec une

grâce tombée de vos plaies sacrées dans les flots de votre précieux sang.

Jésus crucifié! Mon grand Dieu et mon doux ami! donnez-moi des âmes. J'ai soif de vous voir adoré et aimé par tous les hommes.

QUARANTE-HUITIÈME CONFÉRENCE

VIE DE JÉSUS. LE TRIOMPHATEUR

QUARANTE-HUITIÈME CONFÉRENCE

VIE DE JÉSUS. — LE TRIOMPHATEUR.

Messeigneurs, Messieurs[1],

En traitant la question des infirmités de Jésus-Christ, nous avons dit, avec saint Thomas, qu'elles avaient pour but de prévenir les appréhensions qu'une chair investie de privilèges surhumains, dédaigneuse de nos besoins et protestant contre nos misères, n'eût pas manqué de faire naître dans nos âmes trop sensibles aux impressions du merveilleux. Le Christ souffrant affirme mieux qu'un Christ glorieux la vérité de son incarnation, et nous convainc de la réalité des liens fraternels qui l'unissent à l'humanité. — Dans ce genre de démonstration, la mort va jusqu'à

1. Mgr Richard, coadjuteur de Paris; Mgr Ravinet, ancien évêque de Troyes.

la suprême évidence. Si Jésus-Christ, même après avoir vécu comme tout le monde, se fut évanoui tout à coup, fuyant la porte lugubre et redoutable par où disparaît toute vie humaine, on aurait pu craindre encore qu'il ne fût un fantôme. Cette crainte n'est plus possible sans folie, dès qu'on est en présence de son corps livide et inanimé, pieusement descendu de la croix par des mains amies, enveloppé d'un linceul et déposé dans un sépulcre[1]. Mais peut-être, aussi, la démonstration est-elle trop forte. La mort prouve trop. Si l'homme s'y révèle, on n'y voit plus le Dieu, malgré les signes qu'il vient de donner de sa grandeur infinie.

C'est bien ainsi que l'entendent les Juifs. C'est dans le dessein d'étouffer toutes les preuves importunes que le Christ a données de sa divinité, qu'ils s'emparent de son tombeau, munissant du sceau de l'État la pierre

1. Conveniens fuit Christus mori ad ostendendum veritatem naturæ assumptæ, sicut enim Eusebius dicit : Si aliter post conversationem cum hominibus evanescens subito evolaret fugiens mortem, ab omnibus compararetur phantasmati. (Summ. theol., III P., quæst. 50, a. 1.)

qui le ferme, et l'entourant de gardiens chargés d'écarter les voleurs sacrilèges qui prétendraient exploiter un enlèvement furtif au profit de l'erreur.

Vaines précautions de l'aveuglement, de la haine et de la lâcheté. Faites votre devoir, soldats, veillez bien, vous n'empêcherez rien, car la force qui doit vous ravir le cadavre, près duquel vous montez la garde, n'est pas autour du sépulcre ; elle est dedans. L'heure va bientôt venir ; une nuit, un jour, une nuit encore : L'heure est venue. La terre tremble, l'ange descend des cieux et renverse la lourde pierre qui cache, à tous les yeux, les mystères de cette tombe bénie. Regardez ! il n'y a plus rien. L'humanité du Sauveur est déjà partie, et vient de couronner, par son triomphe sur la mort, les prodiges de sa vie terrestre.

Messieurs, voici, pour cette année, le dernier objet de mon enseignement. Je veux vous bien pénétrer de la vérité du triomphe de Jésus-Christ, afin que vous en puissiez contempler et goûter, plus à l'aise, les divines splendeurs et les divins bienfaits.

I

La vérité du triomphe de Jésus-Christ sur la mort est affirmée par les Évangélistes, en ces termes : « Le Christ est ressuscité comme il l'a dit : » *Surexit sicut dixit :* « Le Seigneur est vraiment ressuscité : » *Surrexit dominus vere.*

Comme la naissance, la prédication, la doctrine, les miracles, la passion et la mort du Sauveur, sa résurrection a été annoncée par les prophètes. « Son sépulcre sera glorieux [1], » avait dit Isaïe. Et David, priant au nom du Messie : « O Dieu, tu n'abandonneras pas mon âme dans le sombre abîme, tu ne permettras pas que ton saint connaisse la corruption [2]. » Mais personne n'a prédit le triomphe de son humanité martyrisée aussi clairement que le Christ lui-même. « Détruisez ce temple, disait-il, en parlant de son

1. Et erit sepulcrum ejus gloriosum. (Cap. XI, 10.)
2. Non derelinques animam meam in inferno : nec dabis sanctum tuum videre corruptionem. (Psalm., XV.)

corps, et je le rebâtirai en trois jours [1]. » Et aux pharisiens hypocrites qui lui demandent un prodige dans les cieux : « Cette génération perverse et adultère veut un signe; elle n'en aura pas d'autre que celui du prophète Jonas; car, comme Jonas est resté trois jours et trois nuits dans le ventre de la baleine, de même le Fils de l'homme restera trois jours et trois nuits dans le sein de la terre [2]. » Et à ses disciples, cette fois sans parabole et sans mystère : « Les Juifs livreront le Fils de l'homme aux gentils, qui se moqueront de lui, le flagelleront et le crucifieront; mais il ressuscitera le troisième jour. — Après que je serai ressuscité, j'irai devant vous en Galilée [3]. » Trop épouvantés par les scènes douloureuses de la passion, les

1. Solvite templum hoc et in tribus diebus excitabo illud. (Joan., cap. II, 19. Matth., cap. XXVI, 61. Marc, cap. XIV, 58.)

2. Generatio mala et adultera signum quærit; et signum non dabitur ei, nisi signum Jonæ prophetæ. Sicut enim fuit Jonas in ventre ceti tribus diebus, et tribus noctibus : sic erit Filius hominis in corde terræ tribus diebus et tribus noctibus. (Matth., cap. XII, 39-40.)

3. Et tertia die resurget. Ibid., cap. XVII, 22, XX, 19 Marc., cap. IX, 30, X, 34. Luc., cap. XVIII, 33.) Postquam resurrexero, præcedam vos in Galilæam. (Matth., cap. XXVI, 32.)

apôtres ont oublié cet oracle si précis ; mais les Juifs s'en souviennent, et, croyant prévenir une erreur, ils se préparent une honte. « Seigneur, disent-ils à Pilate, nous nous rappelons que ce séducteur a dit, pendant qu'il vivait : je ressusciterai le troisième jour. Faites donc garder son sépulcre, de peur que ses disciples ne viennent l'enlever, et ne disent au peuple : il est ressuscité d'entre les morts [1]. »

Voilà la prophétie, Messieurs. En regard de cette prophétie, lisez le récit évangélique. Il est écrit sans art, et, je dois le dire aussi, sans enthousiasme, mais avec un tel accent de candeur et de sincérité que vous y sentirez la vérité déborder, et qu'il vous semblera, comme à moi, que l'aveuglement et la mauvaise foi peuvent seuls résister à ses impérieuses sollicitations. Point de tableaux, si ce n'est une courte description de la descente

1. Domine, recordati sumus, quia seductor ille dixit adhuc vivens : Post tres dies resurgam. Jube ergo custodiri sepulcrum usque in diem tertium : ne forte veniant discipuli ejus et furentur eum, et dicant plebi : surrexit a mortuis. (Matth., cap. XXVII, 63-64.)

de l'ange, de l'ouverture du sépulcre et de l'épouvante des soldats, racontées sans doute aux apôtres par un garde converti [1]. Après cela, une suite de narrations sans ordre et sans dessein, naïve reproduction de ce qui a été vu et entendu. C'est Madeleine, qui, dans l'empressement de son amour, précède l'aurore pour voir la tombe de son cher maître, et qui, apercevant la pierre renversée, s'enfuit bouleversée vers les apôtres, et s'écrie : « Ils ont enlevé le Seigneur, et je ne sais où ils l'ont mis [2] ! » Ce sont les apôtres Pierre et Jean, qui courent au sépulcre pour se rendre compte de cette profanation, et qui reviennent tristement, convaincus qu'elle s'est accomplie, bien qu'ils aient vu le suaire et les bandelettes pliés avec soin ; car, dans leur trouble, ils ne se rappellent pas que l'Écriture a dit qu'il fallait que le Christ ressuscitât d'entre les morts. Ce sont les anges, qui rendent témoignage du triomphe de leur roi : « Le Seigneur, que vous cherchez, n'est plus ici ; il est

1. Matth., cap. XXVIII, 2-4.
2. Joan., cap. XX, 1-2.

ressuscité comme il l'a dit, et va vous précéder en Galilée, c'est là que vous le verrez[1]. » Et puis les apparitions, qui se succèdent et se déroulent, d'un jour à l'autre, plus claires, plus saisissantes, plus irrésistibles.

Mon cœur me dit que, dans ces apparitions, Jésus n'a pas oublié sa mère bien aimée. Les Évangélistes se taisent sur ce mystère. L'humilité de Marie a voulu le cacher, et son exquise discrétion lui a fait, sans doute, penser que le témoignage d'une mère, si pleine du souvenir de son fils, si appliquée à contempler en son cœur son image adorée, pouvait être suspect. Mais voici que Madeleine, retournée au tombeau, près duquel elle se lamente, entend une voix chère qui l'appelle par son nom : Marie! Un homme est debout devant elle ; elle se précipite vers lui, en criant : « Mon bon maître ! *Rabboni!* » Ne me touche pas, lui dit Jésus, car je ne suis pas encore monté vers mon Père ; mais va trouver mes frères, et dis leur : « Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu. »

1. Joan., cap. XX, 3-9.

Et voilà la pécheresse régénérée, devenue le premier apôtre de la résurrection. « J'ai vu le Seigneur, dit-elle aux disciples: » *Vidi Dominum* [1]. Faible témoignage! Son amour ne l'a-t-il pas trompée? Non, car elle n'est pas seule. Les saintes femmes, muettes et tremblantes, reviennent du tombeau où elles ont vu les anges du ciel et entendu leur témoignage. Sur le chemin, Jésus vient à leur rencontre : « Bonjour! » leur dit-il : *Avete.* A sa voix, à son regard, elles reconnaissent leur doux maître, se jettent à ses pieds, les embrassent, et adorent. « Ne craignez pas, leur dit Jésus, allez et dites à mes frères qu'ils se rendent en Galilée. Là, nous nous reverrons [2]. » Mais ce sont toujours des femmes, et les femmes ont tant d'imagination! N'ont-elles pas rêvé? Faut-il croire à leur parole? Voilà ce que disent les apôtres. Eh bien! l'heure des hommes est venue. Le chef du collège apostolique, Pierre, a vu le Maître. Le bruit de cette apparition se répand parmi les disci-

1. Joan., cap. xx, 14-18.
2. Matth., cap. xxviii, 9-10.

ples : *Dominus surrexit vere et apparuit Simoni*[1]. Presque en même temps, sur la route de Jérusalem à Emmaüs, deux voyageurs conversent avec un mystérieux pèlerin, qui leur reproche leur incrédulité. Leurs cœurs s'échauffent à sa parole pleine d'un feu divin, et, le soir venu, assis près de lui à la même table, le voyant rompre le pain comme à la dernière cène, ils s'écrient : C'est lui! Mais, déjà, le Christ a disparu. Vite, ils rentrent à Jérusalem pour raconter leur bonheur. Ils trouvent les disciples assemblés, partagés entre la stupeur et la joie, et doutant encore[2]. Pendant qu'ils échangent leurs tumultueuses impressions, où domine encore la tristesse, Jésus, à travers la porte close, entre dans le cénacle et paraît au milieu d'eux, disant : « La paix soit avec vous. » Pris de trouble et de frayeur, ils croient voir un esprit. « Rassurez-vous, leur dit le Sauveur. Un esprit n'a ni chair ni os. Voici mes pieds et mes mains, c'est bien moi. Voyez et touchez. » Et, parce qu'ils ne croient pas encore, Jésus s'assied au milieu d'eux et

1. Luc., cap. XXIV, 34.
2. Luc. cap. XXIV, 13-35 Marc., cap. XVI, 18.

leur demande à manger. Il n'avait fait que passer dans les autres apparitions, ici il reste, converse, explique les Écritures, fait déborder la joie, et se retire en donnant, encore une fois, sa paix, et en promettant son Esprit-Saint[1].

Cependant, Thomas n'a point assisté à cette consolante et sainte soirée. Cœur ardent, mais tête dure, il ne veut point croire, s'il ne voit, dans les mains du Sauveur, l'empreinte de ses clous, s'il ne met ses doigts dans la plaie qu'ils ont faite, et sa main dans le côté que la lance a entr'ouvert. En vain les disciples le pressent : « Nous avons vu le Seigneur : » *Vidimus Dominum.* Il ne veut pas se laisser convaincre : « Je ne croirai pas : » *Non credam.* Bienheureux entêtement, qui vaut au monde la plus touchante et la plus irrésistible des manifestations. Huit jours après, Jésus entre encore au cénacle, à travers les portes fermées, et, après avoir donné sa paix, il s'adresse à Thomas : « Mets là ton doigt, dit-il, et vois mes mains. Approche ta main, et

1. Luc., cap. XXIV, 36-49. Joan., cap. XX, 19-24.

mets-la dans mon côté. Et maintenant, je t'en prie, ne sois plus incrédule, mais aie la foi. » Et Thomas s'écrie : « Tu es mon Seigneur et mon Dieu. » — « Tu as cru, reprend le Sauveur, parce que tu as vu ; bienheureux ceux qui croient sans voir [1]. »

C'est assez de ces apparitions pour créer dans la bouche des apôtres un témoignage irrécusable ; mais Jésus ne veut pas quitter la terre sans visiter et honorer de sa présence glorieuse la Galilée, patrie de sa jeunesse, de ses premières prédications et de ses premiers prodiges. Il y précède les chers amis à qui il avait donné rendez-vous, et leur apparaît sur le bord du lac où ils pêchent. « Enfants, dit-il, avez-vous quelques provisions? » « Rien, » répondent-ils, « Jetez donc votre filet du côté droit de la barque, et vous trouverez. » Et voilà qu'ils ne peuvent plus le retirer, tant il est rempli. A cette répétition de la pêche miraculeuse, Jean s'écrie : C'est le Seigneur, et Pierre se jette à la nage pour le rejoindre. — Encore une fois, le Sauveur

1. Joan., cap. xx, 24-29.

mange et converse avec les siens. Il demande à Pierre une triple confession d'amour, en expiation de son triple renoncement, et lui rappelle qu'il est le pasteur suprême des agneaux et des brebis de son bercail [1].

Jusqu'ici les saintes femmes, deux disciples et les onze apôtres, seulement, ont vu le Christ ressuscité. Ce n'est pas assez. Jésus convoque sur une montagne de Galilée tous ceux qui ont gardé son souvenir. Ils sont là près de cinq cents [2]; et, devant cette foule assemblée, le maître prononce les solennelles paroles qui créent l'apostolat perpétuel : « Allez, enseignez les nations. Voilà que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles [3]. »

Enfin, le temps presse; il faut que Jésus retourne à son Père. Une fois encore, il se montre à ses disciples qu'il a renvoyés à Jérusalem. Après leur avoir donné ses dernières instructions et promis la prochaine effusion

1. Joan., cap. XXI, 1-23.

2. Deinde visus est plus quam quingentis fratribus simul, ex quibus multi manent usque adhuc, quidam autem dormierunt. (I Cor., cap. XV, 6.)

3 Matth., cap. XXVIII, 16-20 Marc., cap. XVI, 14-18.

de son Esprit, il les conduit au mont des Oliviers. Là, il les bénit, et s'élève vers les cieux, pendant qu'ils contemplent sa marche triomphale jusqu'à ce qu'une nuée lumineuse vienne le dérober à leurs yeux ravis [1].

Messieurs, voilà en substance le récit évangélique des apparitions du Christ ressuscité. J'y ai omis, pour ne pas nous attarder, une foule de détails d'une naïveté charmante et d'une adorable simplicité. Mais, tel que vous venez de l'entendre, ressemble-t-il à une invention ou à un témoignage ? J'en appelle à votre bon sens et à votre sincérité. Pour peu que vous connaissiez l'esprit humain, vous direz : c'est un témoignage. Un prodige, comme celui de la résurrection spontanée du Christ, s'il eût été inventé par l'esprit humain, porterait sa marque de fabrique. On y verrait le fantastique se mêler au grandiose, les sentiments exaltés et les fortes passions s'agiter tumultueusement, la crédulité aller au devant des manifestations, enfin, l'imagination créer des tableaux séduisants et des scènes à effet. Rien

1. Luc., cap. XXIV, 50-53. Marc., cap. XVI, 19. Act., cap. I, 2-12.

de pareil dans l'Évangile; mais des narrations brèves et dépouillées de tout artifice; un récit sans autre ornement que l'extraordinaire même des faits, racontés comme on raconte les choses les plus ordinaires, avec une placidité que le merveilleux ne peut déconcerter; enfin, une absence totale de ravissement et d'enthousiasme, là où les plus froides natures n'eussent pas manqué de manifester leur trouble et leur émotion. En présence de ce phénomène unique dans l'histoire des monuments de l'esprit humain, une âme réfléchie se sent écrasée sous le poids de cette pensée à double pression : le récit évangélique de la résurrection est trop simple pour que le fait ne soit pas vrai : le fait de la résurrection était trop vrai pour que le récit n'en fût pas simple.

Dans la simplicité du récit, admirons, Messieurs, avec saint Thomas, la miséricordieuse et sage économie des apparitions. La femme y est conviée d'abord, afin que celle qui fut jadis, auprès de l'homme, la messagère de la mort réparât son premier crime, en devenant l'apôtre de la vie, et reçût, dans ce glorieux ministère, l'absolution de son ignominie

et de la malédiction qu'elle avait encourue[1]. L'homme s'y montre rebelle à la foi, afin que son incrédulité providentielle détermine un progrès de manifestations, par lequel l'esprit humain est entraîné jusqu'à la parfaite et impérieuse conviction. En effet, à mesure que les apparitions se multiplient, elles se prolongent. Nous voyons s'accroître successivement le nombre des témoins de un jusqu'à cinq cents. Les preuves s'accumulent, et le Christ se révèle tout entier. C'est bien le Fils de l'homme, le même que celui qui a vécu au milieu des hommes : on le voit, on l'entend, on touche et on baise ses membres saints; il parle, il salue, il converse, il rompt le pain, il mange. C'est bien le même martyr que celui qui est mort sur la croix : on contemple les cicatrices de ses plaies, on met la main dans son côté. C'est bien le même docteur que celui

1. Ideo autem primo mulieribus apparuit, ut mulier, quæ primo nuntium mortis ad hominem detulit, primo etiam vitam resurgentis Christi in gloria nuntiaret; unde Cyril dicit : Fœmina quæ quondam mortis fuit ministra venerandum resurrectionis mysterium prima percipit, et nuntiat · adeptum est igitur fœmineum genus, et ignominiæ absolutionem et maledictionis repudium. (Summ. theol., III, P. quæst. 55, a. 1, ad. 3.)

qui enseignait ses disciples et le peuple : il cite les Écritures qui ont parlé de lui, et en explique le témoignage. C'est bien le même Dieu que celui qui commandait à la nature : il manifeste encore sa toute-puissance par des miracles [1]. Oui, c'est bien lui. Cependant, il ne veut pas qu'on croie qu'il est revenu à une vie mortelle, comme ceux qu'il ressuscitait jadis.

1. Argumenta fuerunt sufficientia ad ostendendam veram resurrectionem et gloriosam. Quod autem fuerit vera resurrectio, ostendit uno modo ex parte corporis. Circa quod tria ostendit : Primo quidem quod esset corpus verum et solidum, non corpus faantasticum vel rarum, sicut est aer. Et hoc ostendit per hoc, quod corpus suum palpabile præbuit. Unde ipse dicit Luc. ult. Palpate et videte quia spiritus carnem et ossa non habet, sicut me videtis habere. Secundo ostendit, quod esset corpus humanum, ostendendo eis veram effigiem, quam oculis intuerentur. Tertio ostendit eis, quod esset idem numero corpus, quod prius habuerat, ostendendo eis vulnerum cicatrices. Unde ut legitur Luc. ultimo : Dixit eis, videte manus meas et pedes meos, quia ego ipse sum. Alio modo ostendit eis veritatem suæ resurrectionis ex parte animæ, iterato corpori unitæ. Et hoc ostendit per opera triplicis vitæ. Primo quidem per opus vitæ nutritivæ in hoc quod cum discipulis manducavit et bibit : ut legitur Luc. ult. Secundo per opera vitæ sensitivæ, in hoc quod discipulis ad interrogata respondebat, et præsentes salutabat : in quo ostendebat se et videre et audire. Tertio per opera vitæ intellectivæ, in hoc quod eis loquebatur, et de Scripturis disserebat. Et ne quid deesset ad perfectionem manifestationis. ostendit etiam se habere divinam naturam,

Il apparaît et il disparaît[1]. Assez manifesté pour convaincre la raison, enveloppé néanmoins de mystère pour nous laisser le mérite de la foi.

Ainsi étudié, Messieurs, le fait de la résurrection du Christ s'impose déjà, et nous sommes en droit de demander, à ceux qui le nient, de sérieux efforts et de savantes recherches pour le réfuter. Eh bien ! le croiriez-vous ? L'incrédulité, dans ses critiques, n'est, nulle part, plus faible, plus piteuse, plus misérable qu'à l'encontre de ce miracle transcendant. Contre toutes les lois de la stratégie intellectuelle, la vivacité et la puissance de ses attaques diminuent en proportion de l'importance du fait qu'il s'agit de démolir. Pas un seul argument

per miraculum quod fecit in piscibus capiendis, et ulterius per hoc quod eis videntibus ascendit in cœlum : quia ut dicitur, Joan., III : Nemo ascendit in cœlum, nisi qui descendit de cœlo, Filius hominis qui est in cœlo. Gloriam etiam suæ resurrectionis ostendit discipulis, per hoc quod ad eos, januis clausis, intravit. (Summ, theol., III P., quæst 55, a. 6 c.)

1. Ad gloriam resurgentis manifestandam, noluit continue conversari cum eis, sicut prius fecerat, ne videretur ad talem vitam resurrexisse, qualem prius habuerat. (Summ theol., III P., quæst. 55, a. 3, c.)

historique, comme le remarque judicieusement un critique allemand, mais deux ou trois hypothèses puériles, que se passent, de siècle en siècle, les ennemis du Christianisme, depuis les vaines tentatives de Celse et de Porphyre : Pour les uns, la mort apparente du Christ; pour les autres, un enlèvement furtif. L'apologétique chrétienne avait beau jeu contre ces suppositions gratuites. Elle aurait pu se contenter de les mépriser; mais, comprenant l'immense valeur du fait de la résurrection, dans l'ensemble des preuves qui établissent la divinité de Jésus-Christ, elle n'a rien négligé pour démontrer que la mort apparente et l'enlèvement furtif étaient les deux plus fortes sottises que pût imaginer l'esprit d'incrédulité, en quête d'objections. Elle a patiemment étudié la nature des supplices auxquels le Christ a été soumis, dans leurs rapports avec les résistances de la vie humaine; elle a compté les coups, jaugé les plaies, recueilli tout le sang répandu; elle a suivi toutes les phases de l'ensevelissement, elle a invoqué le témoignage des bourreaux eux-mêmes; elle a mesuré le sépulcre, pesé la pierre qui le fer-

mait, déterminé le nombre d'hommes qu'il fallait pour la renverser; elle a sondé le sol environnant, pour établir l'impossibilité d'un travail souterrain; elle a interrogé le sommeil des gardes et relevé, dans la loi romaine, les pénalités auxquelles les exposait l'infidélité à leur devoir; elle a mis en présence les passions humaines, pour savoir jusqu'à quel point des ravisseurs, qui commettaient un crime au profit d'une doctrine austère, pouvaient s'entendre entre eux et garder une discrétion qui ne s'est jamais démentie; elle a audacieusement demandé aux juifs une enquête et un jugement sur ces trois crimes énormes : violation sacrilège de sépulture, bris du sceau de l'État, trahison de la consigne militaire, et, ne les ayant point obtenus, elle a décidé victorieusement, qu'il fallait s'en tenir à cette explication si simple et si raisonnable de l'Évangile : « Quelques-uns des gardes vinrent dans la ville et annoncèrent aux princes des prêtres tout ce qui était arrivé. Là-dessus, ils s'assemblèrent avec les anciens du peuple, et, après avoir délibéré, ils donnèrent une grosse somme d'argent aux soldats, disant :

Affirmez que les disciples sont venus la nuit et l'ont enlevé pendant que vous dormiez. Et, si le gouverneur vient à savoir, nous le persuaderons et nous vous mettrons en sûreté. Et les soldats, ayant reçu l'argent, firent ce qu'on leur avait dit [1]. »

Ainsi donc, Messieurs, point de mort apparente, point d'enlèvement furtif; l'apologétique chrétienne a prouvé cela jusqu'à la minutie. Je ne lui en fais pas un reproche. Dans une si grave question, abondance de preuves ne saurait nuire.

Cependant, je mets de côté ces preuves, et je vous prie d'étudier, un instant avec moi, un fait considérable d'où ressort, avec une impérieuse évidence, la vérité du triomphe de Jésus-Christ sur la mort.

Ce fait, c'est la transformation des apôtres. Hommes de basse condition et de pays méprisé, ils étonnent ceux qui les voient en compagnie de l'incomparable docteur dont la parole et les miracles émeuvent la Judée; et ils semblent s'appliquer à justifier cet étonnement par leur ignorance et leur

1. Matth., cap. XXVIII, 11-15.

grossièreté. A chaque instant, Jésus leur rappelle et leur explique les Écritures; du jour au lendemain, ils oublient ce qui leur a été dit. Ils fatiguent, par leurs questions indiscrètes, l'adorable patience du maître qui s'abaisse pour se mettre à leur portée; ils n'entendent rien à la haute spiritualité de son enseignement, et se repaissent d'espérances triviales, toujours en quête de leurs intérêts et des honneurs dont ils croient être comblés bientôt dans le futur royaume d'Israël. Tant que Jésus-Christ domine la foule et confond ses ennemis, ils lui demeurent attachés. Les œuvres merveilleuses qu'ils voient s'accomplir sous leurs yeux, l'amour constant dont ils sont l'objet leur arrachent, de temps en temps, une protestation de foi et de dévouement. Mais, vienne l'heure du monde et des puissances de ténèbres, toute disposition grande et généreuse s'affaisse. La passion et la mort du Christ mettent en pleine lumière leur scandaleuse faiblesse. Tous s'enfuient, se cachent, et refusent, à celui qui les a tant aimés, un témoignage qui confondrait ses accusateurs; le plus honoré d'entre eux s'avilit par

un triple renoncement, un seul est présent à la scène du crucifiement. Qui pourra dire l'impression produite dans leur âme pusillanime par l'écroulement de leurs espérances, et de quelle voix ils s'écrièrent, en apprenant que le tombeau les avait englouties : Tout est perdu!

Abjects aux yeux du monde, ignorants, égoïstes, lâches et désespérés, voilà les apôtres en face du tombeau de l'homme étrange qui les a séduits. Cinquante jours après, Messieurs, ces mêmes hommes, debout et fiers sur les places de Jérusalem, tiennent suspendues à leurs lèvres les foules étonnées et ravies de les entendre citer et interpréter les Écritures, mieux que les *Rabbi* les plus instruits et les plus diserts [1]; ces mêmes hommes s'oublient, pour ne plus travailler qu'à la gloire de leur maître ; ces mêmes hommes demandent, avec autorité, la foi et les adorations du peuple pour le crucifié, et les obtiennent par milliers [2] ; ces mêmes hommes osent dire aux princes des prêtres, aux scribes et aux anciens du peuple :

1. Act., cap. II, 5 et 9. cap. III, 11-26.
2. Ibid., cap II, 41. cap. IV, 4.

« Vous avez tué l'auteur de la vie [1]; » ces mêmes hommes se laissent battre de verges, et s'en vont contents d'avoir souffert quelque chose pour le nom de Jésus; ces mêmes hommes bravent les menaces de mort qui leur commandent le silence, et parlent avec un indomptable courage; ces mêmes hommes ouvrent leurs rangs et y reçoivent le grand Paul, le plus acharné des persécuteurs et, bientôt, le plus éloquent des convertisseurs [2]; ces mêmes hommes méprisent tous les biens de la terre et n'ont plus d'espérance que dans les cieux; ces mêmes hommes se donnent le baiser de paix,et partent à la conquête de l'univers. La Grèce, l'Asie Mineure, la Scythie, la Perse, l'Inde, l'Égypte, la Gaule,l'Espagne, retentissent du bruit de leur grande voix; Rome, centre du monde, voit, dans son sein, s'établir, en maître suprême, l'ancien renégat. Enfin, ces mêmes hommes souffriront tous, et mourront dans les supplices, pour sceller de leur sang leur intrépide témoignage. Bref, Messieurs, les abjects sont transformés en pas-

1. Act., cap. v, 40-41.
2. Ibid., cap. ix, 1-28.

teurs vénérés, les ignorants en maîtres pleins de science, les égoïstes se dévouent, les lâches et les désespérés sont devenus des héros et des saints. Que s'est-il donc passé? — Écoutez.

Si au lendemain d'une de ces tempêtes effroyables qui, descendant des montagnes à la plaine, déchirent la terre, renversent les moissons, déracinent les arbres, et mêlent ensemble mille débris sans forme et sans nom, vous revoyiez, au même endroit, la nature heureuse et souriante, parée de son manteau de verdure et d'épis dorés, vous vous écrieriez : Miracle! Eh bien, voilà le mot révélateur de la transformation des apôtres. Entre ce qu'ils étaient hier et ce qu'ils sont aujourd'hui, un grand prodige s'est opéré; ils nous disent eux-mêmes, dans leurs premières prédications : « Hommes de Judée, habitants de Jérusalem, ce Jésus de Nazareth que vous avez crucifié par les mains des impies, Dieu l'a ressuscité; nous sommes les témoins de ce haut fait [1]. Princes du peuple et anciens, sachez que si nous guérissons, c'est au nom de ce

1. Viri Judæi et qui habitatis Jerusalem universi... Jesum Nazarenum... per manus iniquorum affigentes, interemis-

Jésus de Nazareth que vous avez crucifié et que Dieu a relevé d'entre les morts [1]. » La résurrection! Il ne fallait rien moins que ce coup de soleil divin pour donner aux apôtres la science, le dévouement, l'audace, l'héroïsme, la merveilleuse puissance dont nous les voyons doués; pour expliquer la crainte et la vénération dont ils sont entourés, presque au lendemain de la catastrophe qui les avait anéantis.

Ce n'est point ainsi, cependant, que l'entend la critique. Les apôtres n'ont pas vu leur maître ressuscité, ils ont cru le voir; cela suffit pour expliquer l'étrange changement qui s'est opéré en eux : ce sont des hallucinés.

L'hallucination! voilà, Messieurs, le dernier refuge du rationalisme aux abois. Il se cantonne dans ce phénomène, comme une bête fauve, affolée par la poursuite, dans un maigre buisson qu'elle prend pour un impénétrable

tis... Illum resuscitavit Deus, cujus omnes nos testes sumus. (Act., cap. II, 22, 23-32.)

1. Notum sit omnibus vobis, et omni plebi Israel, quia in nomine Domini nostri Jesu Christi Nazareni, quem vos crucifixistis, quem Deus suscitavit a mortuis, in hoc iste astat coram vobis sanus. (Act., cap. IV, 10.)

fourré. Une vierge vaillante, conduite par les voix d'en haut, délivre son pays de l'oppression des étrangers : hallucination! Une enfant naïve et pure converse avec le ciel : hallucination! Un saint, une sainte sont ravis à la terre et contemplent les mystères divins, lisent dans les âmes, prédisent l'avenir : hallucination! On en a mis partout; et l'habitude en est si bien prise que nous aurions parfaitement le droit de dire à ceux qui nous traitent si obstinément d'hallucinés : « Vous êtes des maniaques, » et nous serions quittes. Mais cette manière expéditive de résoudre les questions doctrinales et historiques n'est point dans nos mœurs apologétiques. Nous savons tenir tête à l'ennemi, malgré les raisons qu'il nous donne de suspecter sa bonne foi.

Il prétend expliquer la transformation des apôtres par l'hallucination, soit; mais nous lui ferons observer qu'il a mal lu l'Évangile, car il y aurait vu, que l'incrédulité opiniâtre des apôtres a précisément pour première et principale cause la crainte de l'hallucination. Au témoignage des saintes femmes, ils répondent résolument : « Ce sont des visionnaires : » *Et visa*

sunt ante illos, *sicut deliramentum*, *verba ista.* « Nous ne croyons pas : » *Et non crediderunt illis* [1]. Et, quand Jésus leur apparaît dans le cénacle, la première impression qu'ils éprouvent est de voir un fantôme. Il leur faut des paroles et des actes sensibles, pour calmer leur trouble et dissiper leur doute. Thomas, plus incrédule que les autres, pousse l'audace jusqu'à toucher l'apparition et mettre la main dans ses plaies, et ce n'est qu'après avoir senti, qu'il s'écrie : « Tu es mon Seigneur et mon Dieu [2]. »

Remarquons encore, Messieurs, que l'hallucination est un phénomène morbide, qui se produit dans les imaginations vives et habituellement surexcitées; et, Dieu merci, ce n'est pas par l'imagination que pèchent les apôtres; gens de labeur et de grand air, ils se portent bien, et, de leur pied robuste, ils franchiront, tout à l'heure, d'immenses distances, pour aller porter la bonne nouvelle jusqu'aux extrémités du monde.

1. Luc., cap. XXIV, 11.

2. Conturbati vero et conterriti, existimabant se spiritum videre. (Luc., cap. XXIV, 37. Joan., cap. XX, 26-2.

En plus, l'hallucination est un phénomène purement subjectif, qui doit varier comme le tempérament et les dispositions mentales des visionnaires. Or, chaque fois qu'il y a ensemble plusieurs témoins de la résurrection, et leur nombre s'est élevé jusqu'à cinq cents, ils voient exactement le même objet et de la même manière. La fièvre imitative, si puissante qu'elle soit, ne fait pas de ces miracles.

Enfin, l'hallucination n'a qu'un temps. Dût-elle persister pendant un certain nombre d'années, il faudra bien qu'elle succombe sous les protestations du bon sens, quand on devrait attendre pour cela la mort de tous les visionnaires. Eh bien, non, voilà plus de dix-huit cents ans que, de génération en génération, le christianisme se transmet ce cri triomphal : « Le Christ est ressuscité : » *Surrexit Christus.* Tout part de ce fait, tout repose sur ce fait, tout se groupe autour de ce fait : notre foi, nos espérances, nos institutions, notre culte, notre histoire, nos témoignages. Car, entendez-le bien, la résurrection du Christ n'est point pour nous une vérité purement spéculative, que

nous défendons par des arguments, c'est un fait pratique pour lequel nous mourons. Des millions de martyrs ont scellé de leur sang l'affirmation par laquelle les apôtres ont inauguré leur prédication. D'où il suit, Messieurs, que si la critique disait vrai, nous aurions sous les yeux le plus monstrueux des spectacles : c'est-à-dire, dans l'ordre intellectuel, moral et social, le plus grandiose, le plus universel, le plus persévérant des effets ayant pour cause le dérangement de cerveau de quelques visionnaires; l'atome engendrant un monde; le désordre produisant l'ordre; la folie régentant le génie, provoquant l'héroïsme, commandant les adorations du genre humain; le christianisme, en définitive, obligé de changer le titre pompeux de ses annales : *Histoire de l'Église*, en celui-ci : *Mémoires d'un hôpital.* A quel homme raisonnable, dites-moi, fera-t-on jamais accepter ces conclusions insensées?

Mais, sans aviser si loin à l'effet de la prédication des apôtres, je trouve tout près d'eux, et dans le fait même de leur prédication, une réponse écrasante aux imaginations du rationalisme. Devant le peuple assemblé

sur les places de Jérusalem, au milieu des foules qui les entourent, sur le parvis du temple, en présence des prêtres et des anciens, ils prêchent le Christ ressuscité. Voilà ce qui irrite tous ceux qui ont trempé dans le crime du Golgotha. Ils commandent le silence à coups de verges. Pourquoi donc, s'ils ont affaire à des hallucinés? Il est une manière bien simple, pourtant, non pas de convaincre ces prédicateurs étranges, puisqu'ils sont fous, mais de prouver au peuple leur folie, c'est de produire le cadavre du crucifié. — Allons, dépositaires des traditions d'Israël, gardiens de l'ordre public, montrez le mort; et, devant l'imposture confondue, toute agitation va cesser. Mais, non, ils se troublent, ils ont peur, il se consultent, ils cherchent piteusement le moyen de faire taire les intrépides hérauts de la résurrection. — Et savez-vous la belle explication que donne le rationalisme, de leur conduite? Écoutez, Messieurs, c'est un prodige. Les Juifs, dit-on, pressés d'aller célébrer la fête de Pâque, avaient enterré, à la hâte, le Christ et les deux larrons morts près de lui, personne ne se rappelait plus où on

les avait mis [1]. Après cinquante ans, peut-être; mais, après cinquante jours, allons donc! — Quand la critique prend le parti désespéré de clore une discussion par de semblables inepties, on peut être tranquille; les faits demeurent en la possession de ceux qui les défendent.

Donc, nous possédons, Messieurs; et seuls nous pouvons expliquer comment la chaîne des événements, si violemment rompue par la mort du Christ, se renoue dans la merveilleuse transformation des apôtres; comment cette transformation communicative change la face du monde. Les apôtres ont vu le Christ vainqueur de la mort, ils ont conversé avec lui, ils ont touché son corps glorieux, ils ont assisté à sa triomphale ascension, ils ont reçu, selon sa promesse, l'Esprit de lumière et de force, et personne, indifférent ou ennemi, n'a pu donner un démenti à cette impérieuse affirmation de leur âme convaincue : « Le Sei-

1 Strauss, dit Hettinger, prend le parti désespéré de dire que le Christ ne fut pas enseveli régulièrement, mais seulement enterré à la hâte sur le calvaire, et qu'après la Pentecôte on ne put pas retrouver le corps pour l'opposer à la prédication des apôtres. (*Apolog. du Christianisme* tom. II, chap. xv, note...)

gneur est vraiment ressuscité : » *Surrexit Dominus vere.*

Nous tenons la vérité du triomphe de Jésus-Christ sur la mort; il est temps d'en admirer et goûter les divines splendeurs et les divins bienfaits. Dans ce monde lumineux et béni, notre maître saint Thomas va nous servir de guide.

II

Entre toutes les merveilles par lesquelles le Christ a manifesté sa divinité, la résurrection occupe, sans conteste, le premier rang. C'est le miracle transcendant, le sceau du souverain pouvoir et de la bonté de Dieu sur l'Évangile. Les pages, déjà si lumineuses de ce livre saint, en reçoivent une nouvelle clarté dont s'abreuve la foi, jusqu'à devenir triomphante comme celui qui triomphe de la mort.

Nous avons remarqué, dans les prodiges opérés par le Christ, deux caractères propres qui les distinguent de tous les autres prodiges : la toute-puissance spontanée et la bienfai-

sance. Or, ces deux caractères brillent au plus haut degré dans la résurrection : La mort y est à jamais vaincue par la propre vertu de celui qui s'est livré volontairement à ses âpres morsures, et les bienfaits divins s'en échappent comme un fleuve impétueux, dont les eaux vivifiantes trempent, à la fois, nos âmes et nos corps, et jaillissent jusqu'à l'éternelle gloire.

Approchons-nous, Messieurs, approchons-nous avec un religieux tremblement du tombeau où des mains pieuses ont déposé le corps martyrisé du Sauveur, et contemplons, des yeux de l'âme, le mystère de cette grotte funèbre. Le voilà couché sur la froide pierre, muet, immobile, celui dont la parole commandait à la nature, ravissait les esprits et remuait si profondément les cœurs ; celui dont les saints attouchements guérissaient toutes les infirmités. Si nous écartons son linceul, nous verrons, sur son corps sacré, les marques de l'incroyable barbarie de ses ennemis : les déchirures de son front labouré par les épines, les plaies de ses mains et de ses pieds percés de clous, l'ouverture profonde de son côté,

traversé de part en part, par la lance du soldat, et, partout, les meurtrissures et les sillons de la flagellation. Malgré cela, il y a encore, dans ce cadavre, je ne sais quelle mystérieuse beauté. Ses yeux clos semblent sommeiller; son visage auguste porte l'empreinte du souverain pouvoir et de l'adorable bonté qui attiraient à lui les foules reconnaissantes et charmées; et, tout entier, il est enveloppé de grâces pudiques qui commandent le respect. Quelle belle proie pour la mort! Elle a abattu sa victime et, maintenant, elle se prépare à son lugubre festin et y convie les sinistres ravageurs des tombeaux. O mort! C'est assez du pouvoir que le Christ t'a donné sur la croix, tu n'iras pas plus loin. Cette chair livide que tu convoites ne t'appartient plus, elle appartient à la vie. Entends-tu l'oracle du saint roi? « O Dieu, tu ne permettras pas que ton saint soit entamé par la corruption : » *Non dabis sanctum tuum videre corruptionem.*

Ce qui livre nos corps aux dents féroces de la mort, c'est la faiblesse de notre âme, dépouillée de la justice originelle, et devenue, par là, impuissante à résister aux forces en-

nemies qui travaillent sourdement nos organes. Elle a beau s'attacher au corruptible édifice que ses patients efforts ont si bien construit, un jour, elle en sera chassée, et rien ne pourra plus le défendre de la décomposition, ce misérable corps, ni l'empêcher de s'évanouir en une aride poussière. Mais l'âme du Christ n'avait point nos faiblesses. Souveraine maîtresse de sa chair adorable, elle la livrait librement à la souffrance; elle n'en a point été chassée, elle en est sortie d'elle-même parce-qu'elle l'a voulu, et quand elle l'a voulu. Cependant, puisqu'elle n'est plus là, qui protégera le corps qu'elle a abandonné? Qui le préservera du lamentable sort réservé aux cadavres? Soyez sans crainte, Messieurs; l'âme du Christ est absente, mais sa divinité demeure personnellement unie à sa dépouille inanimée que nous venons de contempler dans le sépulcre. Elle la pénètre, elle y entretient l'ordre inaltéré des organes et des éléments, elle l'embaume, mieux que les précieux aromates qui nous ont conservé les restes défigurés des rois fameux qu'adorait l'antiquité. La mort rôde tout autour, mais elle n'y touchera

pas; car, en séparant l'esprit et la chair du Christ, elle n'a rien pu contre la grâce d'union qui donne, à l'un et à l'autre, la divinité pour complément. L'âme de mon Sauveur peut aller où le devoir l'appelle, son corps est bien gardé. Dût-elle s'absenter durant de longues années, elle le retrouvera tel qu'elle l'a laissé, à l'heure où elle s'est échappée dans le grand cri qui a ébranlé le ciel et la terre [1].

En ce moment suprême, l'âme du Christ

1. Cf. Summ. theol., III. P. quæst 50, a 2. *Utrum in morte Christi fuerit separata divinitas a carne?*

Non fuit conveniens corpus Christi putrefieri, vel quocumque modo incinerari : quia putrefactio cujuscumque corporis provenit ex infirmitate naturæ illius corporis, quæ non potest amplius corpus continere in unum. Mors autem Christi (sicut supra dictum est) non debuit esse ex naturæ infirmitate, ne crederetur non esse voluntaria : et ideo non ex morbo, sed ex passione illata voluit mori, cui se obtulit sponte. Et ideo Christus, ne mors ejus naturæ infirmitati ascriberetur, noluit corpus suum qualitercumque putrefieri, aut qualitercumque resolvi : sed ad ostensionem virtutis divinæ voluit corpus illud incorruptum permanere. Unde Chrysost. dicit, quod viventibus aliis hominibus, his scilicet qui egerunt strenue, arrident propria gesta : his autem pereuntibus, pereunt. Sed in Christo est totum contrarium : nam ante crucem omnia sunt mœsta et infirma : at autem crucifixus est, omnia clariora sunt facta, ut noscas non purum hominem crucifixum. (Quæst. 51, a. 3. c.)

n'est point condamnée à errer jusqu'au troisième jour qu'ont désigné les oracles. Le mouvement qui l'arrache à la croix la précipite aux lieux sombres où les âmes des justes, enchaînées par la seconde mort, attendaient leur délivrance. Qui dira la profonde joie de cette foule gémissante lorsque la bienheureuse âme du Christ leur apparut, inondée des splendeurs de la divinité, et s'écria : « Me voici : » *Ego sum.* « La paix soit avec vous : » *Pax vobis.* Tous les patriarches, depuis le vieil Adam, père de la mort, jusqu'à l'humble Joseph, qui s'est endormi sur la poitrine du père de la vie; tous les prophètes, depuis Moïse, le législateur de l'Ancien Testament, jusqu'à Siméon, qui a chanté l'adieu de la loi près du maître de la nouvelle alliance; tous les martyrs, depuis le doux Abel jusqu'à l'austère Jean-Baptiste; tous ceux qui ont cru, espéré et aimé dans l'attente du libérateur, saluent sa présence par un puissant hosanna, et s'abandonnent avec ivresse au bonheur de le posséder. L'écho de leurs transports émeut les voûtes inexorables sous lesquelles les maudits se roulent dans les flammes éternelles, et l'en-

fer répond aux limbes par un immense cri de désespoir [1].

Les justes sont consolés. Après les avoir convoqués pour le triomphe de l'ascension, l'âme du Christ retourne au tombeau, car l'heure du grand miracle approche. Les soldats sont toujours là; mais, point de thaumaturge comme auprès du sépulcre où Lazare dormait. Le thaumaturge, Messieurs, c'est celui-là même qui, dans un instant, sera le ressuscité. Il a réservé pour sa propre chair, je ne dirai pas le plus grand effort, car, en Dieu, il n'y a pas d'efforts, mais le plus grand acte de sa puissance : acte incommunicable, qui ne se peut passer à aucune créature. Les prophètes et les saints ont commandé et commanderont encore à la vie; aucun ne s'est ressuscité, aucun ne se ressuscitera lui-même. Le Christ, lui, à la fois passif et agissant, pénètre son âme de l'infinie vertu de sa divinité, et fait planer ce pur et puissant esprit sur son corps inanimé. Il dit à son propre cadavre : « Toi qui sommeilles comme un athlète fatigué

1. Cf. Summ. theol. III. P. quæst. totam 52, *De descensu Christi ad inferos.*

après un long et rude combat, chair adorable, écoute, tu fus le vase obscur et fragile de l'humiliation et de la souffrance. Depuis les anéantissements de la crèche jusqu'aux sanglants opprobres du Golgotha, as-tu été assez méprisée, rebutée, maltraitée? Mais tes religieuses et saintes bassesses, tes privations, tes soupirs, tes gémissements, tes larmes, les ondulations de ton cœur martyrisé, les gouttes du beau sang que tu as répandu jusqu'à ce qu'il n'en restât plus dans tes veines sacrées, tout a été compté et pesé dans la balance de la divine justice. Maintenant, c'est l'heure de la vie sans fin, de la gloire sans rivages, de la félicité sans mesure. Debout! *Surge* [1]! » Et alors, Messieurs, sans bruit, sans éclat, sans brisement, à travers le sépulcre clos, le Sauveur triomphant sort des bras de la mort, comme il est sorti du sein virginal de sa mère [2]. Les mercenaires qui le gardaient n'étaient pas dignes de le voir. La terre n'a

1. Cf. Summ. theol. III. P. quæst. 53, a 4. *Utrum Christus fuerit causa suæ resurrectionis?*

2. Corpus Christi de sepulcro clauso exivit. (Summ theol. III. P. quæst. 55. a 2. ad. 2.)

remblé, l'ange n'est descendu des cieux, la pierre n'a été renversée que pour les épouvanter, en leur montrant le tombeau vide. Ils s'enfuient, pendant que le ciel chante : *Alleluia!*

Et maintenant, ô mort, où est ta victoire : *Ubi est mors victoria tua?* Cache ton flanc de tes mains tremblantes, car tu viens d'y recevoir une blessure éternelle. Quand Jésus ressuscitait le fils de la veuve, la fille de Jaïre et son ami Lazare, tu n'étais qu'humiliée, puisque tu comptais les reprendre, mais, aujourd'hui, tu es à jamais vaincue ; le Christ, qui t'a laissé faire, se reprend pour ne plus jamais tomber sous tes coups. Écoute le chant de l'Apôtre : « Le Christ ressuscité ne meurt plus ; la mort n'a pas sur lui d'empire ; ce qui vit en lui, vit à Dieu: » *Christus resurgens jam non moritur, mors illi ultra non dominabitur, quod enim vivit, vivit Deo.* Impitoyable bourreau de nos cadavres, c'est donc fini de ta puissance. En vain tu convoquerais toutes les forces de destruction que recèle la nature, tu n'entamerais pas le corps glorieux du Sauveur[1]. Il t'est même interdit de l'enchaîner

1. Resurrectio est reparatio a morte in vitam, duplici

à l'espace et de le retenir dans la triste vallée où rampent nos corps mortels. Bientôt, par sa propre vertu, il va monter aux cieux, et se perdre dans les régions pures et sans limites qu'habitent les esprits[1]. »

ter autem aliquis eripitur a morte. Uno modo solum a morte in actu, ut scilicet aliquis vivere incipiat qualitercumque postquam mortuus fuerat; alio modo, ut aliquis liberetur non solum a morte, sed etiam a necessitate, et quod plus est, a possibilitate moriendi. Et hæc est vera et perfecta resurrectio : quia quamdiu aliquis vivit subjectus necessitate moriendi, quodammodo mors ei dominatur : secundum illud. Rom. VIII. Corpus quidem mortuum est propter peccatum. Illud etiam quod possibile est esse, secundum quid dicitur esse, id est potentialiter. Et sic patet, quod illa resurrectio, qua quis eripitur solum ab actuali morte est resurrectio imperfecta. Loquendo igitur de resurrectione perfecta, Christus est primus resurgentium : quia ipse resurgendo, primo pervenit, ad vitam penitus immortalem, secundum illud Rom. VI : Christus resurgens ex mortuis, jam non moritur. Sed resurrectione imperfecta quidam alii surrexerunt ante Christum, ad præmonstrandum quasi in quodam signo resurrectionem ipsius. (Summ. theol. III. P. quæst. 53, a 3, c.)

1. Locus debet esse proportionatus locato. Christus autem per resurrectionem, vitam immortalem et incorruptibilem inchoavit. Locus autem, in quo nos habitamus est locus generationis et corruptionis. Sed locus cœlestis est locus incorruptionis. Et ideo non fuit conveniens, quod Christus post resurrectionem remaneret in terris; sed conveniens fuit, quod ascenderet in cœlum. (Summ. theol. III. P. quæst 57. a, 1, c

Vous venez de voir, Messieurs, la toute-puissance spontanée du Christ dans sa résurrection; le second caractère propre de ses prodiges, la bienfaisance, n'y est pas moins accusé. J'ose dire qu'entre tous les miracles, la résurrection est le miracle bienfaisant par excellence. En lui se concentrent et s'accumulent, et par lui sont à jamais vivifiés et fécondés les dons que Dieu nous a faits par son Christ. Écoutez, sur ce sujet, le profond et sublime enseignement du grand apôtre. Jésus est venu pour nous sauver: dans ce dessein il nous a donné sa doctrine, sa loi, ses institutions, ses promesses, ses prodiges, sa vie. Eh bien, tout cela est perdu, si dans sa tombe, éternellement fermée, la mort triomphe de son cadavre. Nous n'avons plus sous les yeux que les restes impuissants d'un sage qui s'est trompé, pire que cela, la cendre deshonorée d'un imposteur; car il a affirmé sa divinité et promis qu'il ressusciterait. « Si le Christ n'est pas ressuscité, notre foi est vaine; si le Christ n'est pas ressuscité, tous ceux qui se sont endormis du suprême sommeil, en comptant sur lui, ont péri à jamais; si le Christ

n'est pas ressuscité, nous, qui dans cette vie ne nous soutenons que par les espérances qu'il nous a laissées, nous sommes les plus misérables des hommes[1]. » Oui, grand apôtre, tu as raison, si le Christ n'est pas ressuscité, nous avons tort de nous appuyer sur son cadavre ruineux. Soyons juifs plutôt que chrétiens.

Mais, vive Dieu! il n'en va pas ainsi. Jésus ne s'est endormi dans la mort que pour se relever dans la gloire. Le Christ ressuscité ne meurt plus; la mort n'a plus sur lui d'empire. Le Christ est ressuscité, tout revit avec lui. Les preuves qu'il a données de la divinité de sa doctrine, de la divinité de sa loi, de la divinité de ses institutions, de la divinité de ses promesses, de la divinité de sa personne et de ses actes sortent avec lui du tombeau, et, conduites par la preuve suprême, viennent frapper, toutes ensemble, aux portes de notre âme pour faire le siège de notre raison et

1. Quod si Christus non resurrexit, vana est fides vestra, adhuc enim estis in peccatis vestris. Ergo et qui dormierunt in Christo, perierunt. Si in hac vita tantum in Christo sperantes sumus, miserabiliores sumus omnibus hominibus.(I Cor., cap, xv. 17-19.)

triompher de ses résistances. Il faut se rendre. Le Christ est ressuscité! Donc, notre foi est vraie, donc, nos péchés nous sont remis, donc, nos espérances sont fondées. Le Christ est ressuscité! Donc, sa vie nouvelle nous est aussi salutaire que devait nous être funeste son éternel sommeil. La mort est poursuivie et vaincue partout où elle avait établi son empire, car : « tous sont vivifiés dans le Christ :» *Omnes in Christo vivificabuntur*[1].

La mort! Messieurs, elle est dans nos âmes par le péché. Qui nous engendre, nous tue; et cet effroyable mystère que je vous ai longuement expliqué, il y a quelques années, se complique des abus que chacun de nous fait de sa liberté. La mort est dans nos âmes, qui pourra l'en chasser? — Moi-même, moi, qui fus tout à l'heure misérable et infâme, je serai ta mort, ô mort : *Ero mors tua, o mors!* Je dirai au péché : Va t'en, je ne veux plus de toi; à la vertu que j'ai trahie : — reviens habiter les solitudes dévastées de mon âme. — O mort, où donc est ta victoire? *Ubi est mors victoria tua?* Mais la mort est toujours là.

1. I Cor., cap. xv. 22.

Je ferai plus, je me livrerai, sans merci, à la douleur. J'épouvanterai ceux que j'aime, par les tristesses de mon cœur; je le briserai, ce cœur coupable; je frapperai des coups terribles à l'endroit où fut conçue l'iniquité. O mort, tu seras épouvantée des audaces de mon repentir. Dis-moi, où est ta victoire? *Ubi est mors victoria tua?* Mais la mort est toujours là.

Eh bien! je pleurerai tant, ô mort, que je te noierai dans mes larmes. Je ferai passer mon corps par les austérités de la pénitence; ses défaillances te gagneront, et, pendant qu'il mourra tous les jours, tu mourras avec lui. O mort, où donc est ta victoire? *Ubi est mors victoria tua?* Mais la mort est toujours là.

Que faire? Il ne me reste plus que vous, ô Jésus! Mort bien aimé, laissez-moi me jeter à corps perdu sur votre chair martyrisée, en baiser toutes les plaies et en tirer une irrésistible vertu qui me rende la vie. C'est fait. Je suis aux pieds de mon crucifix, je le presse dans une amoureuse étreinte. Il entend l'aveu de mes fautes, mes gémissements et mes cris d'angoisse; il entend, et il me pardonne. Oh!

mort, où donc est ta victoire? *Ubi est mors victoria tua?* — Horreur! La mort est toujours là. Comment cela se fait-il? Est-ce que ce n'est pas la mort du Dieu que j'invoque, qui me délivre de la mort du péché?

Oui, Messieurs; mais, entendons bien ce mystère. « La chair du Sauveur, dit Bossuet, cette image innocente du crime, avait été livrée entre les mains des bourreaux pour en faire à leur fantaisie. Ils l'ont frappée, les coups ont porté sur le péché; ils l'ont crucifiée, le péché a été crucifié; ils lui ont arraché la vie, le péché a perdu la sienne. » Mais ces admirables contre-coups ne se peuvent produire en nous que par un Christ vivant. Ils demeurent suspendus tant que la mort triomphe. Si le Christ ne ressuscite pas, nous ne pouvons rien recevoir de lui, entendez-vous, rien. La haine du mal, le repentir, les larmes, les austérités, le sang même du Sauveur, ne peuvent triompher de la mort du péché, sans que soient renversés les barrages qui arrêtent, aux portes de nos âmes, le fleuve tout entier de la rédemption. Et ces barrages sont la pierre du sépulcre et le sommeil de la chair inanimée

qu'il renferme. Jésus est mort, tant pis pour ses travaux, pour ses douleurs, pour ses mérites : tout est perdu. Il ressuscite : tout est bon, salutaire et vivifiant dans sa passion. En revivant, il fait revivre son passé et conquiert le droit de précipiter son sang adorable dans nos âmes, d'entrer en vainqueur, de chasser la mort, et d'accomplir la promesse qu'il nous a faite : « Je suis la résurrection et la vie : » *Ego sum resurrectio et vita.* En effet, c'est par la vertu de sa résurrection que le pécheur, ruine désolée, roi déchu, arbre désséché, se relève, reprend son sceptre et sa couronne, s'abreuve d'une sève rajeunie qui féconde ses œuvres, tout à l'heure impuissantes et réprouvées; et ce prodige bienfaisant devient, pour l'âme régénérée, un type auquel elle se conforme, en s'assimilant les qualités du corps glorieux de Jésus-Christ : son agilité, pour marcher avec résolution dans une sainte nouveauté de vie; sa spiritualité, pour s'affranchir des choses terrestres, et tendre sans cesse vers les cieux; sa clarté, pour répandre autour d'elle la lumière des bons exemples; son incorruptibilité, pour ne plus jamais trahir le bien et la vertu.

Nos âmes, Messieurs, sont le premier théâtre de la victoire du Christ sur la mort. Je dis le premier théâtre, car tout l'homme veut être envahi, tout l'homme est en travail de vie, à la nouvelle du grand miracle de la résurrection.

Le péché, en tuant nos âmes, a tué aussi nos corps. Il a tari la sève d'immortalité qui retenait les éléments divisibles de la chair sur les pentes de la corruption. Il faut mourir, c'est la loi : *Statutum est omnibus hominibus semel mori.* Mon pauvre corps, je ne puis plus compter sur ta docilité habituelle ; au jour de la grande catastrophe, malgré moi, tu seras détruit. O sanctuaire, ô tabernacle de mon âme, faudra-t-il donc te dire un éternel adieu? Cet amour qui vous unissait tous deux, matière et esprit, dans une même vie et une même opération, n'était-il qu'un amour menteur? Ce mariage sacré qui vous mettait de communauté, dans toutes les œuvres et dans tous les mérites, doit-il être éternellement déshonoré par un divorce douloureux? Sinistres questions, devant lesquelles la raison balbutie. C'est tout l'homme, dit-elle, qui a

été l'ouvrier de sa propre gloire, pourquoi tout l'homme ne serait-il pas glorifié? La nature, dit Tertullien, est la première maîtresse qui nous enseigne la réviviscence des corps. *Naturam Deus præmisit magistram* [1].

Mais la nature est chaque jour placée en face des désespérantes contradictions de l'expérience. Elle désire, elle espère, elle attend son immortalité, et une main impitoyable semble prendre plaisir à la décevoir en divisant, en éparpillant les éléments impuissants de la chair humaine, jusqu'à ce qu'ils aient disparu et que leur évanouissement ne nous permette plus qu'un doute navrant sur leur avenir, s'il est, pour eux, un avenir. Ajoutez à ces contradictions, une contradiction suprême; permettez à la mort de réduire en poussière le corps du Christ, est-ce que la nature aura le courage d'espérer encore? Lui, si grand, n'aura pas pu se soustraire aux impitoyables sévices de l'ennemie de toute chair, et nous, misérables, nous aurions la prétention de revivre? Non, non, mon pauvre

1. *De resurrectione carnis.*

corps, c'est bien fait de toi, si tu n'as d'espoir que dans la nature. Chaque fois que tu me demanderas la vie, je te renverrai au sépulcre du grand infirme qui n'a pas su vaincre la mort.

Mais je te sens agité de mystérieux tourments. Qu'as-tu vu ? Qu'as-tu entendu ? Tu as vu se relever celui qu'on avait couché dans la tombe; tu as entendu le cri de l'Apôtre : « Le Christ ressuscité ne meurt plus ; la mort n'a plus sur lui d'empire. » Voilà ce qui te fait tressaillir. C'est juste. Va, la résurrection est ton bienfait, autant que le bienfait des âmes, chante, avec elles, l'*alleluia*. Tout à l'heure, je n'avais d'autre fondement à mes espérances que les sourds instincts de la nature ; maintenant, voici une prophétie vivante qui m'appelle à la vie, et me facilite la confiance en des jours meilleurs : *Et prophetiam quo facilius credas, discipulus naturæ* [1]. Jésus ressuscite ! Tout s'illumine. Je comprends mes épouvantes en face de la mort, et les secrets désirs qui me font reculer devant les effroyables

1. Tertul. loc. cit.

mystères du tombeau. Je comprends la confiance de l'infortuné Job, et cette promesse du prophète : « Soyez tranquilles, j'ouvrirai la terre qui vous recouvre et je vous arracherai de vos sépulcres [1] ». Jésus ressuscite! Merci, mon Dieu, ma chair tremblante accepte ce prodige comme un gage assuré de l'honneur que vous lui réservez.

En effet, Messieurs, après nous avoir enseigné que Jésus est notre tête et que nous sommes ses membres, l'Apôtre nous apprend que « le Christ est ressuscité comme prémices de ceux qui dorment dans la poussière de ce monde : » *Christus resurrexit primitiæ dormientium* [2]. Et l'Église dit anathème à ceux qui refusent de croire qu'il est le premier né d'entre les morts, Dieu vivant et vivificateur [3]. — Donc, il adviendra de votre corps

1. Ecce ego aperiam tumulos vestros, et educam vos de sepulchris vestris. (Ezech. cap. XXXVII. 12.)

2. I Cor., cap. XV, 20.

3. Si quis non confitetur Dei Verbum passum carne, et crucifixum carne, et mortem carne gustasse, factumque primogenitum ex mortuis secundum quod vita est et vivificator est Deus, anathema sit.

Εἰ τὶς οὐκ ὁμολογεῖ τὸν τοῦ Θεοῦ Λόγον παθόντα σαρκὶ, καὶ ἐσταυρωμένον σαρκὶ, καὶ θανάτου γευσάμενον σαρκὶ, γεγονότα τε,

comme de son corps, il ressuscitera, « nous ressusciterons tous : » *Omnes quidem resurgemus*[1]. Dès à présent, le Christ ressuscité accomplit en nous un travail mystérieux, qui nous prépare à notre suprême transformation. C'est notre âme qu'il épouse et qu'il vivifie; mais il l'épouse et la vivifie avec son douaire, son patrimoine, le tabernacle de sa vie, le corps. Il la fait si vivante, qu'il lui donne le pouvoir d'appeler un jour à elle tous les éléments dispersés de la chair détruite, et de la configurer à sa très pure substance et à ses glorieuses qualités. La mort assouvit en vain ses fureurs sur notre chair, elle ne peut ravir à notre âme la force centrale vers laquelle graviteront, à un moment donné, tous les atomes de ce qui fut nos corps. L'heure venue, le Christ ressuscité, vrai soleil de vie, fécondera le chaos informe qu'ont fait les siècles et la mort. De tous côtés, il réveillera ce qui reste de nos chairs et de nos os disparus. Les deux moitiés du genre humain

πρωτότοκον ἐκ τῶν νεκρῶν, καθὸ ζωή τέ ἐστι καὶ ζωοποιὸς ὡς Θεός· ἀνάθεμα ἔστω. (Synod. Ephes. Œcum. III. can. 12.)

1. I Cor., cap. xv. 51.

se rejoindront, et nos corps se lèveront, a dit le prophète, comme une grande, grande, grande armée. Tout se tiendra si bien dans ces édifices divinement restaurés, que rien ne pourra plus ni les ébranler, ni les diviser, ni les détruire, et la voix sonore des ressuscités jettera à la face de la mort cette suprême ironie : « O mort, où donc est ta victoire?» *Ubi est mors victoria tua* [1] ?

Envahi par les bienfaits de la résurrection, l'homme les communique au corps social dont il fait partie. Voilà pourquoi, Messieurs, nous voyons, après le triomphe du Christ, les peuples sortir des tombeaux de l'erreur et du vice où ils avaient été ensevelis pendant de longs siècles, et former cette glorieuse Église à laquelle le Sauveur a promis une participation de son éternelle vie. Dans cette Église, il y a des jours de passion et de mort apparente, mais tout finit par un *alleluia*. Consolez-vous donc, vous qui portez le nom du Christ, et ne redoutez rien des colères de nos pharisiens de la liberté et de nos modernes

1 Summ. theol. III. P. quæst. 56 a. 1. *Utrum resurrectio Christi sit causa resurrectionis corporum.*

gentils. Leurs décrets n'auront pas plus de force que le sceau de l'État imposé à la pierre sépulcrale, sous laquelle on prétendait étouffer le vainqueur de la mort. Tout ce qui est du Christ ressuscitera comme lui.

Seigneur Jésus, merci des bienfaits de votre résurrection. C'est pour y mettre le

1. Les bienfaits de la resurrection, que nous venons d'exposer, ont été décrits par saint Thomas dans son bel article : *Utrum fuerit necessarium Christum resurgere?*

Respondeo dicendum quod necessarium fuit Christum resurgere, propter quinque : Primo ad commendationem divinæ justitiæ.... Secundo ad fidei nostræ instructionem; quia per ejus resurrectionem confirmata est fides nostra circa divinitatem Christi, quia, ut dicitur : II Cor. ult. etsi crucifixus est ex infirmitate, sed vivit ex virtute Dei. Et ideo I. Cor. XVI, dicitur. Si Christus non resurrexit, inanis est prædicatio nostra, inanis est et fides nostra. Et in Psalmo. XXIV; dicitur : Quæ utilitas in sanguine meo, id est in effusione sanguinis mei, dum descendo, quasi per quosdam gradus malorum, in corruptionem? Quasi dicat nulla; si enim statim non resurgo, corruptumque fuerit corpus meum, nemini annuntiabo, nullum lucrabor, ut Glossa exponit; tertio ad sublevationem nostræ spei : quia dum videmus Christum resurgere qui est caput nostrum, speramus et nos resurrecturos; Unde dicitur I ad Corinth. XV : Si Christus prædicatur quod resurrexit a mortuis, quomodo quidam dicunt in vobis quoniam resurrectio mortuorum non est? Et Job. XIX : dicitur : Scio scilicet per certitudinem fidei, quod re

comble qu'emporté par votre puissance, et suivant les lois des natures glorieuses, vous montez, escorté des captifs de votre amour, au-dessus de tous les corps célestes, jusqu'à ces portes éternelles que les anges abaissent devant vous [1]. Traversant ces saintes hiérarchies, votre humanité, imbibée de vie divine, pénètre jusqu'à l'inaccessible sanctuaire où Dieu vous a préparé le trône de sa droite [2]. Là, vous jouissez de l'éternel repos préparé

demptor meus, id est Christus, vivit à mortuis resurgens; et ideo in novissimo die de terra surrecturus sum : reposita est hæc spes mea in sinu meo; quarto ad informationem vitæ fidelium, secundum illud Rom. VI : Quomodo Christus resurrexit a mortuis per gloriam Patris, ita et nos in novitate vitæ ambulemus; et infra : Christus resurgens ex mortuis jam non moritur : ita et vos existimate mortuos quidem esse peccato, viventes autem Deo; quinto ad complementum nostræ salutis : quia sicut per hoc quod mala sustinuit humiliatus est, moriendo ut nos liberaret a malis; ita glorificatus est resurgendo ut nos promoveret ad bona, secundum illud : Rom. VI : traditus est propter delicta nostra, et resurrexit propter justificationem nostram. (Summ. theol. III. P. quæst. 53. a. 1. c.)

1. Cf. Summ. theol. III. P. quæst. 57 a. 4. *Utrum Christus ascenderit super omnes cœlos?*

2. Cf. Summ. theol. III. P. quæst. 57 a. 5 : *Utrum corpus Christi ascendit super omnem creaturam spiritualem?*

par vos combats; là, vous prenez part à la béatitude, à l'autorité, à la puissance de votre Père [1]; là, vous achevez l'œuvre de notre salut; là, vous faites appel à notre foi, à notre espérance, à notre amour, à nos adorations; là, précurseur diligent et dévoué, vous nous préparez une place, nous montrant la voie que vous avez suivie et les générations bienheureuses que vous avez délivrées de la puissance de Satan; là, Pontife miséricordieux, vous montrez vos plaies, et faites plaider, en notre faveur, les souffrances et les mérites de votre passion et de votre mort; de là, vous répandez sur nous tous vos dons [2]; de là, en-

1. Cf. Summ. theol. III. P. Totam quæstionem 58, *De sessione Christi ad dexteram Patris.*

2. Ascensio Christi est causa nostræ salutis dupliciter uno modo ex parte nostra, alio modo ex parte ipsius. Ex parte quidem nostra in quantum per Christi ascensionem mens nostra movetur in ipsum : quia per ejus ascensionem (sicut supra dictum est) : primo quidem datur locus fidei, secundo spei, tertio charitati, quarto etiam per hoc reverentia nostra augetur ad ipsum, dum jam non existimamus eum sicut hominem terrenum, sed sicut Deum cœlestem : sicut et Apostolus dicit. II ad Corinth. v : et si cognovimus secundum carnem Christum (id est mortalem, per quod putavimus eum tantum hominem, ut Gloss. exponit), sed nunc jam non novimus. Ex parte

fin, vous viendrez un jour, loi subsistante et vivante, sagesse incarnée, chef de toute créature, exemplaire de toute vie, plénitude de toute grâce, de là, vous viendrez, revêtu d'une grande puissance et d'une grande

autem sua quantum ad ea quæ ipse fecit, ascendens propter nostram salutem : primo quidem viam nobis preparavit ascendendi in cœlum, secundum quod ipse dicit (Joan. XIV): Vado parare vobis locum : Et Mich. II : Ascendit pandens iter ante eos. Quia enim ipse est caput nostrum. Oportet illuc sequi membra, quo caput præcessit. Unde dicitur Joan. XIV : Ut ubi ego sum et vos sitis. Et in hujus signum, animas sanctorum quas de inferno adduxerat, in cœlum traduxit : secundum illud (Psalm. LXVII) : Ascendens Christus in altum captivam duxit captivitatem ; quia scilicet eos qui fuerant a diabolo captivati secum duxit in cœlum, quasi in locum peregrinum humanæ naturæ bona captione captivos, utpote per victoriam acquisitos; Secundo, quia sicut pontifex in Veteri Testamento intrabat sanctuarium, ut assisteret Deo pro populo, ita et Christus intravit cœlum ad interpellandum pro nobis, ut dicitur. Hebr. VII : Ipsa enim representatio sui ex natura humana quam in cœlum intulit, est quædam interpellatio pro nobis : ut ex quo Deus humanam naturam sic exaltavit in Christo, etiam eorum misereatur, pro quibus Filius Dei humanam naturam assumpsit; tertio, ut in cœlorum sede quasi Deus, et Dominus constitutus, exinde divina dona hominibus mitteret secundum illud (Ephes. IV) : Ascendit super omnes cœlos ut adimpleret omnia, scilicet donis suis, secundum glossam. (Summ. theol. III. P quæst. 57 a. c.)

majesté, pour juger les vivants et les morts [1].

Ce sera votre dernière apparition ; elle partagera l'humanité en deux camps, à droite les justes, à gauche les réprouvés, tous poussant le même cri : « O mort, où donc est ta victoire ?» *Ubi est mors victoria tua?* Les justes diront : « O mort, tu nous a étouffés, sans que nous ayons eu un jour de repos dans nos épreuves. Notre vertu, toujours militante et souffrante, a épouvanté les lâches et les a fait douter de la justice de Dieu ; mais, aujourd'hui, cette justice triomphe dans notre glorieuse immortalité. O mort, où donc est ta victoire ?» *Ubi est mors victoria tua?* — Les réprouvés diront : « O mort, tu nous as surpris dans nos délices. Nos vices, couronnés par la prospérité, nous faisaient croire que tout finissait entre tes bras. Nous te croyions forte comme le néant ; mais tu nous trahissais. Aujourd'hui, du moins, ne nous abandonne pas ; viens mettre fin à nos supplices. Mais non, nous sommes condamnés à toujours mourir,

1. Cf. Totam quæstionem 59. *De judicaria potestate Christi.*

sans jamais cesser de vivre. O mort, où donc est ta victoire? » *Ubi est mors victoria tua?* Et, à cette éternelle plainte des désespérés, les cris des élus répondront : — Vive Jésus, vainqueur de la mort! *Amen! Alleluia?*

INDEX

INDEX

DES PRINCIPALES ERREURS CONTRAIRES AUX DOGMES EXPOSÉS DANS CE VOLUME

I

QUARANTE-TROISIÈME CONFÉRENCE

(Voyez 1re partie. *Jésus fils de David.*)

Strauss et toute l'école critique, appliquée à infirmer l'autorité des Évangiles, s'autorisent des difficultés qu'ils rencontrent dans les généalogies, pour refuser à Jésus-Christ le titre de *Fils de David.* Ces difficultés ne sont pas d'invention nouvelle ; les Pères de l'Église les ont expliquées plus d'une fois, et leurs explications ont satisfait jusqu'ici les meilleurs esprits.

La différence des généalogies, par exemple, est un fait parfaitement simple, si l'on admet l'opinion que nous avons exposée en note dans notre conférence, à savoir : que saint Matthieu a donné la généalogie de Joseph, saint Luc la généalogie de la sainte Vierge. Cette opinion est fort vraisemblable, et Strauss ne la réfute que faiblement.

A supposer que les deux généalogies soient de Joseph, la différence s'explique encore, en faisant inter-

venir la loi du lévirat qui voulait que la veuve d'un homme, mort sans enfant, fut épousée par son plus proche parent. L'enfant naissant de ce mariage était fils naturel du second mari et fils légal du premier. Il suffit que cette loi ait été appliquée deux fois, pour que les Évangélistes aient été amenés à donner deux séries différentes d'ancêtres. Le docteur Strauss, voulant écarter cette explication si simple, suppose que le mari donné à la veuve, par la loi du lévirat, est le frère ou le très proche parent du premier, de telle sorte que les deux généalogies, légale et naturelle, reviennent presque aussitôt à la même tige. Mais « cette hypothèse est toute gratuite, dit M. Wallon. (*Croyance à l'Évangile*. 2e partie, chap. VI.) La loi demande le plus proche parent, mais le plus proche peut se trouver fort éloigné, d'abord; ou bien, encore, il peut refuser, et laisser passer ce droit ou ce devoir à une ligne fort reculée. » Dans l'opinion qui attribue à Joseph les deux généalogies, il faut admettre, entre lui et la sainte Vierge, une parenté connue des Évangélistes.

Plus attentif aux difficultés qu'aux explications qu'on en a données, *M. Renan* se prononce comme il suit, dans la question des généalogies : « L'inexactitude et les contradictions de ces deux généalogies portent à croire qu'elles furent le résultat d'un travail populaire s'opérant sur divers points, et qu'aucune d'elle ne fut sanctionnée par Jésus. » —« Jamais, dit l'abbé Darras, on n'a écrit un pareil non sens. Si les généalogies étaient le fruit d'un travail populaire, exécuté à distance, on se fût préoccupé surtout de les concilier; on aurait fait disparaître l'apparente contradiction que le rationalisme y signale, et dont tous les Pères, grecs ou latins, depuis saint Irénée et saint Justin, nous ont donné l'explication. Il fallait être Juif, et Juif contemporain de Jésus-Christ, pour tracer ces deux généalo-

gies. La science réunie de toutes les académies du monde ne saurait les inventer aujourd'hui. »

Aux yeux de tout observateur non prévenu, elles ont des caractères incontestables d'authenticité. D'abord, il est impossible qu'elles soient fausses si elles ont été faites avant la destruction du temple, car les archives du temple, aussi bien que les familles, conservaient les listes généalogiques. Les alliances exigeaient, de la part de la famille et de l'État, l'observation scrupuleuse de cette loi. La hiérarchie religieuse, la constitution civile, l'existence nationale du peuple Juif reposaient uniquement sur les tables d'origine. On ne pouvait donc se fabriquer un arbre généalogique de fantaisie. Si l'on suppose aux documents évangéliques une existence postérieure à celle du temple, on se heurte à des caractères d'authenticité que ne pouvaient imiter des faussaires. Chez les Hébreux le temps était mesuré, pour les époques génériques, par le nombre sept et ses carrés. « Il y avait dans cette pratique essentiellement juive, (c'est toujours l'abbé Darras qui parle), pratique dont la généalogie de saint Matthieu nous offre un exemple, non pas seulement un procédé mécanique pour soulager la mémoire, mais une application, aux séries des races humaines, de la grande loi septenaire appliquée aux jours, aux semaines, aux années, aux hommes, aux animaux, aux champs, aux héritages. Inventez donc de pareils usages après coup ! » D'autre part, dans la généalogie de la sainte Vierge que nous donne saint Luc, le nom de Marie ne se trouve pas au début. Un scribe, étranger aux usages judaïques n'eût pas manqué de l'inscrire.

Nous pouvons donc considérer la discordance des généalogies comme une garantie de leur authenticité. « Les nations étrangères, auxquelles les apôtres portaient la bonne nouvelle, ne connaissaient rien aux

usages juifs. Si, comme le suppose le rationalisme, un travail populaire s'était fait, après coup et sur divers points, relativement aux origines du Sauveur, loin de prendre plaisir à dresser des listes contradictoires, les auteurs apocryphes se seraient mis d'accord pour reproduire scrupuleusement la même dans les récits qu'ils auraient voulu faire adopter, sous le nom de saint Matthieu et de saint Luc. »

Quand M. Renan nous dit, sans hésiter, que la famille de David était éteinte lorsque Jésus vint au monde, nous pouvons lui répondre hardiment qu'il n'en sait rien du tout, et que son affirmation gratuite pèse légèrement dans la balance de la critique, en regard de l'affirmation dix-huit fois séculaire qui attribue à Jésus-Christ le titre de *Fils de David.*

(Voyez ibid. *Naissance de Jésus à Bethléem.*)

M. Renan commence ainsi son second chapitre de la *Vie de Jésus :* « Jésus naquit à *Nazareth*, petite ville de Galilée qui n'eut avant lui aucune célébrité. Toute sa vie il fut désigné sous le nom de *Nazaréen*, et ce n'est que par un détour assez embarrassé qu'on réussit, dans sa légende, à le faire naître à Bethléem. » — C'est la conclusion du travail pénible de Strauss, que M. Wallon résume en ces termes. « Le recensement dont parle saint Luc est imaginaire. S'il a été fait en Judée par Quirinius (Cyrinus ou Cyrinius est la forme grec du nom latin), il l'a été après la naissance de Jésus-Christ : Jésus-Christ était né sous Hérode, et Quirinius n'était venu en Syrie que dix ou onze ans plus tard, après la déposition d'Archelaüs, quand il s'agit de réduire la Judée en province romaine. Le recensement n'ayant pas eu lieu au temps supposé, le voyage de Bethléem qu'on y rattache est donc une fable : donc, Jésus-Christ n'est pas né à Bethléem,

donc, il n'est pas le Christ; on a inventé toute cette histoire pour l'adapter aux prophéties. » (Strauss. *Vie de Jésus*. § 31. Tom. I. p. 232 et suiv. *Nouvelle vie*. Tom. II. p. 23.)

Et d'abord, pas de recensement. Saint Luc en parle, il est vrai. « En ce temps là, parut un édit de César-Auguste pour faire le dénombrement de tout le monde, etc. » (Chap. II. v. 1.) Mais on invoque, contre lui, le silence de toute l'histoire. Opposition mal fondée. Un marbre trouvé à Ancyre, aujourd'hui connu de l'Europe savante, contient le sommaire historique du règne d'Auguste, rédigé par ce prince et gravé d'après ses ordres. Dans ce sommaire, il est fait mention de trois dénombrements généraux : Le premier correspond à l'an 726 de Rome (28 avant l'ère nouvelle) et porte les noms d'Auguste et d'Agrippa, le troisième correspond à l'an 767 de Rome (14 de l'ère nouvelle.) et porte les noms d'Auguste et de Tibère. Entre ces deux dénombrements, il en est un second qui doit évidemment être celui de saint Luc. L'Évangéliste ne fait mention que de ce prince : *Exiit edictum a Cœsare Augusto*. Auguste, dans le monument d'Ancyre, dit : « J'ai fermé seul le second lustre avec le pouvoir consulaire, sous le consulat de C. Censorinus et de C. Asinius. Dans le cours de ce lustre, les citoyens romains ont été recensés, par tête : leur nombre s'est trouvé de quatre millions deux-cent-trente-mille. (ALTERU) M CONSULARI CUM IMPERIO LUSTRUM SOLUS FECI (C.) CENSORIN (O) ET (C). ASINIO COS. QUO LUSTRO CENSA SUNT CIVIUM ROMANORUM (CAPITA) QUADRAGIENS CENTUM MILLIA ET DUCENTA TRIGENTA TRIA MILLIA. » Comme on le voit, saint Luc est d'accord avec le marbre d'Ancyre.

Avant la découverte de ce marbre, on savait, par Suétone, qu'Auguste avait fait trois recensements du

peuple, la première et la troisième fois avec un collègue, la seconde fois seul. « *Censum populi ter egit, primum ac tertium cum collega, medium solus.* (Suet. *Augustus*, cap. XXVII.) En outre, cet historien et Tacite font mention du *Breviarium imperii*, dans lequel étaient consignées toutes les ressources de l'Etat : Combien de citoyens et d'alliés sous les armes; combien de flottes, de royaumes, de provinces; les tributs, les redevances, les dépenses à faire, etc; le tout écrit de la main du prince. (Tacit. Annal. I. 11.) Évidemment, ces choses ne pouvaient être connues que par le moyen d'une vaste enquête. Cassiodore dit que : « Au temps d'Auguste, le monde romain fut divisé en domaines et décrit par le cens, afin de déterminer, d'une manière certaine pour chacun, l'étendue de la propriété en raison de laquelle il devait payer sa part de tribut. *Augusti quidem temporibus, orbis romanus agris divisus censuque descriptus est, ut possessio sua nulli haberetur incerta, quam pro tributorum susceperat quantitate solvenda.* » (Cassiod. Var. III). Suidas affirme que « l'empereur Auguste, devenu seul maître, choisit vingt hommes, les plus distingués par leur probité et leur manière de vivre, et les envoya dans tous les pays de son obéissance, afin de faire le recensement des personnes et des biens, et de prélever une contribution déterminée pour le trésor public[1]. »

Enfin, Tertullien, légiste converti, écrivait à Rome même, l'an 204 : Les pièces originales du dénombrement d'Auguste sont conservées dans les archives de

1. Ὁ δὲ Καῖσαρ Αὔγουστος ὁ μοναρχήσας εἴκοσιν ἄνδρας τοὺς ἀρίστους τὸν βίον καὶ τὸν τρόπον ἐπιλεξάμενος. ἐπὶ πᾶσαν τὴν γῆν τῶν ὑπεκόων ἐξέπεμψε, οἳ ὧν ἀπογραφὰς ἐποιήσατο τῶν τε ἀνθρώπων καὶ οὐσίων, αὐτάρκη τινὰ προστάξας τῷ δημοσίῳ μοῖραν ἐκ τούτων εἰσφέρεσθαι. (Suidas V° Ἀπογραφή.)

Rome. Leur déposition, relative à la naissance de Jésus-Christ, forme un témoignage authentique : *De censu Augusti, quem testem fidelissimum Dominicæ nativitatis Romana archiva custodiunt.* (Lib. IV. *Contra Marcionem.*) On ne peut donc pas dire que le recensement, dont parle saint Luc, est purement imaginaire.

Mais s'il y a eu un recensement, saint Luc affirmant qu'il a été fait par Quirinius, venu en Judée dix ans après la mort d'Hérode, il ne peut pas s'appliquer à la naissance de Jésus-Christ. Grave difficulté.

Plusieurs ont pensé qu'il fallait abandonner ce verset : « *Hæc descriptio prima, facta est a præside Syriæ Cyrino,* » et le considérer comme une note explicative mise en marge d'abord, introduite dans le texte par la suite. « Une pareille supposition, dit M. Wallon, n'a rien d'insolite et d'inacceptable en soi, » puisque la phrase de saint Luc se trouve en parenthèse dans les meilleures éditions.

Mais, même en maintenant le texte, la difficulté n'est pas insoluble. Selon certains auteurs, il y aurait eu deux recensements de Quirinius. Le document authentique sur lequel ils s'appuient est une inscription qu'on lit dans Sanclemente, et que M. de Rossi a placée parmi les monuments chrétiens du Musée de Latran. La voici :

GEM. QUA. REDACTA. IN. PO (*testatem.*) DIVI.
(*a*) UGUSTI. POPULIQUE. ROMANI SENAT (*us*)
SUPPLICATIONES. BINAS. OB. RES. PROSP (*ere gestas.*)
IPSI. ORNAMENTA. TRIUMPHI. (*decrevit.*)
PROCONSUL. ASIAM. PROVINCIAM. OM (*nem. et legatus.*)
DIVI AUGUSTI. ITERUM. SYRIAM. ET. PH. (*æniciam.*)

« M. Gustave Contestin, dans la *Revue des sciences*

ecclésiastiques (mars 1865), raisonne ainsi sur ce monument. Il est question d'un proconsul qui a vaincu un roi, et soumis une nation à l'autorité d'Auguste et au peuple romain. En récompense de ses heureux exploits, le sénat lui a décerné de doubles supplications et les insignes du triomphe. Or, ces circonstances réunies ne conviennent qu'au seul Cyrinus, entre les neufs préfets de Syrie qui gouvernèrent ce pays sous Auguste. Donc, c'est à Cyrinus qu'il faut appliquer la fin de l'inscription. D'abord proconsul de toute la province d'Asie, il a gouverné, pour la seconde fois, la Syrie et la Phénicie. Son premier commandement fut extraordinaire et général, et avait pour but de dresser l'état de l'empire, dont parlent Tacite et Suétone. Ce qui nous explique pourquoi Tertullien affirme que le recensement, dont parle saint Luc, fut fait sous la préfecture de Saturninus. Ce dernier était préfet particulier de la Syrie, pendant que Cyrinus commandait extraordinairement toute l'Asie. Le second commandement de Cyrinus fut ordinaire et particulier, sur les provinces de Syrie et de Phénicie, comme l'indique expressément l'inscription. »

Cette explication est contestée par de graves critiques, mais elle n'est pas la seule.

Remarquons que saint Luc n'a pas écrit son Évangile en latin, mais en grec. Or, en interprétant le texte original selon le génie de la langue, on peut, sans effort, obtenir ce sens : « Ce dénombrement précéda celui de Cyrinus, gouverneur de Syrie. » En effet, voici le texte : Αὕτη ἡ ἀποχραφὴ πρῶτη ἐγένετο ἡγεμονεύοντος τῆς Συρίας Κυρηνίου. Considérons le mot πρῶτη comme un superlatif, ayant pour radical la préposition πρὸ, avant; il équivaut au *prior* des Latins, et donne ce sens à la phrase : « Le dénombrement fut antérieur à Cyrinus gouvernant la Syrie. » Elien a dit : Οἱ πρῶτοι μου ταῦτα

ἀνιχνεύσαντες. « Ceux qui *premiers de moi* (avant moi) ont cherché ces choses. » Et saint Jean : Ἔμπροσθέν μου γέγονεν ὅτι πρῶτος μου ἦν. « Il a été mis au-dessus de moi, parce qu'il était *premier de moi* (avant moi.)»

Dans le sens elliptique, nous supposerons que ἀπογραφὴ, au lieu d'être répété une seconde fois, est sous-entendu, et nous aurons : « Ce dénombrement eut lieu avant celui qui se fit quand Cyrinus gouvernait la Judée. » Homère a dit : Κόμαι Χαρίτεσσιν ὁμοῖαι « cheveux semblables aux Grâces, » c'est-à-dire, semblables à ceux des Grâces. Les Septantes (Dan., cap. VII, v. 20) : Ἀναστήσεται βασιλεία ἑτέρα ἥττων σου. « Il s'élevera un royaume moindre que vous, » c'est-à-dire, moindre que le vôtre. Saint Jean : Ἐγὼ δὲ ἔχω τὴν μαρτυρίαν μείζονα τοῦ Ἰωάννου. « J'ai un témoignage plus grand que Jean, » c'est-à-dire, plus grand que celui de Jean.

Cette interprétation date de l'an 1070; elle est du grec Théophilacte. Képler, Michaëlis, Huschke, Herwaert, Lœdner, Cassaubon, les Bollandistes l'ont vulgarisée de telle sorte que l'éxégète Leclerc a pu dire, il y a cent ans : « Le passage de saint Luc a été mis, par là, dans un si grand jour, que l'explication est désormais incontestable. » (*Addit. au Nouv. Test. d'Hammond :* Luc. II. 2.)

L'Évangile, tel qu'il a été écrit, est mis ainsi hors de cause; nous nous trouvons en face de la traduction de saint Jérôme : *Hæc descriptio prima facta est a præside Syriæ Cyrino.* Faut-il absolument répudier cette traduction? Non. En tenant compte d'un simple changement d'accent, c'est-à-dire, en lisant αὐτή, *le même*, au lieu de αὕτη, *ce*, chose d'autant plus facile à supposer que les manuscrits originaux ne sont pas accentués, on obtient un sens équivalent à celui de la leçon grecque que nous exposions tout à l'heure, à sa-

voir : « Ce même premier dénombrement (commencé sous Hérode) fut achevé définitivement sous la présidence de Cyrinus.

Le lecteur peut choisir entre ces diverses explications. En tout cas, il est certain que saint Luc échappe à la contradiction historique qu'on lui reproche.

(Voyez 2me partie. *Perpétuelle virginité de Marie.*)

1° *Carpocrate*, *Cérinthe* et les *Ebionites* ont nié que Jésus-Christ fut né d'une vierge. Ils appuyaient leur sentiment sur ce texte de saint Paul : « *Misit Deus Filium suum factum ex muliere.* Dieu envoya son fils fait de la *femme.* » Saint Paul, disaient-ils, n'a pas parlé de la Vierge, mais de la femme ; or, ce nom de femme ne peut convenir qu'à celles qui conçoivent et enfantent selon la loi commune. « Cet argument, dit le Père Petau, est une véritable plaisanterie, car qui ne sait que le mot *mulier* désigne proprement la nature et le sexe. *Jocularia ista sunt. Nam mulieris nomen naturæ proprium est et sexus.* »

2° D'autres hérétiques, en admettant la maternité virginale de Marie, prétendent qu'elle a cessé d'être vierge après son miraculeux enfantement, c'est-à-dire qu'elle a eu d'autres enfants de saint Joseph. On attribue cette erreur à Tertullien, mais elle ne paraît pas suffisamment prouvée. Elle a été certainement professée par Apollinaire et par tous les hérétiques que saint Epiphane appelle *Antidicomarianites*, c'est-à-dire, *Eunome*, *Helvidius*, *Jovinien* et *Bonose*.

3° *Strauss*, *Renan* et toute la *critique rationaliste* nient absolument la virginité de Marie avant, pendant et après son enfantement. Ils invoquent. contre ce prodige, les lois de la nature, comme si Dieu, qui a créé l'homme sans l'homme, avait épuisé, dans ce premier acte, sa toute-puissance. Ils s'efforcent de mettre l'E-

vangile en contradiction avec lui-même, en ressuscitant toutes les vieilles objections de l'hérésie tirées des mots *premier-né* et *frères de Jésus*, comme s'ils ignoraient complètement les réponses faites, dès les premiers siècles de l'Église, à ces objections.

Helvidius, à l'époque où les traditions juives étaient oubliées, s'autorisait du nom de *primogenitus*, *premier-né*, donné à Jésus-Christ, pour prétendre que Marie, après la naissance du Sauveur, avait eu d'autres enfants. Les rationalistes modernes l'imitent servilement. Cependant, pour quiconque connaît l'histoire et les coutumes judaïques, le nom de *premier-né*, dans l'Évangile, est une marque d'authenticité que n'eût certainement pas imitée un apocryphe, écrivant après la ruine de Jérusalem et la dispersion du peuple juif. « Le mot *aîné* n'en est point l'équivalent, dit M. l'abbé Darras. La loi de Moïse donnait le nom de *premier-né* même à un fils unique; elle le conférait, dès l'instant de la naissance, à tout enfant mâle qui ouvrait, pour une femme d'Israël, la carrière bénie de la maternité. Dans nos usages, il serait absurde d'appeler aîné un enfant qui n'a encore ni frères ni sœurs. C'est précisément pourquoi, si le texte évangélique était l'œuvre d'un apocryphe, nous ne lirions pas le titre de *primogenitus* dans le récit de la nativité du Sauveur. Mais, selon le style hébraïque, Jésus, fils de la Vierge Marie, au moment où il naissait dans l'étable de Bethléem, était investi de la prérogative et des charges de la *primogéniture*, » déterminées par la loi.

Voilà ce que savaient jadis les moindres étudiants des universités, et ce que n'ignoraient pas les protestants eux-mêmes. « L'expression de premier-né, di Grotius, se rapporte aux dignités et aux prérogatives qui, de tout temps, et même avant la loi de Moïse, étaient attribuées aux enfants mâles, qu'ils fussen

uniques ou qu'ils eussent des puinés. » (*Annot. in Matth.* op. theol.) Calvin, dans son *Commentaire sur l'harmonie de l'Évangile*, exprime le même sentiment. « Jésus est nommé premier-né, dit-il, mais non pour autre raison, sinon afin que nous sachions qu'il est né d'une mère vierge, et qui n'avait eu enfant..... On sait bien que, selon l'usage de l'Écriture, ces manières de parler se doivent ainsi entendre. Certes, c'est un point duquel jamais homme n'esmouvra dispute, si ce n'est quelque opiniâtre et raillard. »

Conclusion : il n'y a aucune conséquence à tirer du mot *primogenitus* contre la virginité perpétuelle de la très sainte Vierge. La critique rationaliste doit donc abandonner cette base d'argumentation contre le dogme catholique. Mais, de concert avec le protestantisme moderne, elle se rabat sur d'autres expressions. Il est parlé dans l'Évangile des *frères et des sœurs* de Jésus. Là-dessus, M. Renan écrit, avec un imperturbable aplomb : « La famille, qu'elle provint d'un ou de plusieurs mariages, était, dit-on, assez nombreuse. Jésus avait des frères et des sœurs, dont il semble avoir été l'aîné. Tous sont restés obscurs, car il paraît que les quatre personnages qui sont donnés comme ses frères, et parmi lesquels un, au moins Jacques, est arrivé à une grande importance dans les premières années du développement du christianisme, étaient ses cousins germains. Marie, en effet, avait une sœur nommée aussi Marie, qui épousa un certain Alphée ou Cléophas (ces deux noms nous paraissent désigner une même personne), et fut mère de plusieurs fils qui jouèrent un rôle considérable parmi les premiers disciples de Jésus. Ces cousins-germains, qui adhérèrent au jeune maître, pendant que ses vrais frères lui faisaient de l'opposition, prirent le titre de frères du Seigneur. Les vrais frères de Jésus n'eurent d'importance,

ainsi que leur mère, qu'après leur mort. Même alors, ils ne paraissent pas avoir égalé en considération leurs cousins, dont la conversion avait été plus spontanée, et dont le caractère paraît avoir eu plus d'originalité. Leur nom était inconnu, à tel point que, quand l'Évangéliste met dans la bouche des gens de Nazareth l'énumération des frères selon la nature, ce sont les noms des fils de Cléophas qui se présentent à lui tout d'abord. Ses sœurs se marièrent à Nazareth. (*Vie de Jésus*, par E Renan. page 23-25.)

Comme on le voit, M. Renan exclut de la famille de Nazareth, Jacques, Joseph, Jude et Simon. Il veut bien ne voir en eux que des cousins-germains. Mais où va-t-il chercher ceux qu'il appelle les frères et les sœurs de Jésus? Non pas dans l'enfance du Sauveur, car, jusqu'à l'âge de douze ans, il nous apparaît unique. Dans le récit de la vie publique, aucun texte ne révèle d'une manière précise ces frères inconnus, tellement inconnus que, lorsqu'il s'agit de les désigner, les gens de Nazareth emploient les noms de fils de Cléophas, qui, de l'aveu du critique, ne sont que des cousins-germains. Il est vrai que nous lisons dans saint Jean que, « la fête des tabernacles étant proche, les frères de Jésus lui dirent : Quittez ce pays et montez avec nous en Judée, afin que les disciples que vous y avez soient témoins des œuvres que vous accomplissez. Car celui qui veut être connu ne doit pas agir en secret. Puisque vous opérez des merveilles, manifestez-vous au monde. » Ils parlaient de la sorte, parce qu'ils ne croyaient pas en lui. Jésus leur répondit : « Mon heure n'est pas encore venue..... Il resta donc en Galilée, attendant le départ de ses frères pour se mettre en chemin. » (ch. VII. 1-10.) Voilà tout ce que le rationalisme a trouvé pour établir la généalogie des « frères de Jésus qui lui faisaient opposition. » C'est maigre.

L'opposition des frères est ici chimérique, et on nous permettra de croire que leur degré de parenté est trop légèrement établi, pour qu'on puisse se mettre en contradiction avec la tradition constante de l'Église. Puisque, de l'aveu de la critique, les cousins-germains de Jésus-Christ, Jacques, Joseph, Jude et Simon, sont appelés ses frères, pourquoi ne pas croire que c'est d'eux que l'Évangéliste saint Jean parle ici, sans les nommer. On objecte qu'ils ne pouvaient pas appartenir au collège apostolique, parce qu'ils ne croyaient pas en Jésus. Mais ce n'est pas la première fois qu'il est question, dans l'Évangile, du manque de foi des apôtres. Donc, pas de frères inconnus. Et les sœurs qui se marièrent à Nazareth, où sont-elles? — Dans ce texte de saint Marc indiqué par M. Renan. « N'est-ce pas, disaient les juifs, cet artisan, fils de Marie, frère de Jacques, de Joseph, de Jude et de Simon. Ses sœurs ne sont-elles pas avec nous : Et ils se scandalisaient à son sujet. » (ch. VI. 3.) « Pour trouver l'indication d'un mariage dans ce texte, dit M. l'abbé Darras, il faut une largeur d'interprétation qui déconcerte toutes les lois de la logique et du sens commun. Mais, peut-être, le rationalisme dispose-t-il d'une dialectique extra-naturelle. »

Les frères inconnus n'existant pas, la question reste à débattre entre nous et les protestants, auxquels se sont ralliés certains rationalistes. Ils prennent à la lettre les textes évangéliques qui appellent Jacques, Joseph, Simon et Jude *frères* de Jésus. C'est une preuve de leur ignorance de la science scripturaire et des usages de l'antiquité. Les premiers protestants montraient plus de savoir. « Ceux que l'Évangile appelle *frères* du Christ, dit Grotius, étaient ses cousins; cette locution, familière aux Hébreux, était en usage chez les Grecs et chez les Romains eux-mêmes. » (An-

not. in Matth.) Chez les Hébreux, en effet, le mot *AKH*, *frère*, avait deux significations, l'une étroite et précise, répondant à notre sens naturel, l'autre plus large et pouvant s'appliquer à toute parenté. Ainsi, l'Écriture (Gen. XIV. 14-16.) appelle *frère* d'Abraham, Loth, son neveu. Laban, oncle de Jacob, lui dit : « Parce que tu es mon *frère*, me serviras-tu gratuitement? (Gen. XXXI. 15.) Le jeune Tobie donne le nom de *sœur* à Sara, sa cousine. (Tob. VIII. 9.) Du reste, l'Évangile s'explique par lui-même. Il est dit, en termes clairs et précis, que « Marie, mère de Jacques et de Joseph, épouse de Cléophas, était sœur de la mère de Jésus. » (Matth. XXVII. 56. Marc. XV. 40.) Saint Jude s'appelle lui-même, au commencement de son épître, le *frère de Jacques*. (Jud. *Epist. catholic.* 1.) Hégésippe, contemporain des apôtres, a écrit, dit Eusèbe, que Simon succéda à son *frère* Jacques sur le siège de Jérusalem. (Euseb. *Histor. Eccles.* Lib. VIII. cap. II.) Il ne reste donc plus personne, dans la chaste famille de Nazareth, que Jésus le premier-né et l'unique de Marie la très pure vierge.

4° *Salvador*, plus osé que tous les hérétiques et que tous les rationalistes, a donné, dans son ouvrage : *Jésus et sa doctrine*, un libre cours à sa haine de juif libre-penseur. Il ne craint pas de souiller la chaste demeure de Nazareth, en accusant Marie d'avoir oublié ses devoirs d'épouse, et Jésus d'être le fruit d'un commerce criminel. De pareilles choses ne se réfutent pas. C'est sous une forme lourde et répugnante la réédition des blasphèmes de *Parny*, poëte libertin, dont la verve immonde révolte quiconque a conservé un reste d'honnêteté.

(Cf. Vallon. *De la croyance à l'Evangile*, deuxième partie. — Abbé Darras. *Histoire de l'Eglise*. Tom. IV. première Époque. chapitre. II et III. — Petau : *Dog-*

mata Theologica. De incarnatione. Lib. XIV. cap. III. — Mon *Introduction au dogme Catholique.* Tom. II. Trente-cinquième Conférence).

II

QUARANTE-CINQUIÈME CONFÉRENCE

(Voyez Ire partie. *Doctrine de Jésus-Christ.*)

M. Havet, dans son ouvrage : *Le christianisme et ses origines*, série d'études publiées dans la *Revue moderne*, assigne à la doctrine chrétienne, qui n'est autre que la doctrine de Jésus-Christ, l'hellénisme comme source principale. « Au premier aspect, dit-il, il semble que les origines historiques du christianisme sont toutes juives. Jésus est un juif et vit au milieu des juifs. Paul est un juif : le livre saint des juifs est aussi celui des chrétiens. Le mot même de Christ n'est que la traduction d'un mot juif qui n'a pas d'équivalent dans les langues grecque et latine. La Pâque est le nom d'une fête juive : le repos du septième jour est une pratique juive. Cependant on est, tout d'abord, averti par d'autres faits de se défier de cette apparence. Jérusalem n'a jamais été, même un seul instant, une ville chrétienne; un Père de l'Eglise (c'est Justin), au second siècle de notre ère, remarquait que c'était parmi les juifs qu'on trouvait le moins de chrétiens. C'est dans Antioche que le nom des chrétiens à pris naissance. Ce que les chrétiens appellent le *Nouveau Testament* ne se compose que de livres grecs. C'est à des grecs que sont écrites les lettres de Paul; c'est dans l'Asie grecque que s'élèvent

les sept églises auxquelles l'Apocalypse est adressée. Rome est demeurée la capitale du christianisme; Carthage, Lyon, Alexandrie, Constantinople en ont été les grands sièges. Tous les dogmes chrétiens ont été formulés en grec dans des conciles grecs. Ces mots mêmes de *dogmes*, de *mystères;* les *symboles*, les *catéchismes ;* les noms de *prêtre*, *d'évêque*, de *diacre*, de *moine ; la théologie*, elle-même, tout est grec. En un mot, c'est le monde grec qui est devenu le monde chrétien. C'est donc, tout d'abord, dans le monde grec qu'il faut étudier les origines du christianisme. Il est juste que les juifs aient eu l'honneur de faire, en apparence, d'une secte juive, l'Église de tous les peuples civilisés, car, alors, il est sorti d'eux une vertu qui a remué le monde. S'ils n'ont pas fait le christianisme, ils ont fait la révolution chrétienne. Mais ce n'est pas la foi et la sagesse grecques qui se sont absorbées dans le Judaïsme, à cette époque; c'est réellement le Judaïsme lui-même, qui s'absorbait, en changeant de nom et d'esprit tout ensemble, dans les croyances communes du genre humain. »

Après avoir exposé la doctrine de Platon, M. Havet formule, ainsi, les conclusions de son analyse : « Résumons maintenant ses doctrines; nous y trouverons la philosophie chrétienne tout entière, et déjà même, sur bien des points, la loi chrétienne. En morale, l'exaltation de l'âme et le mépris des sens; le détachement de la terre et de l'existence, même; l'opposition des choses spirituelles et des choses sensibles; la contemplation et la solitude; la sainte folie de la sagesse; l'imitation de la Divinité. Puis, la condamnation du suicide, celle du théâtre, celle des amours contre nature (l'auteur eût pu même ajouter le mépris des amours selon la nature et de toutes les affections sensibles); la pureté, l'humilité, la défense de rendre le

mal pour le mal. On n'y trouve pas assez la charité, je ne dis pas au sens théologique, où ce mot signifie l'amour de Dieu, mais au sens vulgaire, où il exprime un tendre respect de l'homme pour ses semblables, et, en particulier, pour les plus humbles et les moins heureux. En théologie, un Dieu suprême ou plutôt unique, ineffable, tout spirituel, en qui le bien et le beau ont leur essence; une foi raisonnée à la Providence, l'aversion de l'impiété, le dédain des imaginations théologiques populaires et, en même temps, l'appel à une révélation d'en haut; le dogme de l'immortalité de l'âme, et, à a suite, les idées d'un jugement après la mort qui assigne aux âmes le ciel ou l'enfer, un enfer dont les peines sont éternelles; la doctrine d'une expiation originelle, et celles des démons. En cherchant bien, il ne serait pas difficile de retrouver quelque chose qui ressemble au dogme de la prédestination.

« Enfin, Platon a conçu une cité fondée sur l'esprit et sur l'idée, en d'autres termes, une Église; un clergé sans famille, chargé à la fois de la conduite des âmes et de la direction des grands intérêts. Il a cherché à ramener à l'unité cette religion grecque, en apparence si diverse et si libre; et, cette unité, il l'a trouvée dans l'autorité suprême d'une voix sacrée; il contient rigoureusement, sous la loi du dogme, la liberté de l'art et tous les mouvements de l'esprit humain; il punit de mort la révolte de la pensée; il veut une justice qui procède de ces deux idées, la conversion et la damnation; il établit, dans la cité, des tribunaux d'inquisition, et, dans le *for intérieur*, un tribunal de pénitence.

« Tout cela, c'est le christianisme ou, du moins, tout cela le contient en grande partie. »

M. Havet est bien naïf s'il croit nous étonner en nous faisant remarquer que des livres, écrits en *grec*, se

ervent de mots grecs pour exprimer les choses dont ils parlent. Ce serait le contraire qui nous étonnerait. Nous n'avons aucune envie de le contredire à ce sujet. Cependant, un examen approfondi lui aurait fait découvrir une foule de mots qui n'ont point, dans la langue grecque, le sens que leur attribue l'esprit chrétien. Par exemple, Verbe, Esprit, foi, justice, paix, grâce, salut, baptême, charnel, spirituel, etc... des mots évidemment inventés pour le besoin d'une nouvelle doctrine, comme le mot Évangile, et ceux qui expriment les grands dogmes de l'Incarnation, de la Rédemption, de l'Eucharistie. Il y a, nous n'en disconvenons pas, un fond de vérité dans ses assertions. Ce fond de vérité, nous l'avons reconnu nous-mêmes, lorsque nous disions que « la doctrine du Christ n'est pas tellement nouvelle qu'elle n'ait aucun rapport avec les vérités émanées de la sagesse divine et de la sagesse humaine. Les dogmes de l'antiquité, plus ou moins enténébrés par les erreurs de l'esprit humain, sont une préparation de la vérité plénière que Dieu voulait faire entendre au monde par la bouche de son Fils. Vouloir que le Christ n'en tienne aucun compte, ce serait lui demander une doctrine imprudente. Les maximes des sages sont des cris de la nature droite exprimant l'éternelle loi du vrai et du bien. Vouloir que le Christ les oublie, ce serait lui demander une doctrine extravagante et monstrueuse. Nécessairement, toute vérité divine, contenue à l'état de germe dans les traditions religieuses de l'antiquité, toute maxime d'honnêteté et de justice doivent se retrouver dans la doctrine évangélique. » Partant de cette règle, on peut faire des rapprochements instructifs. Mais nous nous refusons à ne voir, avec M. Havet, qu'un plagiat dans des ressemblances nécessaires ; nous protestons, surtout, contre sa prétention de faire, du chris-

tianisme, un judaïsme grécisé et absorbé dans les croyances communes du genre humain.

Les croyances communes du genre humain ! M. Vacherot ne peut s'empêcher de trouver le mot un peu fort; nous le trouvons faux. La doctrine de Platon, même interprétée par M. Havet, n'est point l'expression des croyances communes du genre humain; et, après s'être longtemps appliqué à y trouver la doctrine chrétienne, M. Havet est obligé d'avouer « qu'il y a, dans le christianisme, des idées et des sentiments qui dénotent une autre origine; que la morale grecque tout entière, y compris la morale de Platon lui-même, est la morale des forts, tandis que l'Évangile est aussi et surtout la morale des faibles, par la double vertu de la charité qui s'attache à la faiblesse et à la misère humaine, et de la grâce, cette force étrangère et surnaturelle qui remplace le ressort intérieur que toutes les écoles de morale grecque s'appliquent à tendre et à soutenir. » La *charité* et la *grâce*. Sources profondes. Que de choses on en peut déduire, qu'on trouve dans l'Évangile et qu'on ne rencontre pas dans Platon !

Trop préoccupé de son système, M. Havet exagère les doctrines de Platon; par contre, il défigure les doctrines des juifs. Prenant à la lettre les métaphores hébraïques, il fait, du Dieu unique d'Israël, *un Dieu aussi païen que pas un Dieu de l'antiquité*, habitant à Jérusalem et ne pouvant pas être visité ailleurs, un Dieu qu'on ne pouvait pas appeler un esprit. Il oublie ce qui est dit, dans l'Écriture, des perfections infinies de Jéhovah et, surtout, de son omniprésence, si incompatible avec les conceptions anthropomorphites des païens. Il prétend que les juifs n'avaient pas même l'idée de l'âme et ne croyaient pas à son immortalité. Il oublie la création à l'image et à la ressemblance de Dieu ; (Gen. ch. I. 26.) le souffle divin qui anime le

corps; (Gen., ch. II. 7.) les espérances des Patriarches qui, même enterrés sur la terre étrangère, comptaient être réunis à leurs pères et à leur peuple; la mort qu'ils appelaient un sommeil; (Gen., ch. XLVII. 30.) ce grand cri de Job : « Quand Dieu m'ôterait la vie, j'espérerais en lui; (Job, ch. XIII. 15.) celui de Salomon : « Le juste espère même dans la mort; » (Prov., ch. XIV 32.) ces paroles de David : « J'ai voulu comprendre ce mystère (la prospérité des pécheurs), j'y ai eu de la peine, jusqu'à ce que je sois entré dans le secret de Dieu et que j'aie considéré leur dernière fin; » (Psalm. LXXII.) ce mot profond de la sagesse : « Dieu a fait l'homme inexterminable; » (Sap., ch. II. 23.) le désir de mourir de la mort des justes; (Num., ch. XXIII. 10.) la défense d'évoquer les morts; (Deut., ch. XVIII. 11.) la prière faite pour eux considérée comme une sainte et salutaire pratique; (Mach., ch. XII. 46.) le tribunal de Dieu qui jugera tout ce qui est caché, le bien et le mal; (Eccles., ch. XII. 14.) le Schéol ou enfer dans lequel sont précipités les impies; (Deut., ch. XXXII. 22. Num., ch. XVI. 30-33.) la résurrection pour la vie éternelle ou pour l'opprobre éternel. (Dan., ch. XII. 2.)

En somme, M. Havet veut que la doctrine chrétienne soit un éclectisme. Nous ne lui demanderons pas comment cet éclectisme a commencé, ce qu'il serait fort empêché de nous dire, car il se borne à des rapprochements fantaisistes; mais nous lui demanderons pourquoi cet éclectisme dure encore, contrairement à la loi fatale qui condamne à mort tous les systèmes de cette sorte, avant qu'ils aient un siècle d'existence.

III

QUARANTE-SIXIÈME CONFÉRENCE

(Voyez Ire partie. Le *thaumaturge.*)

La *critique*, ennemie du merveilleux, se garde bien de discuter l'un après l'autre tous les miracles de Jésus-Christ. Elle s'applique à construire certains principes, à l'aide desquels elle exécute en général tous les prodiges, et choisit, dans le détail, ceux qui se prêtent le mieux à son travail de démolition.

L'école *naturaliste* représentée par *Paulus*, *Bahrdt*, *Venturini*. etc., veut que le miracle ne soit qu'un fait naturel involontairement amplifié ou travesti par l'imagination. Au moyen de retouches, on le ramène à ses véritables proportions. Ces retouches sont, la plupart du temps, si arbitraires, si bizarres, si extravagantes que Strauss, indigné, les a appelées « les productions monstrueuses d'un système qui remanie l'histoire, sans frein ni règle. » (*Vie de Jésus*, Tome II. p. 675).

L'école *mythique*, dont Strauss est le père, pose en principe que le miracle est un mythe; c'est-à-dire une sorte de parabole transcendante, inventée à dessein pour cacher une idée qu'il s'agit de dégager. Strauss sue et s'essouffle dans ces dégagements. Il y en a qui sont mortellement ennuyeux, mais il y en a, aussi, de bien amusants. Malgré ses sévérités contre l'école naturaliste, le père du mythisme, ainsi que nous l'avons remarqué, est obligé de céder à l'importunité des faits et de chercher des explications naturelles. S'agit-il des guérisons, « elles peuvent trouver leur ex-

plication dans le concours de la foi du malade avec une force peut-être analogue au magnétisme chez le thaumaturge. » (*Vie de Jésus* § 94. Tom. II. pag. 110-111). S'agit-il de résurrections, « il n'y a eu que des morts apparentes. »

M. *Renan* ne dédaigne absolument ni les explications naturalistes ni le mythe, bien qu'il reproche à Strauss d'en avoir abusé ; mais, fidèle à ses habitudes traîtresses, il met en avant un principe d'après lequel les miracles les plus embarrassants ne peuvent plus être considérés que comme de pieuses jongleries. J'appellerai ce principe : l'échelle de la sincérité. Il y a une sincérité absolue et rigoureuse qui dit les choses telles qu'elles sont et agit sans déguisement ; il y a une sincérité relative et complaisante qui ne recule pas devant le mensonge et la supercherie, quand on les emploie au service d'une cause qui passionne, c'est la sincérité des Orientaux. Elle a imposé à Jésus-Christ sa réputation de thaumaturge, et nous la voyons à l'œuvre dans la résurrection de Lazare. Cette scène si touchante et si grandiose de l'Évangile se transforme, sous la plume du critique, en une scène de vulgaire charlatanisme. « Nous pensons, dit-il, qu'il se passa à Béthanie quelque chose qui fut regardé comme une résurrection. La renommée attribuait déjà à Jésus deux ou trois faits de ce genre. La famille de Béthanie put être amenée, presque sans s'en douter, à l'acte important qu'on désirait. Jésus y était adoré. Il semble que Lazare était malade, et que ce fut même sur un message des sœurs alarmées que Jésus quitta la Pérée La joie de son arrivée put ramener Lazare à la vie. Peut-être, aussi, l'ardent désir de fermer la bouche à ceux qui niaient outrageusement la mission divine de leur ami entraîna-t-il ces personnes passionnées au-delà de toutes bornes. Peut-être Lazare, pâle encore

de sa maladie, se fit-il entourer de bandelettes, comme un mort, et enfermer dans son tombeau de famille. Ces tombeaux étaient de grandes chambres taillées dans le roc, où l'on pénétrait par une ouverture carrée, que fermait une dalle énorme.

Marthe et Marie vinrent au-devant de Jésus, et, sans le laisser entrer dans Béthanie, le conduisirent à la grotte. L'émotion qu'éprouva Jésus près du tombeau de son ami, qu'il croyait mort, put être prise par les assistants pour ce trouble, ce frémissement qui accompagnaient les miracles; l'opinion populaire voulant que la vertu divine fût dans l'homme comme un principe épileptique et convulsif. Jésus, (toujours dans l'hypothèse ci-dessus énoncée), désira voir encore une fois celui qu'il avait aimé, et, la pierre ayant été écartée, Lazare sortit avec ses bandelettes et la tête entourée d'un suaire. Cette apparition dut naturellement être regardée par tout le monde comme une résurrection. La foi ne connaît d'autre loi que l'intérêt de ce qu'elle croit le vrai. Le but qu'elle poursuit étant pour elle absolument saint, elle ne se fait aucun scrupule d'invoquer de mauvais arguments pour sa thèse, quand les bons ne réussissent pas. Si telle preuve n'est pas solide, tant d'autres le sont!... Si tel prodige n'est pas réel, tant d'autres l'ont été!...

Intimement persuadés que Jésus était thaumaturge, Lazare et ses sœurs purent aider un de ses miracles à s'exécuter, comme tant d'hommes pieux qui, convaincus de la vérité de leur religion, ont cherché à triompher de l'obstination des hommes par des moyens dont ils voyaient bien la faiblesse. L'état de leur conscience était celui des stigmatisées, des convulsionnaires, des possédées de couvent, entraînées par l'influence du monde où elles vivent et par leur propre croyance à des actes feints. Quant à Jésus, il n'était pas plus maître

que saint Bernard, que saint François d'Assise de modérer l'avidité de la foule et de ses propres disciples pour le merveilleux. La mort, d'ailleurs, allait dans quelques jours lui rendre sa liberté divine, et l'arracher aux fatales nécessités d'un rôle qui chaque jour devenait plus exigeant, plus difficile à soutenir. »

Qu'on lise, après cela, le chapitre XI de saint Jean où la sincérité absolue et rigoureuse coule à pleins bords, où les détails sont si clairs et si précis, on sera révolté de la torture que l'inventeur de la double sincérité fait subir au texte sacré, plus encore du rôle idiot qu'il attribue au Sauveur et du rôle méprisable qu'il prête à ses amis.

Du reste, malgré l'affectation de ces dédains transcendants, il est facile de voir que M. Renan est fort embarrassé des œuvres merveilleuses du Christ. Rien de plus pauvre comme critique que son chapitre des *Miracles*, (chap. XVI.) qui copie, d'une manière sacrilège, la comédie du *Médecin malgré lui*. Veut-il expliquer les guérisons? rien de plus simple, à son avis. — « La médecine était, à cette époque, en Judée ce qu'elle est encore aujourd'hui en Orient, c'est à dire nullement scientifique, absolument livrée à l'inspiration individuelle. La médecine scientifique, fondée depuis cinq siècles par la Grèce, était, à l'époque de Jésus, inconnue des Juifs de Palestine. Dans un tel état de connaissances, la présence d'un homme supérieur, traitant le malade avec douceur, et lui donnant par quelques signes sensibles l'assurance de son rétablissement, est souvent un remède décisif. Qui oserait dire que, dans beaucoup de cas, et en dehors des lésions tout à fait caractérisées, le contact d'une personne exquise ne vaut pas les ressources de la pharmacie? Le plaisir de la voir guérit. Elle donne ce qu'elle peut, un sourire, une espérance, et cela n'est

pas vain. » Quant aux exorcismes, il ne faut pas s'exagérer les difficultés. « Les désordres que l'on expliquait par des possessions étaient souvent fort légers. De nos jours, en Syrie, on regarde comme fous ou possédés d'un démon (ces deux idées n'en font qu'une, *medjnoun*) des gens qui ont seulement quelque bizarrerie. Une douce parole suffit souvent dans ce cas pour chasser le démon. Tels étaient sans doute les moyens employés par Jésus. Qui sait si sa célébrité comme exorciste ne se répandit pas presque à son insu? Les personnes qui résident en Orient sont parfois surprises de se trouver, au bout de quelque temps, en possession d'une grande renommée de médecin, de sorcier, de découvreur de trésors, sans qu'elles puissent se rendre compte des faits qui ont donné lieu à ces bizarres imaginations. »

De critique à fond sur quelques-uns des miracles de Jésus-Christ en particulier, par exemple : la guérison des lépreux, des paralysies invétérées, de l'aveuglené, point. Comme si des généralités ridicules pouvaient détruire l'autorité des récits, si précis et si graves de l'Évangile. On ne saurait être plus léger dans une question de cette importance.

Notons que M. Renan assimile les miracles de Jésus-Christ aux pratiques de la théurgie et aux œuvres des autres thaumaturges. Encore une légèreté à laquelle nous avons donné une longue réponse dans notre Conférence. Il résulte, en effet, de l'examen que nous avons fait d'après les récits évangéliques, que le Christ est un thaumaturge hors pair; que sa physionomie, sous ce rapport, est tellement tranchée qu'il faut l'avoir vu pour avoir pu le peindre.

Pour plus amples renseignements, je renvoie le lecteur à mon *Introduction au dogme catholique*, Tome II, où j'ai traité longuement la question des miracles.

(Voyez 2me Partie. *Le Prophète.*)

Audacieuse et prolixe à l'endroit des miracles, la critique se montre plus timide et plus discrète à l'endroit des prophéties que nous avons citées. Elle les passe prudemment sous silence. Cependant, Strauss essaie de prouver que la prédiction de la ruine de Jérusalem a été faite après coup. (*Vie de Jésus.* Tom. II. p. 367.) Mais, comme le fait très bien remarquer Hettinger, (*Apologie du Christianisme.* Tom. II. chap. XVI. p. 251. note.) « Strauss se contredit; car il admet que les Évangiles ont été composés dans un espace de trente ans, (*Vie de Jésus.* Tom. I. p. 60.) ce qui prouverait qu'ils ont été lus avant la destruction de la ville. Les Évangiles rapportent, en outre, des détails et des circonstances antérieures à la destruction de la ville, avec une vérité qu'un écrivain postérieur n'aurait pas pu imiter, car tout fut alors changé et bouleversé. Un fait vient encore attester l'authenticité de cette prophétie : c'est l'émigration des chrétiens, lorsque personne ne soupçonnait la destruction de Jérusalem, et qui furent ainsi épargnés. Enfin, si cette prophétie avait été composée *post eventum* elle porterait un caractère plus historique, et la sentence qui condamne Israël ne serait pas englobée dans la prédiction du jugement universel, comme nous le voyons, surtout dans saint Matthieu. »

Du reste, l'état actuel de Jérusalem, la dispersion constante du peuple Juif, la tentative de Julien, suffisent pleinement à la preuve que nous avons voulu tirer de l'oracle évangélique.

V

QUARANTE-SEPTIÈME CONFÉRENCE

(Voyez exorde. *Jugement de Jésus-Christ.*)

Salvador, dans son *Histoire des institutions de Moïse et du peuple Hébreu*, consacre un chapitre au *jugement et à la condamnation de Jésus-Christ.* Après avoir parcouru toutes les phases de l'accusation, il déclare que la procédure a été parfaitement régulière et la condamnation parfaitement appropriée au fait. « Le sénat, dit-il, jugeant que Jésus, fils de Joseph, né à Bethléem, avait profané le nom de Dieu en l'usurpant pour lui-même simple citoyen, lui fait l'application de la loi sur le blasphème et de la loi V du chapitre treizième du Deutéronome, et article XX du chapitre dix-huitième, d'après lequel tout prophète, même celui qui fait des miracles, doit être puni quand il parle d'un Dieu inconnu aux Hébreux ou à leurs pères. »

Selon M. *Renan*, « au point de vue du Judaïsme orthodoxe, Jésus était bien vraiment un blasphémateur, un destructeur du culte établi; or, ces crimes étaient punis de mort par la loi. » (*Vie de Jésus*, ch. XXIV.) Jésus blasphémait : voilà ce qu'il fallait prouver. En disant qu'il était Dieu, parlait-il d'un Dieu inconnu aux Hébreux ou à leurs pères? Non, car il est écrit dans les prophéties que le Christ attendu sera Dieu avec nous, Jéhovah notre juste; le fils éternellement engendré de Dieu. Dépositaires des oracles, les juges de Jésus-Christ devaient s'y référer, d'autant qu'il avait

dit publiquement : lisez les Écritures, c'est de moi qu'elles parlent. Il fallait donc examiner avec soin tous les caractères du Christ, et voir s'ils se rapportaient à Jésus qui se disait le Christ. Des hommes vraiment religieux n'eussent pas manqué à ce devoir qui s'imposait impérieusement dans la circonstance.

Rien de tout cela n'a été fait. Les ennemis de Jésus-Christ ont agi sous l'inspiration d'une haine qui passe par-dessus toutes les injustices. En mettant de côté le devoir religieux des prêtres, il ne reste même pas au jugement l'apparence de la légalité ; car toutes les lois ont été violées. C'est ce qu'a prouvé M. Dupin dans un opuscule en réponse au chapitre de Salvador. (*Jésus devant Caïphe et Pilate.*)

Si Jésus était coupable, il fallait décider dans une assemblée solennelle sa mise en accusation et l'arrêter en plein jour, au nom de la puissance publique qui devait le juger. Or, après l'avoir entouré d'agents provocateurs, les prêtres, dans un conciliabule, décident de prendre Jésus par ruse et de le faire mourir ; ils soudoient la trahison et organisent un guet-apens de nuit, contre toutes les prescriptions de la loi qui veut le grand jour. Cette loi du grand jour et de la publicité est encore violée dans le jugement même, qui se fait pendant la nuit.

La loi veut une enquête scrupuleuse dans laquelle on doit entendre les témoins à charge et à décharge. Les témoins à charge paraissent seuls ; et, bien que Jésus demande qu'on interroge ceux qui l'ont entendu prêcher sa doctrine, personne n'est appelé.

La loi veut qu'on respecte l'accusé tant qu'il n'est pas convaincu. Jésus est souffleté par les valets du grand prêtre, qui ne reçoivent aucun reproche de cette violence.

La loi défend de s'en rapporter à la déclaration d'un

seul contre lui-même. Jésus est condamné à mort, par suite d'un aveu provoqué par une adjuration contraire à toutes les règles de la procédure.

La loi veut qu'aucune peine capitale ne puisse être prononcée avant le troisième jour du jugement : en quelques heures l'action sommaire intentée contre Jésus est terminée.

Jésus est condamné à mort ; mais les juifs n'ont pas le pouvoir d'exécuter la sentence, ils ont besoin de recourir au procurateur romain. Alors, on voit s'opérer un monstrueux revirement. Les juifs substituent, à l'accusation du blasphème, l'accusation de conspiration contre le pouvoir et de provocation à la révolte ; ils abusent de l'intimidation et arrachent, à la lâcheté de Ponce-Pilate, un arrêt d'exécution ; de telle sorte, que celui qui a été condamné à mort pour un crime religieux est exécuté pour un crime politique. Vit-on jamais pareil désordre dans la justice.

Le procès du Christ n'est donc qu'une lugubre et révoltante succession d'iniquités qui font, de cet acte judiciaire, le plus grand des crimes.

Saint Thomas, pesant les responsabilités dans le drame de la passion, distingue entre ceux qu'il appelle les grands et les petits : *majores* et *minores*. Les petits ont pu être excusés par leur ignorance. Mais les grands savaient bien que Jésus était le Christ. S'ils n'ont pas connu le mystère de sa divinité, c'est l'effet d'un aveuglement causé par l'orgueil et la haine. L'orgueil et la haine ne peuvent absoudre les scélérats.

(Cf. Summ. theol. III. P. quæst. 47. a. 5. et a. 6.)

(Voyez IIe partie. *Miracles de la passion.*)

La critique rationaliste se tait sur les miracles qui ont accompagné la mort de Jésus-Christ. Pourquoi donc ? Sont-ils si obscurs et de si peu d'importance

qu'on puisse les passer sous silence ? — Mais ils ont été constatés de telle sorte qu'ils défient le scepticisme le plus obstiné. Saint Jérôme (*In chronicon Eusebii*) rapporte, en ces termes, le témoignage de Phlégon, écrivain païen : « En la quatrième année de la deux cent deuxième olympiade (année de la mort de J.-C.) eut lieu la plus grande éclipse de soleil dont les hommes aient gardé le souvenir ; les ténèbres furent telles qu'on vit les étoiles au milieu du jour ; l'horreur de cette longue nuit fut redoublée par un tremblement de terre. » Pline fait mention du tremblement de terre (*Hist. nat.* Lib. II. ch. 84), saint Denys de l'éclipse. (Ep. VII. *Ad Polycarpum.*) Aujourd'hui, le Golgotha montre encore son rocher fendu. M. de Saulcy a étudié avec soin cette déchirure. « Il y a, dit-il, une preuve matérielle que ce n'est pas une veine naturelle entre deux couches parallèles du rocher ; c'est que, selon la loi des corps divisés violemment selon la ligne verticale, la largeur de la fente va en diminuant depuis le haut jusqu'en bas. S'il était possible de rapprocher les deux parties séparées, elles se rejoindraient parfaitement ; les angles saillants correspondant aux angles rentrants. » (*Dict. des antiquités bibliques*, cos. 772.) Un géologue anglais, dont le témoignage est rapporté par Addison (*De la relig. chrét.*, tom. II), faisait la même remarque, et concluait ainsi : « Il m'est démontré que c'est l'effet d'un miracle que ni l'art ni la nature ne pouvaient produire. Je rends grâce à Dieu de m'avoir conduit ici, pour contempler le monument de son merveilleux pouvoir, ce témoin lapidaire de la divinité de Jésus-Christ. » Longtemps avant, Tertullien disait aux Romains : « Vous avez dans vos archives publiques le récit de la catastrophe qui eut lieu à la mort de Jésus-Christ. » (*Apologet.* ch. 21.) Et saint Cyrille de Jérusalem : « Si l'on veut nier qu'un

Dieu soit mort ici, qu'on regarde, seulement, les rochers déchirés du Calvaire. » (*Cateches.* XVIII.)

(Cf. Darras. *Hist. de l'Eglise.* 1re Époque. chap. XI, § VII.)

VI

QUARANTE-HUITIÈME CONFÉRENCE

(Voyez 1re Partie. *Vérité de la résurrection.*)

Nous avons dit dans notre Conférence que ceux qui nient la résurrection de Jésus-Christ n'ont à opposer, à la vérité de ce prodige, que ces trois hypothèses : l'enlèvement furtif, la mort apparente, l'hallucination.

1° Les *Juifs* sont les premiers inventeurs de l'enlèvement furtif. Ils en ont répandu le bruit dans le but évident de faire échec à la prédication des Apôtres. Saint Mathieu nous dit que ce mensonge avait cours à l'époque où il écrivait son Évangile. Il s'est propagé, pendant plusieurs siècles, parmi les Juifs et les païens. Les saints Pères y répondaient par cette vigoureuse et judicieuse apostrophe : « Vous osez invoquer des hommes endormis ; mais de quelle valeur peut être leur témoignage ? » En effet. Les gardes pouvaient-ils dormir au bruit que devaient nécessairement faire cinq ou six hommes, pour ouvrir le tombeau et renverser la pierre qui le fermait ? Et, s'ils dormaient, comment peuvent-ils affirmer que les disciples sont venus et ont enlevé le corps, puisqu'ils n'ont rien vu ?

2° La *critique moderne* a généralement abandonné cette explication, que l'impiété du XVIIIe siècle ne dé-

daignait pas. L'école naturaliste allemande a préféré la mort apparente. Le peu de temps que Jésus resta suspendu à la croix, joint à la lenteur de la mort par crucifiement ; l'incertitude sur la nature et sur l'effet du coup de lance, qui, peut-être, n'est pas même historique (il paraît que saint Jean qui en a été témoin ne voyait pas bien clair), tout cela parut rendre douteuse la réalité de la mort. Josèphe parle de crucifiés dont la délivrance fut obtenue de Titus par ses prières et dont un survécut, grâce aux soins médicaux dont il fut l'objet. « Or, un reste de sentiment et un traitement médical soigneux n'ont pas manqué à Jésus, bien que les Évangélistes n'en parlent pas. Jésus ne voyant aucun autre moyen de purifier l'idée qui dominait, touchant le Messie, du mélange d'une politique terrestre, s'exposa au crucifiement, comptant qu'en inclinant la tête de bonne heure, il serait bientôt détaché de la croix, et qu'ensuite il serait guéri par des hommes instruits en médecine parmi ses associés secrets, afin d'enthousiasmer en même temps le peuple par l'apparence d'une résurrection. » (*Bahrdt*, cité par *Strauss. Vie de Jésus*. Tom. II. Sect. III chap. III. § 138.)

D'autres n'ont pas imputé cette préméditation à Jésus. « Ils supposent qu'il tomba dans un sommeil semblable à la mort, et attribuent à ses adhérents le plan, conçu à l'avance, de rappeler à la vie Jésus, jeté dans une mort apparente par un breuvage et détaché de bonne heure de la croix. » (*Xénodoxien* : *Joseph and Nicodemus* cité par *Strauss.* loc. cit.)

Enfin, « les amis judicieux de l'explication naturelle, à qui répugnent ces suppositions, se contentent d'admettre, au lieu d'un reste de sentiment, la force vitale qui, même après l'extinction du sentiment, persista dans l'intérieur du corps de Jésus plein de la vigueur de la jeunesse ; au lieu de soins donnés par des mains hu-

maines, ils appellent l'attention sur l'influence bienfaisante que les substances en partie huileuses, appliquées sur lui, durent exercer sur la guérison de ses blessures ; ils remarquent que l'air chargé des émanations des aromates dans la cavité du tombeau dut être propre à réveiller le sentiment et la conscience de Jésus. » (*Paulus* cité par *Strauss*. Loc. cit.) Ajoutez à cela, un coup de tonnerre qui ouvre le sépulcre (*Schuster*) ou bien, à la rigueur, un fort coup d'épaule qui renverse la pierre, un homme qui apparaît drapé dans un linceul blanc ;... et voilà la résurrection.

Paulus affirme bravement que Jésus, bien qu'il se fût rétabli de l'état de rigidité semblable à la mort où l'avait jeté le crucifiement, finit par succomber à une fièvre consomptive. (*Strauss*, *ibid.*) Mais il ne dit pas ce qu'est devenu son corps.

3° *Strauss*, bien qu'il accorde que la supposition de la mort apparente ne sort pas des limites du possible, paraît pencher, même dans sa première *Vie de Jésus*, vers l'hallucination. Les christophanies de l'Évangile ressemblent à celle de saint Paul, ce sont des phénomènes purement subjectifs. Ils ont été amenés « par le *besoin psychologique* qu'éprouvaient les apôtres, leur premier effroi passé, de lever la contradiction que la fin de Jésus formait avec leur première opinion sur lui, et de recevoir, dans leur conception du Messie, le caractère de la passion et de la mort. » « C'est dans la Galilée que s'est formée l'idée de la résurrection. Une fois cette idée bien établie, ils sont revenus la prêcher à Jérusalem, où il n'était plus possible de se convaincre soi-même du contraire par le corps de Jésus, ou d'en être convaincu par d'autres »... Le corps de Jésus, sans doute, était perdu !... perdu !

Il est vrai qu'il ne s'est écoulé que cinquante jours

entre la résurrection et la prédication des apôtres. Mais Strauss n'est pas embarrassé de cela. L'époque indiquée par les Actes repose uniquement sur des motifs dogmatiques, donc elle est sans valeur historique (quelle conséquence !) et elle ne vous oblige nullement à resserrer autant la durée de la préparation en Galilée.

C'est surtout dans sa *Nouvelle vie* que Strauss se jette sur l'hypothèse d'une vision produite par l'imagination surexcitée des apôtres ; car, dit-il, « un homme demi-mort, se traînant péniblement hors du tombeau, réclamant des soins, et finissant par succomber à ses blessures, n'aurait jamais fait sur l'imagination des apôtres l'impression du vainqueur de la mort et du maître de la vie. » (p. 310).

L'hallucination ! *La critique rationaliste* n'a pas l'étrenne de cette invention. Depuis longtemps, *Celse* avait eu recours à cette hypothèse. « Qui a vu cela, (le Christ ressuscité ?) disait-il. Une femme à demi folle, comme vous dites vous-mêmes, et tel autre attaché à la même superstition, ayant rêvé par l'effet d'une disposition quelconque, ou bien ayant l'imagination excitées par une opinion erronée conforme à sa propre volonté, ce qui est arrivé à des milliers d'hommes, ou bien, ce qui est plus vraisemblable, voulant frapper l'imagination des autres par ce prodige, et frayer à l'aide de ce mensonge la voie à d'autres imposteurs[1]. »

M. *Renan* a fait de l'hallucination son système. Il

1. Τίς τοῦτο εἶδε ; γυνή πάροιστρος, ὡς φατὲ, καὶ εἴ τις ἄλλος τῶν ἐκ τῆς αὐτῆς γοητείας, ἤτοι κατά τινα διάθεσιν ὀνειρώξας, ἢ κατὰ τὴν αὐτοῦ βούλησιν δόξῃ πεπλανημένῃ φαντασιωθεὶς, ὅπερ δὴ μυρίοις συμβέβηκεν· ἢ, ὅπερ μᾶλλον ἐκπλῆξαι, τοὺς λοιποὺς τῇ τερατείᾳ ταύτῃ θελήσας, καὶ διὰ τοῦ τοιούτου ψεύσματος ἀφορμὴν ἄλλοις ἀγύρταις παρασχεῖν. (Origen. *Contra Celsum*. 2. 55.)

en avait dit un mot en terminant le vingt-sixième chapitre de la *Vie de Jésus*. « La forte imagination de Marie de Magdala joua dans cette circonstance un rôle capital. Pouvoir divin de l'amour ! Moments sacrés où la passion d'une hallucinée donne au monde un Dieu ressuscité. » C'était l'annonce du thème qu'il développe sans vergogne, dans les deux premiers chapitres de son livre des apôtres.

Jésus, à ce qu'il prétend, n'a jamais dit bien clairement qu'il ressusciterait en sa chair. Embarrassé par les textes de saint Matthieu, de saint Marc et de saint Luc qui indiquent le contraire, il ne se gêne pas pour dire qu'ils ont été introduits dans l'Évangile à une certaine époque où on tenait beaucoup à ce que Jésus eût annoncé sa résurrection. L'idée de ce miracle devait fatalement naître dans l'esprit des apôtres, car, « reconnaître que la mort pouvait être victorieuse de Jésus, de celui qui devait supprimer son empire, c'était le comble de l'absurdité. L'idée seule qu'il pût souffrir avait autrefois révolté ses disciples. Ceux-ci n'eurent donc pas de choix entre le désespoir ou une affirmation héroïque. Un homme pénétrant aurait pu annoncer dès le samedi que Jésus revivrait. La petite société chrétienne, ce jour-là, opéra le véritable miracle ; elle ressuscita Jésus en son cœur par l'amour intense qu'elle lui porta. Elle décida que Jésus ne mourrait pas. L'amour chez ces âmes passionnées fut vraiment plus fort que la mort, et, comme le propre de la passion est d'être communicative, d'allumer à la manière d'un flambeau un sentiment qui lui ressemble et se propage ensuite indéfiniment, Jésus en un sens, à l'heure où nous sommes parvenus, est déjà ressuscité. Qu'un fait matériel insignifiant permette de croire que son corps n'est plus ici-bas, et le dogme de la résurrection sera fondé pour l'éternité.

« Ce fut ce qui arriva dans des circonstances qui, pour être en partie obscures, par suite de l'incohérence des traditions, et surtout des contradictions qu'elles présentent, se laissent néanmoins saisir avec un degré suffisant de probabilité. »

C'est Marie de Magdala qui est la cheville ouvrière de cette résurrection par l'amour. M. Renan prétend qu'elle seule y a joué un rôle ; tout part de son influence. Il cite, à l'appui de cette prétention, saint Jean et saint Marc. Or, dans saint Jean, on lit le récit des deux apparitions aux disciples réunis, dans la seconde Thomas nous semble jouer un rôle qui n'est pas sans importance. Le même Évangile rapporte l'apparition près de la mer de Tibériade, et le rôle qu'y joua saint Pierre. Saint Marc fait mention de l'apparition aux onze apôtres. Le rôle unique que M. Renan assigne à Marie Madeleine est donc de pure fantaisie. Mais écoutons-le : « Quand Marie de Magdala arriva, le dimanche matin, la pierre n'était pas à sa place. Le caveau était ouvert. Le corps n'y était plus. L'idée de la résurrection était encore, chez elle, peu développée. Ce qui remplissait son âme, c'était un regret tendre et le désir de rendre les soins funèbres au corps de son divin ami. Aussi, ses premiers sentiments furent-ils la surprise et la douleur. La disparition de ce corps chéri lui enlevait la dernière joie sur laquelle elle avait compté. Elle ne le toucherait plus de ses mains !... Et qu'était-il devenu ?... L'idée d'une profanation se présenta à elle et la révolta. Peut-être, en même temps, une lueur d'espoir traversa son esprit. Sans perdre un moment, elle court à une maison où Pierre et Jean étaient réunis : « On a pris le corps du maître, dit-elle, et nous ne savons pas où on l'a mis. » Les deux disciples se lèvent à la hâte, et courent de toute leur force. Jean le plus jeune, arrive le premier. Il se baisse pour re-

garder à l'intérieur. Marie avait raison. Le tombeau était vide. Les linges qui avaient servi à l'ensevelissement étaient épars dans le caveau. Pierre arrive à son tour. Tous deux entrent, examinent les linges sans doute tachés de sang, et remarquent, en particulier, le suaire qui avait enveloppé la tête, roulé à part en un coin. Pierre et Jean se retirèrent chez eux dans un trouble extrême. S'ils ne prononcèrent pas le mot décisif : « Il est ressuscité ! » on peut dire qu'une telle conséquence était irrévocablement tirée et que le dogme générateur du christianisme était déjà fondé.

« Pierre et Jean étant sortis du jardin, Marie resta seule sur le bord du caveau. Elle pleurait abondamment. Une seule pensée la préoccupait : Où avait-on mis le corps ? Son cœur de femme n'allait pas au delà du désir de tenir encore dans ses bras le cadavre bien-aimé. Tout à coup, elle entend un bruit léger derrière elle. Un homme est debout. Elle croit d'abord que c'est le jardinier : « Oh ! dit-elle, si c'est toi qui l'as pris, dis-moi où tu l'as posé, afin que je l'emporte. » Pour toute réponse, elle s'entend appeler par son nom : « Marie ! » C'était la voix qui tant de fois l'avait fait tressaillir. C'était l'accent de Jésus. « O mon maître !... » s'écrie-t-elle. Elle veut le toucher. Une sorte de mouvement instinctif la porte à baiser ses pieds. La vision légère s'écarte et lui dit : « Ne me touche pas ! » Peu à peu l'ombre disparaît. Mais le miracle de l'amour est accompli. Ce que Céphas n'a pu faire, Marie l'a fait : elle a su tirer la vie, la parole douce et pénétrante du tombeau vide. Il ne s'agit plus de conséquences à déduire, ni de conjectures à former. Marie a vu et entendu. La résurrection a son premier témoin immédiat.

Folle d'amour, ivre de joie, Marie rentra dans la

ville ; et aux premiers disciples qu'elle rencontra : « Je l'ai vu, il m'a parlé, » dit-elle. Son imagination fortement troublée, ses discours entrecoupés et sans suite la firent prendre par quelques-uns pour une folle. Pierre et Jean, de leur côté, racontent ce qu'ils ont vu. D'autres disciples vont au tombeau et voient de même. La conviction arrêtée de tout ce premier groupe fut que Jésus était ressuscité. Bien des doutes restaient encore ; mais l'assurance de Marie, de Pierre, de Jean s'imposait aux autres. Plus tard, on appela cela « la vision de Pierre » ; Paul, en particulier, ne parle pas de la vision de Marie et reporte tout l'honneur de la première apparition sur Pierre. Mais cette expression était très inexacte. Pierre ne vit que le caveau vide, le suaire et le linceul. Marie, seule, aima assez pour dépasser la nature et faire revivre le fantôme du maître exquis. Dans ces sortes de crises merveilleuses, voir après les autres n'est rien : tout le mérite est de voir pour la première fois ; car les autres modèlent ensuite leur vision sur le type reçu. C'est le propre des belles organisations de concevoir l'image promptement, avec justesse et par une sorte de sens intime du dessin. La gloire de la résurrection appartient donc à Marie de Magdala. Après Jésus, c'est Marie qui a le plus fait pour la fondation du christianisme. L'ombre créée par les sens délicats de Madeleine plane encore sur le monde. Reine et patronne des idéalistes, Madeleine a su mieux que personne affirmer son rêve, imposer à tous la vision sainte de son âme passionnée. Sa grande admiration de femme : « Il est ressuscité ! » a été la base de la foi de l'humanité. Loin d'ici, raison impuissante ! Ne va pas appliquer une froide analyse à ce chef-d'œuvre de l'idéalisme et de l'amour. Si la sagesse renonce à consoler cette pauvre race humaine, trahie par le sort, laisse la folie tenter l'aventure. Où

est le sage qui a donné au monde autant de joie que la possédée de Magdala ? »

Pour justifier ce rôle unique de Madeleine, M. Renan altère, l'un après l'autre, tous les récits des apparitions. « Les saintes femmes ont vu un homme blanc, ce n'était pas Jésus. » Sans doute, mais saint Matthieu dit positivement qu'elles l'ont rencontré sur le chemin, qu'ils les a saluées et qu'elles ont embrassé ses pieds (chap. XXVIII. 9. 10).

Les apôtres ont obéi à une sorte de fièvre imitative. « C'est le propre des états de l'âme où naissent l'extase et les apparitions d'être contagieux. L'histoire de toutes les grandes crises religieuses prouve que ces sortes de visions se communiquent : dans une assemblée de personnes remplies des mêmes croyances, il suffit qu'un membre de la réunion affirme voir et entendre quelque chose de surnaturel, pour que les autres voient et entendent aussi. Chez les protestants persécutés, le bruit se répandait qu'on avait entendu les anges chanter des psaumes sur les ruines d'un temple récemment détruit ; tous y allaient et entendaient le même psaume. Dans les cas de ce genre, ce sont les plus échauffés qui font la loi et qui règlent le degré de l'atmosphère commune. L'exaltation des uns se transmet à tous ; personne ne veut rester en arrière ni convenir qu'il est moins favorisé que les autres. Ceux qui ne voient rien sont entraînés et finissent par croire qu'ils sont moins clairvoyants, ou qu'ils ne se rendent pas compte de leurs sensations ; en tous cas, ils se gardent de l'avouer ; ils troubleraient la fête, attristeraient les autres et se feraient un rôle désagréable. Quand une apparition se produit, dans de telles réunions, il est donc ordinaire que tous la voient et l'acceptent. Il faut se rappeler, d'ailleurs, quel était le degré de culture intellectuelle des disciples

de Jésus. Ce qu'on appelle une tête faible s'associe très bien à l'exquise bonté du cœur. Les disciples croyaient aux fantômes ; ils s'imaginaient être entourés de miracles ; ils ne participaient en rien à la science positive du temps. Cette science existait chez quelques centaines d'hommes, uniquement répandus dans les pays où la culture grecque avait pénétré. Mais le vulgaire, dans tous les pays, y participait très peu. La Palestine était, à cet égard, un des pays les plus arriérés ; les Galiléens étaient les plus ignorants des Palestiniens, les disciples de Jésus pouvaient compter entre les gens les plus simples de la Galilée. C'était cette simplicité même qui leur avait valu leur céleste élection. Dans un tel monde, la croyance aux faits merveilleux trouvait les facilités les plus extraordinaires pour se répandre. Une fois l'opinion de la résurrection de Jésus ébruitée, de nombreuses visions devaient se produire. Elles se produisirent en effet. »

Suivent des récits complètement dénaturés.

Les disciples d'Emmaüs ont rencontré un homme pieux avec lequel ils se sont liés d'amitié. En mangeant avec lui, ils se sont rappelé leur Maître. Pleins d'une douce tristesse, ils oublient l'étranger ; c'est Jésus qu'ils voient tenant le pain, puis le rompant et le leur offrant. Ces souvenirs les préoccupent à un tel point qu'ils s'aperçoivent à peine que leur compagnon, pressé de continuer sa route, les a quittés... Leur conviction est qu'ils ont vu Jésus. Hallucination !

Les apôtres sont réunis et s'entretiennent avec les disciples d'Emmaüs de ce que ceux-ci croient avoir vu. Les imaginations sont frappées ; profond silence. L'attente crée d'ordinaire son objet. A ces heures décisives, *un courant d'air*, *une fenêtre qui crie*, *un murmure fortuit arrêtent la croyance des peuples pour des siècles*. On croit sentir un souffle, on croit

entendre un bruit, quelques-uns ont discerné le mot *Schalom*, paix : C'est fini, Jésus est là. — De l'incrédulité des apôtres, des signes que leur donne le Maître pour vaincre cette incrédulité, pas un mot.

L'apôtre Thomas, absent, avoue qu'il porte envie à ceux qui ont vu la trace de la lance et des clous. « *On dit* que huit jours après il fut satisfait. Mais il en resta sur lui une tache légère et comme un doux reproche. » Et c'est tout. — De la naïve et admirable scène dans laquelle Thomas est convaincu, absolument rien.

En Galilée, les apôtres pêchent. Toute la nuit ils n'ont rien pris. Tout à coup, les filets se remplissent. C'est un miracle. *Il leur semble* que quelqu'un a dit de terre : jetez vos filets à droite.

Un jour, ils sont surpris de trouver des charbons allumés, un poisson posé dessus et du pain à côté. C'est sans doute Jésus qui a fait cela. *Ils sont persuadés*, après le repas, que Jésus s'est assis à côté d'eux.

Un autre jour, Pierre, en songe peut-être (mais leur vie sur ces bords n'était-elle pas un songe perpétuel ?) crut entendre Jésus lui demander jusqu'à trois fois : m'aimes-tu. Et Pierre *s'imaginait* répondre : « Oh ! oui, Seigneur, tu sais que je t'aime ; » et, à chaque fois, l'apparition disait : Pais mes brebis.

Une autre fois, Pierre fait à Jean la confidence d'un *songe* étrange, il a *rêvé* qu'il se promenait avec le Maître. Jean venait par derrière à quelques pas, etc...

C'est ainsi que se découpe et se travestit, sous la plume du critique, le récit si clair et si touchant de saint Jean. (chap. XXI. 1. 23.)

Mais voici le chef-d'œuvre :

« Un jour qu'à la suite de leurs chefs spirituels, les Galiléens fidèles étaient montés sur une de ces montagnes où Jésus les avait souvent conduits, ils crurent

encore le voir. L'air, sur ces hauteurs, est plein d'étranges miroitements. La même illusion qui autrefois avait eu lieu pour les disciples les plus intimes se produisit encore. La foule assemblée s'imagina voir le spectre divin se dessiner dans l'éther ; tous tombèrent sur la face et adorèrent. Le sentiment qu'inspire le clair horizon de ces montagnes est l'idée de l'ampleur du monde avec l'envie de le conquérir. Sur un des pics environnants, Satan, montrant de la main à Jésus les royaumes de la terre et toute leur gloire, les lui avait, dit-on, proposés, s'il voulait s'incliner devant lui. Cette fois, ce fut Jésus qui, du haut des sommets sacrés, montra à ses disciples la terre entière et leur assura l'avenir. Ils descendirent de la montagne persuadés que le Fils de Dieu leur avait donné l'ordre de convertir le genre humain et avait promis d'être avec eux jusqu'à la fin des siècles. Une ardeur étrange, un feu divin, les remplissait au sortir de ces entretiens. Ils se regardaient comme les missionnaires du monde, capables de tous les prodiges. Saint Paul vit plusieurs de ceux qui assistèrent à cette scène extraordinaire. Après vingt-cinq ans, leur impression était encore aussi forte et aussi vive que le premier jour. »

A qui fera-t-on croire que cinq cents spectateurs sont, tous ensemble, tellement victimes de la même illusion que pas un seul ne soupçonne l'erreur, et que pas un seul n'en revient, même après de longues années. La science n'a jamais enregistré de pareils phénomènes ; ils n'existent que dans l'imagination pervertie des critiques. Mais que devient le corps de Jésus, pendant que s'élabore, ainsi, l'idée de sa résurrection. Écoutons :

« Il est permis de supposer aussi que la disparition du corps fut le fait des Juifs. Peut-être crurent-ils, par là, prévenir les scènes tumultueuses qui pouvaient se

produire sur le cadavre d'un homme aussi populaire que Jésus. Peut-être voulurent-ils empêcher qu'on ne lui fît des funérailles bruyantes ou qu'on n'élevât un tombeau à ce juste. Enfin, qui sait si la disparition du cadavre ne fut pas le fait du propriétaire du jardin ou du jardinier ? Ce propriétaire, selon toutes les vraisemblances, était étranger à la secte. On choisit son caveau parce qu'il était le plus voisin du Golgotha et parce qu'on était pressé. Peut-être fut-il mécontent de cette prise de possession, et fit-il enlever le cadavre. A vrai dire, les détails, rapportés par le quatrième Évangile, des linceuls laissés dans le caveau, et du suaire plié soigneusement à part dans un coin, ne s'accordent guère avec une telle hypothèse. Cette dernière circonstance ferait supposer qu'une main de femme s'était glissée là. Les cinq récits de la visite des femmes au tombeau sont si confus et si embarrassés, qu'il nous est certes fort loisible de supposer qu'ils cachent quelque malentendu. La conscience féminine, dominée par la passion, est capable des illusions les plus bizarres. Souvent elle est complice de ses propres rêves. Pour amener ces sortes d'incidents considérés comme merveilleux, personne ne trompe délibérément ; mais tout le monde, sans y penser, est amené à conniver. Marie de Magdala avait été, selon le langage du temps, « possédée de sept démons ». Il faut tenir compte, en tout ceci, du peu de précision de l'esprit des femmes d'Orient, de leur défaut absolu d'éducation et de la nuance particulière de leur sincérité. La conviction exaltée rend impossible tout retour sur soi-même. Quand on voit le ciel partout, on est amené à se mettre par moments à la place du ciel.

« Tirons le voile sur ces mystères. Dans les états de crise religieuse, tout étant considéré comme divin, les plus grands effets peuvent sortir des causes les plus

mesquines. Si nous étions témoins des faits étranges qui sont à l'origine de toutes les œuvres de foi, nous y verrions des circonstances qui ne nous paraîtraient pas en proportion avec l'importance des résultats, d'autres qui nous feraient sourire. Nos vieilles cathédrales comptent entre les plus belles choses du monde ; on ne peut y entrer sans être en quelque sorte ivre de l'infini. Or, ces splendides merveilles sont presque toujours l'épanouissement de quelque petite supercherie. Et qu'importe en définitive ? Le résultat seul compte en pareille matière. La foi purifie tout. L'incident matériel qui a fait croire à la résurrection n'a pas été la cause véritable de la résurrection. Ce qui a ressuscité Jésus, c'est l'amour. Cet amour fut si puissant qu'un petit hasard suffit pour élever l'édifice de la foi universelle. Si Jésus avait été moins aimé, si la foi à la résurrection avait eu moins de raison de s'établir, ces sortes de hasards auraient eu beau se produire ; il n'en serait rien sorti. Un grain de sable amène la chute d'une montagne, quand le moment de tomber est venu pour la montagne. Les plus grandes choses viennent à la fois de causes très grandes et très petites. Les grandes causes sont seules réelles ; les petites ne font que déterminer la production d'un effet qui était déjà depuis longtemps préparé. »

Ces suppositions sans fondement, ces insinuations perfides, ces imputations calomnieuses, ce rapprochement ridicule d'une si misérable cause et d'un si grand effet ne répondent pas à ces deux impitoyables questions de l'apologétique : Pourquoi n'a-t-on pas fait une enquête sur la disparition du corps de Jésus-Christ, s'il a disparu ? S'il n'a pas disparu, pourquoi ne l'a-t-on pas produit pour convaincre les apôtres de mensonge ou de folie ?

M. Renan, dans une note, ose dire : « Relire avec soin

les quatre récits des Évangiles et le passage I Cor., xv, 4-8. » Il faut qu'il soit bien sûr de n'être pas pris au mot, car, lire les récits qu'il indique et les comparer avec ce qu'il a écrit, c'est assez pour se convaincre qu'il a agi en malhonnête homme ; à moins que l'hallucination ne lui ait caché ce qu'il y avait dans l'Évangile, et fait voir ce qui n'y était pas.

4° Si la critique est pauvre en inventions pour détruire la vérité de la résurrection, elle est riche en chicanes sur les prétendues contradictions des textes évangéliques. La trop grande quantité des aromates achetés avant et après le sabbat. Le sépulcre que saint Matthieu dit avoir appartenu à Joseph d'Arimathie, et saint Jean avoir été pris à cause du voisinage. Le nombre des anges et des saintes femmes diversement indiqué par les Évangélistes, la différence des heures où elles vinrent, les apôtres Pierre et Jean qui ne voient point d'anges. Pierre qui court tout seul au tombeau dans saint Luc, et avec le disciple bien-aimé dans saint Jean. Pierre qui se baisse, seulement, pour voir ce qu'il y a dans le tombeau d'après le troisième Évangéliste, Pierre et Jean qui descendent, l'un après l'autre, d'après le quatrième. Les apparitions qui se font à Jérusalem, tandis que les disciples sont convoqués dans la Galilée pour en être témoins. Le corps de Jésus qui entre dans un lieu complètement clos, signe de spiritualité, qui se laisse toucher et qui mange, signe de matérialité, etc... Tout est prétexte pour contester l'autorité des récits de la résurrection.

Un peu de droiture et de bonne volonté suffisent pour faire disparaître ces apparentes contradictions. Dans tous les commentateurs de l'Évangile, on trouve des explications qui ont répondu, à l'avance, aux chicanes de la critique ; nous y renvoyons nos lecteurs, et

nous nous contentons de mettre sous leurs yeux les judicieuses paroles de M. Wallon. « Nos adversaires s'étudient à opposer l'une à l'autre les apparitions pour les rendre contradictoires : nous prétendons, nous, que, pour les concilier, il suffit de les mettre chacune en son lieu. Il peut y avoir doute sur l'arrangement, puisque diverses combinaisons sont proposées, et l'on pourrait en chercher de nouvelles. On ne prendrait pas tant de peine, assurément, pour des auteurs profanes : Car chez eux nul ne songerait à relever de pareilles différences, et, moins encore, à en user pour nier leur autorité. Mais, puisqu'on suit une autre voie à l'égard des écrivains sacrés, il faut bien se placer sur le terrain pour répondre ; et, quand l'explication n'aurait pas toujours la vraisemblance qu'elle nous paraît généralement avoir, au moins serait-elle possible, on ne saurait le nier ; et dès lors, si faible qu'elle fût, elle serait incontestablement préférable à un système qui, pour de semblables difficultés, voudrait condamner des auteurs dont la véracité est si bien établie sur tous les points vraiment décisifs. »(*Croyance à l'Évangile.* IIme Partie, chap. VI).

TABLE

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

QUARANTE-TROISIÈME CONFÉRENCE

L'ENFANT

On considère, dans ces conférences, les perfections du Sauveur, manifestées par ses œuvres dans les phases diverses de sa sainte vie, en fixant particulièrement l'attention sur les faits évangéliques qui appartiennent, à la fois, au dogme et à l'histoire. — Jésus-enfant. — Narration tronquée et mensongère de la critique contemporaine sur l'enfance de Jésus-Christ. — Contre cette narration, on établit les grandeurs de Jésus-enfant : 1° Dans le cadre providentiel où il vient au monde; 2° dans les miracles de sa naissance; 3° dans la prise de possession du royaume que Dieu lui a promis. — I. Simples et admirables paroles du martyrologe de l'Église annonçant la naissance de Jésus-Christ. — L'Eglise nous montre les siècles remplis de désirs et d'oracles, le ciel, la terre, les patriarches, les législateurs, les rois, les prophètes, les grands peuples, les maîtres du monde, la paix universelle formant un cadre immense autour du berceau de Jésus-Christ. — Dans ce cadre, on ne peut pas mettre un enfant obscur sans généalogie et sans prestige; il faut l'enfant-Dieu. — II. Sens profond de ces mots : *Jesus Christus nascitur*. — Pourquoi les lois de la nature sont accomplies. — Pourquoi, elles sont surpassées par des miracles. — Quel témoignage nous

avons de ces miracles. — Autorité de Marie comme témoin. — 1° Maternité virginale. — Ses raisons, ses conséquences. — 2° Maternité divine. — Ses grandeurs. — III. Rome et Bethléem. — Règne de Jésus-Christ commençant à son berceau. — Comme dans son action perpétuelle sur l'humanité, on constate les mêmes moyens et les mêmes effets. 1° Mêmes moyens : les miracles et la grâce. — 2° Mêmes effets : les pauvres et les ignorants, les âmes intelligentes et droites, les savants et les puissants appelés auprès de Jésus-Christ. — Les impies tourmentés et confondus. — Donc, la naissance de Jésus-Christ n'est point un fait obscur et vulgaire, mais la prise de possession d'un roi, qui donne à l'avenir des gages, par une réduction prophétique de l'immense action qu'il doit exercer un jour sur le monde entier. — Invitation à adorer Jésus-enfant..... 3

QUARANTE-QUATRIÈME CONFÉRENCE

L'OUVRIER

Fuite en Égypte. — Retour à Nazareth. — Vie cachée de Jésus-Christ. — Silence des Évangélistes. — Il ne nous ont point interdit de méditer la vie obscure de Jésus adolescent. 1° Contemplation de la vie de Jésus-ouvrier. 2° Leçons que nous devons tirer de cette vie. — I. La maison de Nazareth. — Description. — Premières années de Jésus-Christ dans cet humble séjour. — Voyage à Jérusalem et scène du temple. — Retour à Nazareth. — Dix-huit années d'ombre et de silence. — Comment la libre pensée s'efforce de les combler par des hypothèses gratuites et puériles. — Tout le secret de la petite maison de Nazareth est dans un seul mot : Jésus-ouvrier. — Description. — Faut-il donc

écrire sur le seuil de la maison de Nazareth : *années perdues?* Non, il est facile de prouver que les années obscures de Jésus-ouvrier furent des années immensément fécondes. — II. Magnifique leçon que Jésus, par ses trente années de solitude, de silence, de prière, d'humble soumission, donne à tous les hommes publics. — Cette leçon n'est pas la principale. — Jésus, en consacrant la plus grande partie de sa vie à l'exercice d'une humble profession, veut : — 1° Rappeler, à tous, la nécessité et la dignité oubliées du travail. — 2° Relever, dans l'estime des hommes, une condition méprisée. — 3° Donner à l'ouvrier l'amour de son état. — 4° Nous apprendre à le respecter et à nous y intéresser. — Dévoloppements..... 65

QUARANTE-CINQUIÈME CONFÉRENCE

LE DOCTEUR

Prédication de Jean. — Baptême du Christ. — Mystère de la tentation au désert. — Entrée de Jésus dans la vie publique. — Cette vie se résume en deux mots : Jésus fut puissant en parole et en œuvres. — Puissant en parole, c'est le Christ docteur. — Puissant en œuvres, c'est le Christ thaumaturge. — On considère dans cette conférence le Christ docteur, et on justifie ces paroles : *Numquam locutus est homo sicut hic homo :* 1° par l'examen de sa doctrine; 2° par l'examen de la manière dont il l'a enseignée. — I. 1° La critique moderne prétend que Jésus-Christ n'a jamais eu de doctrine. — Réponse à cette affirmation. — 2° Non seulement Jésus a une doctrine, mais, en comparant cette doctrine aux autres enseignements, il est impossible de n'y pas reconnaître le caractère d'une puissante et surhumaine originalité. — 3° Ce caractère, fortement accusé

dans les comparaisons de détail, s'impose davantage, si, jetant un coup d'œil rapide sur l'ensemble de la doctrine du Christ, on considère sa plénitude et sa pureté. — Développements. — Conclusion. — II. Si l'enseignement du Christ, considéré en lui-même, est marqué au coin d'une puissante et surhumaine originalité qui lui assure une divine supériorité sur tous les enseignements, la manière dont il a enseigné relève singulièrement la grandeur et l'autorité de sa doctrine. — On y remarque une triple puissance : 1° Puissance d'affirmation. — 2° Puissance de rectitude. — 3° Puissance de communication. — Développements. — Donc, plus que jamais, cette parole est vraie *Nunquam locutus est homo sicut hic homo*, et il n'y a qu'une manière d'expliquer ce fait unique : c'est que cet homme est Dieu. — Allons donc au divin docteur, lui seul a les paroles de la vie éternelle..... 109

QUARANTE-SIXIÈME CONFÉRENCE

LE THAUMATURGE ET LE PROPHÈTE

Tout le monde n'est pas capable de raisonner la doctrine évangélique, ni de se rendre compte des caractères intrinsèques de son autorité. — Le Christ a suppléé à cette impuissance par des signes merveilleux. — 1° Il a prouvé la divinité de sa doctrine par des miracles. — 2° Parce que l'éloignement des siècles pouvait affaiblir, à notre égard, la force démonstrative de ces œuvres divines, Jésus y a ajouté une preuve dont le temps ne fait qu'accroître la souveraine efficacité : la prophétie. — Le Christ docteur nous apparaît donc couronné d'une double auréole qui consacre, pour jamais, l'autorité de son enseignement : l'auréole du thaumaturge et du prophète. — I. Rapide exposé des

réponses de l'apologétique aux ennemis du merveilleux. — On ne suit pas, dans cette conférence, cette voie battue; mais, considérant la grande figure du Christ thaumaturge, on montre qu'il était impossible de la concevoir et de la peindre comme l'ont fait les Évangélistes, en empruntant à l'histoire des prodiges ses pages les plus étranges et les plus saisissantes. Il faut l'avoir vue, et il suffit de la regarder d'un œil sincère, pour y reconnaître un indéniable caractère d'authenticité et de vérité. — Preuves de cette affirmation : 1° Excellence des œuvres du Christ. — On y reconnaît un pouvoir universel. — 2° Manière dont le Christ fait ses œuvres merveilleuses. Deux caractères : la puissance spontanée et la bienfaisance. — 3° But que le Christ assigne à ses œuvres : prouver la plus étrange et la plus audacieuse des affirmations, l'affirmation de sa propre divinité. — Conclusion en faveur de la véracité des Évangélistes. — La contemplation du Christ thaumaturge dans l'Évangile le met au-dessus de toute contestation. — II. Non seulement le Christ de l'Évangile est thaumaturge, il est voyant. — Trois prophéties prises dans l'Évangile à l'époque où, de l'aveu de la critique la plus exigeante, le canon des Évangiles est fixé. 1° Ruine de Jérusalem et du temple. 2° Universalité du règne de Jésus-Christ. 3° Perpétuité de l'Église. — Ces prophéties sont manifestement accomplies. — Conclusion qu'on en doit tirer en faveur des miracles de Jésus-Christ et de la divinité de sa doctrine..... 63

QUARANTE-SEPTIÈME CONFÉRENCE

LE MARTYR

Un regard sur le Golgotha. — Jésus y est crucifié. — Pourquoi? Parce qu'il a affirmé sa divinité. — La mort,

singulier moyen de prouver qu'on est Dieu. — Et pourtant, ce fait sinistre démontre, avec une irrésistible éloquence, la divinité du Sauveur : 1° Par la manière dont il répond à sa préparation; 2° Par la manière dont il s'accomplit; 3° Par la constante et profonde impression qu'il produit sur le cœur humain. —I. La mort de Jésus-Christ possède ce caractère merveilleux d'avoir été préparée de loin, non par des conjectures vulgaires, tirées du milieu où il a vécu et des circonstances qu'il a traversées, mais par des prévisions dont la clarté et la précision confondent la pénétration naturelle de l'esprit humain. — Oracles de l'Écriture relatifs aux souffrances et à la mort de Jésus-Christ. — On croirait lire l'Évangile. — Ni le hasard, ni l'industrie humaine n'ont pu créer cette harmonie; évidemment, Dieu est là. — Dans quelles conditions? — Comment Jésus s'accorde avec les oracles qui affirment sa divinité, par la la souveraineté dont il use à lenr égard. — Le *consummatum est.* — II. Jésus, dans sa passion, prouve sa divinité par ses miracles : 1° Grandes œuvres qu'il opère; comment il se montre le maître de la vie ; — 2° Le plus grand miracle de sa passion, c'est son attitude; — ses paroles. — son silence. — Tout est divin. — Explication de ses défaillances. — III. Impuissance de l'homme après la mort. — Puissance de Jésus-Christ : Prodige admirable! Jésus crucifié, et comme près de mourir, est toujours debout entre ses amis et ses ennemis, produisant toujours sur eux le même effet : Sublime provocateur, ineffable consolateur pour les uns. — Horreur et tourment pour les autres. — 1° Les martyrs, les pénitents, les affligés, les pécheurs, près de la croix, prouvent la divinité de Jésus-Christ, par la force et la consolation qu'ils en reçoivent. — 2° L'impie renforce cette démonstration, par ses terreurs et sa haine. — Invocation à Jésus crucifié..... 217

QUARANTE-HUITIÈME CONFÉRENCE

LE TRIOMPHATEUR

Le Christ souffrant affirme la vérité de son incarnation; dans ce genre de démonstration, la mort va jusqu'à la suprême évidence. — Mais ne prouve-t-elle pas trop? — Précautions que prennent les juifs pour étouffer, dans le tombeau, les preuves que le Christ a données de sa divinité. — Tout est vain; l'humanité du Sauveur couronne, par son triomphe sur la mort, les prodiges de sa vie terrestre. — Objet de cette conférence : 1° Établir la vérité du triomphe de Jésus-Christ; 2° en faire contempler et goûter les divines splendeurs et les divins bienfaits. — I. La résurrection du Sauveur a été prophétisée comme sa passion et sa mort. — A côté de la prophétie, il faut lire le récit évangélique. — Caractères de ce récit. — L'étude de ces caractères nous amène à cette conclusion : Le récit de la résurrection est trop simple pour que le fait ne soit pas vrai : Le fait de la résurrection était trop vrai pour que le récit n'en fut pas simple. — Faiblesse de l'incrédulité dans la critique de ce miracle transcendant. — Ses hypothèses. — Réponses de l'apologétique. — On s'applique à un seul fait : la transformation des apôtres. — Comment cette transformation prouve la résurrection. — L'hallucination. — Comment elle est impossible. — Donc, nous sommes en possession de cette affirmation : *Surrexit Dominus vere:* — II. La résurrection est le miracle suprême. — Comment les deux caractères propres, qui distinguent les prodiges du Christ de tous les autres prodiges, y brillent du plus vif éclat. 1° La puissance spontanée : c'est le thaumaturge qui se ressuscite lui-même. — Description. — 2° La bienfaisance : la résurrection est le miracle bienfaisant par

excellence. — En lui se concentrent et s'accumulent, et par lui sont à jamais vivifiés et fécondés les dons que Dieu nous a faits par son Christ. — Sublime enseignement de saint Paul. — Triomphe de Jésus-Christ sur la mort, dans l'âme, dans le corps, dans la société. — Bienfaits de la résurrection, comblés par l'Ascension. — Dernière apparition du Christ triomphant. — L'humanité partagée en deux camps; les justes et les éprouvés confessant la victoire de Jésus sur la mort..... 271

INDEX

Index des principales erreurs contraires aux dogmes exposés dans ce volume..... 333

FIN DE LA TABLE

1186-23. — Imprimerie des Orphelins-Apprentis d'Auteuil, 40, rue La Fontaine, Paris.

BX 1751 .M65 v.8 SMC
Monsabre, Jacques Marie Loui
Exposition du dogme
catholique : careme 1873-189
47086050